

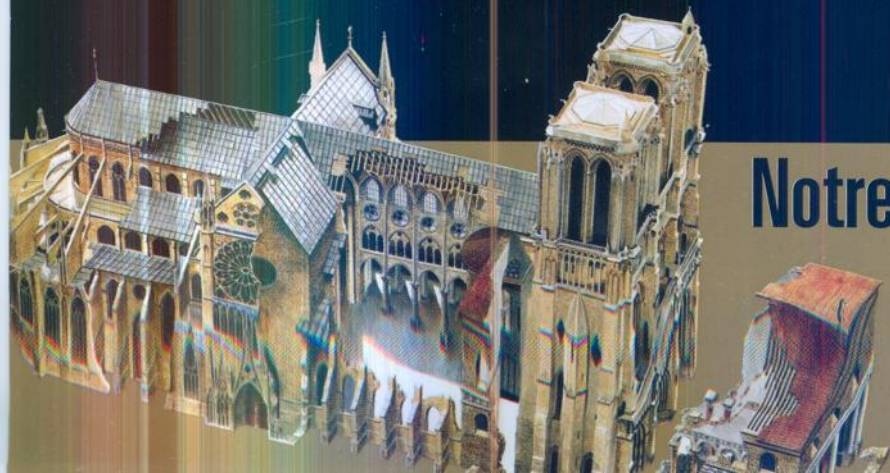
LES DOSSIERS

TV
MAGAZINE

L'ODYSSÉE DES BÂTISSEURS DE CATHÉDRALES



Tout sur la série événement «les Piliers de la terre»



france
3

LE FIGARO

Notre-Dame de Paris
comme vous
ne l'avez
jamais vue !

M 07344 - 23 H. F. 6,90 € - RD



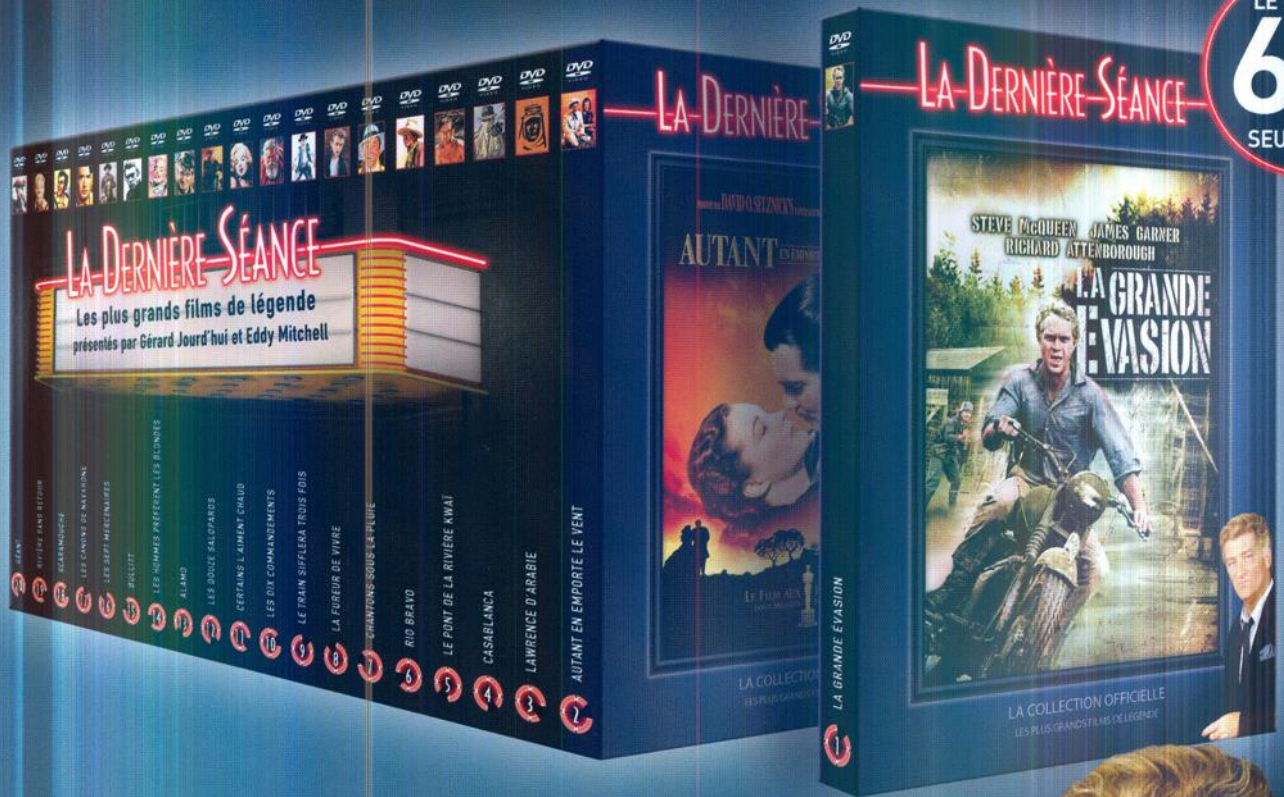
TV
MAGAZINE

PRÉSENTE

LA DERNIÈRE SÉANCE

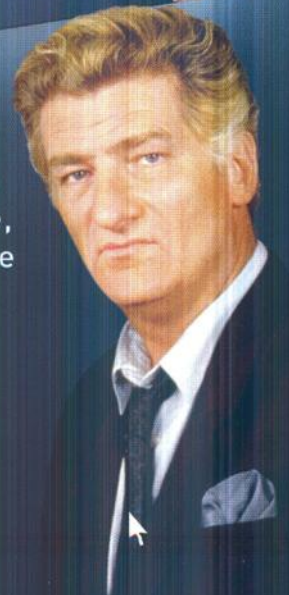
Les plus grands films de légende
présentés par Gérard Jourd'hui et Eddy Mitchell

LE VOLUME
6,90 €
SEULEMENT



Retrouvez dans chaque coffret : le DVD du film + un livret inédit de 16 pages richement illustré. Toutes les coulisses du tournage, les anecdotes et les commentaires sur le film, ainsi que l'histoire de l'émission "La Dernière Séance".

Plus d'informations au **01.73.73.72.70**
ou sur www.collectionderniereseance.fr



JM Productions

france
3

UN PARTENARIAT

Europe 1

TOUS LES JEUDIS
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

LA GRANDE ÉVASION © 1963 Metro-Goldwyn-Mayer Studios, Inc. All rights reserved. © 2012 Twentieth Century Fox Home Entertainment, LLC. All rights reserved. © 2012 Metro-Goldwyn-Mayer Studios, Inc. All rights reserved.
Distributed by Twentieth Century Fox Home Entertainment, LLC. All rights reserved. TWENTIETH CENTURY FOX and associated logos are trademarks of Twentieth Century Fox Film Corporation and its related entities. All rights reserved.
VISEUS-STICH CONTRACTORS



***Les Piliers de la terre,* aventures et démesure**

La fondation des cathédrales, les exploits techniques et l'organisation du travail pour ériger vers le ciel des édifices fabuleux fascinent plus que jamais notre imaginaire. Il y a de quoi... Comment concevoir aujourd'hui qu'on ait pu amorcer des chantiers sans en envisager la fin avant 20, 30 ou 100 ans? Comment se figurer des hommes par milliers œuvrer dans des carrières, transporter des tonnes de pierres, les tailler, les empiler avec des moyens extrêmement limités? La saga de Ken Follett, produite à l'écran par Tony et Ridley Scott, raconte avec des accents romanesques et surtout avec un souffle épique, ce moment inouï de l'Histoire dans *Les Piliers de la terre*. Grâce à cette fresque médiévale, lecteurs et spectateurs peuvent s'immerger dans une période embrasée par la guerre et guidée par Dieu, hantée par la peur du diable, rongée par de terribles ambitions individuelles... C'est donc à travers Tom, le charismatique bâtisseur, relayé par

son disciple Jack Jackson, que l'on voit les premières pierres de Kingsbridge, spectaculaire église de fiction, être posées en Angleterre, en plein cœur du XII^e siècle. Avec ces deux héros, Ken Follett donne à revivre bien plus que l'ingéniosité ou la foi des hommes; il rend hommage à la toute-puissance de leur volonté. Oui: c'est elle qui explique, par-delà d'innombrables mystères, la présence au cœur de notre monde moderne de merveilles impérissables, de chefs-d'œuvre intemporels comme les cathédrales de Chartres, de Reims, de Rouen ou de Paris. C'est la pugnacité admirable de quelques ingénieux rêveurs, demeurés anonymes, qui forme la clef de voûte de l'aventure gothique. Une aventure qui cherche sans cesse la mesure juste. Une aventure... démesurée!

THOMAS SCHLESSER

Sommaire

L'Angleterre et la France dans la tourmente du Moyen Âge

L'Europe du XII ^e siècle : de feu et de sang	6
Les grands protagonistes de l'époque	8
Vivre, manger, aimer au Moyen Âge	14
Trois journées qui ont bouleversé l'Europe	16
19 février 1122 Suger est nommé abbé de Saint-Denis	24
La basilique adopte le style gothique	26
2 février 1141 Le roi Étienne est fait prisonnier	28
La guerre va se prolonger douze ans encore...	30
29 décembre 1170 Assassinat à Canterbury	32
Thomas Becket avait osé défier le roi !	
L'art de la guerre : raids et pillages !	

LES PILIERS DE LA TERRE

Plongée au cœur de l'aventure

Les personnages principaux de la saga	40
La saga au crible de l'Histoire	42
L'incroyable périple de Jack Jackson à travers l'Europe et ses cathédrales	44
Dans les allées du monastère de Kingsbridge	52
Un modèle pour Ken Follett : la cathédrale de Salisbury	54

L'odyssée des cathédrales

Du roman au gothique : et la lumière fut !	66
--	----

Les plus belles cathédrales de France

Les quatre techniques des constructions gothiques	76
---	----

Roman / Gothique : le face-à-face	96
-----------------------------------	----

Comment les bâtisseurs conduisaient-ils leurs chantiers ? Réponses...	104
---	-----



Roman / Gothique : le face-à-face 104



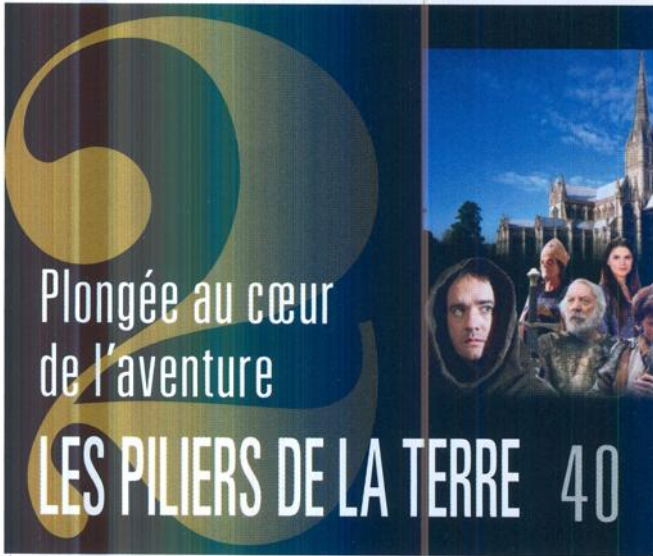
L'Angleterre et la France
dans la tourmente
du Moyen Âge

6



L'art de la guerre :
raids et pillages !

32



Plongée au cœur
de l'aventure

LES PILIERS DE LA TERRE 40



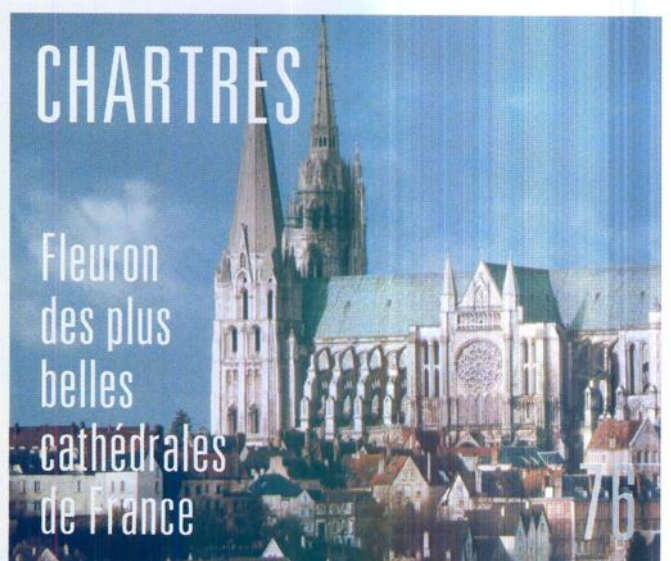
Dans les allées
du monastère
de Kingsbridge

54



L'odyssée
des cathédrales

66



CHARTRES

Fleuron
des plus
belles
cathédrales
de France

76

ROYAUME
DES ILES

ROYAUME
D'ÉCOSSE

MER
DU NORD

IRLANDE

PAYS
DE
GALLES

ROYAUME
D'ANGLETERRE

EMPIRE

ROMAIN

DUCHÉ DE
GUYENNE

GERMANIQUE

ROYAUME
D'ARAGON

MER
MEDITERRANEE



L'Angleterre et la France dans la tourmente du Moyen Âge

Guillaume le Conquérant, en s'emparant de l'Angleterre, enclenche, de part et d'autre de la Manche, une situation géopolitique extrêmement tendue, rythmée par les conflits, d'incessantes luttes de territoires et d'héritages. Au quotidien, misère et labeur du petit peuple côtoyaient la grande vie nobiliaire. Immersion dans les tumultes du XII^e siècle.



L'Europe du XII^e siècle, de feu et de sang

DEPUIS 1066, GUILLAUME LE CONQUÉRANT IMPOSE À L'ANGLETERRE UNE MONARCHIE FORTE. À SA MORT, EN 1087, LES LUTTES DE POUVOIR ENTRAÎNENT LES ROYAUMES ANGLAIS ET FRANÇAIS DANS UN SIÈCLE DE TROUBLES CIVILS. PENDANT CE TEMPS, LES APPELS AUX CROISADES ET LES NOMBREUSES CONSTRUCTIONS DE MONASTÈRES ET DE CATHÉDRALES PERMETTENT À L'ÉGLISE D'ASSEOIR SON AUTORITÉ.

PAR ARMELLE LE GENDRE

Blessé à la suite d'une ultime bataille, le duc de Normandie et roi d'Angleterre Guillaume le Conquérant meurt à Rouen, il a soixante ans. L'historien Orderic Vital (1075-vers 1141) relate les pauvres funérailles de Guillaume et l'odeur de putréfaction qui s'échappe de son corps. Certes, Guillaume fut un homme puissant, mais il n'était qu'un homme. Et quel homme ! Sa vie durant, il guerroya pour étendre son pouvoir et l'imposer durablement face aux princes territoriaux. À la mort de son cousin Édouard le Confesseur, il revendiqua la succession au trône d'Angleterre. Le roi de France Philippe I^{er} et l'empereur germanique Henri IV le laissèrent faire à la condition qu'il s'engageât à laisser l'Angleterre à l'un de ses fils et la Normandie à un autre. Aussi, il rassembla des troupes, traversa la Manche et remporta la victoire à Hastings, en 1066, face au roi Harold II. Bientôt, il affirma son autorité des deux côtés de la Manche. Mais pour cela, il lui fallut se battre. Avant sa mort, il prit soin d'organiser sa succession et de partager ses territoires entre ses fils aînés comme le voulait la coutume : Robert Courteuse devint duc de Normandie tandis que Guillaume le Roux reçut la couronne d'Angleterre. Les descendants de Guillaume et, à leur suite, les Plantagenêts, voudront unir à nouveau les îles Britanniques à leurs possessions continentales. Le roi de France verra d'un bien mauvais œil ce trop puissant voisin et cherchera sans cesse à diviser cet « empire ».



27 novembre 1095 L'appel d'Urbain II

Nul ne saurait contester l'autorité de cet homme, aussi, lorsque le pape Urbain II dénonce la situation critique des chrétiens d'Orient face aux Turcs à l'issue du concile de Clermont, et qu'il exhorte à prendre les armes pour délivrer la Terre sainte, l'appel est entendu. À ceux qui mourront en route ou périront sous le coup des païens, la rémission de leurs péchés sera accordée. Tous les évêques d'Europe, les abbés des principaux monastères, des rois et des seigneurs sont là. Par la suite, des prédicateurs alertent la popu-

La Tapisserie de Bayeux

XI^e siècle. Coll. musée de la Tapisserie, Bayeux. © Scala.

Malgré son nom, il s'agit en fait d'une broderie. Elle relate la victoire de Guillaume le Conquérant à Hastings en 1066. Faite en tissu de lin, elle témoigne de l'armement dont disposaient les combattants à l'époque.



lation. Par ailleurs, des hommes, des femmes et même des enfants vont à Constantinople mais, sans armes ni stratégie, ils sont massacrés près de Nicée en 1096. Aguerriés, les chevaliers venus de Lorraine, de Provence, de Normandie et d'Île-de-France sont victorieux : ils prennent Jérusalem le 15 juillet 1099 et forment des États latins en Syrie-Palestine.

5 août 1100

Henri I^{er}, roi d'Angleterre

L'accession au trône d'Henri I^{er} Beauclerc est pour le moins irrégulière. Ce fils cadet de Guillaume le Conquérant profite en effet de la mort accidentelle de son frère Guillaume le Roux et de l'absence du successeur annoncé sur le trône d'Angleterre, son frère Robert Courteheuse, pour prendre le pouvoir. À Londres, il s'empare du Trésor et reçoit la couronne royale trois jours seulement après la mort de son frère, le 5 août 1100. Bientôt, il manœuvre habilement pour obtenir le soutien de l'aristocratie anglo-saxonne en épousant la fille du roi d'Écosse et la bienveillance du clergé en rappelant Anselme de Canterbury qui avait été banni. Pour autant, sa situation reste précaire : le combat fratricide qui s'engage le voit triompher. Robert Courteheuse est fait prisonnier à Tinchebray en Normandie, en 1106, et reste captif à vie.

Avril 1112

Un saint homme entre au monastère

En 1098, Robert de Molesmes fonde, en Bourgogne, le monastère de Cîteaux, qui est à l'origine de l'ordre cistercien. Les moines y respectent la règle de saint Benoît et attachent une attention particulière à la simplicité de leur condition. Ils ont choisi de vivre loin du monde, d'être pauvres, de travailler et de prier. Cet idéal ascétique séduit un jeune homme issu de la noblesse locale : saint Bernard rejoint le monastère au mois d'avril 1112 et bouleverse bientôt son histoire. L'ordre cistercien se développe de manière spectaculaire, saint Bernard fonde 69 monastères qui essaïment à leur tour. Il se distingue aussi par l'importance de ses écrits et son implication dans les affaires de l'Église.

5 novembre 1120

Un naufrage

Dans la nuit du 25 novembre 1120, la *Blanche Nef* sombre au large de Barfleur, un hameau de la pointe du Cotentin. À son bord, des hommes et des femmes de haute naissance, parmi lesquels le successeur désigné au trône d'Angleterre, le fils unique d'Henri I^{er} Beauclerc, Guillaume Adelin. Henri n'a plus d'héritier direct. La situation est particulièrement tendue et les hostilités reprennent avec le roi de France Louis VI. Henri promet alors sa succession à sa fille Mathilde, qui épouse le comte d'Anjou Geoffroi Plantagenêt en secondes noces (1128). Les choses semblent entendues mais, à la mort du roi en 1135, c'est son neveu Étienne de Blois, petit-fils par sa mère de Guillaume le Conquérant, qui monte sur le trône. Mathilde revendique son héritage et débarque en 1139. La guerre civile éclate, ravageant les îles Britanniques et le duché de Normandie. Il faudra la signature du traité de Westminster par Étienne de Blois et le fils de Mathilde, Henri, en 1153, pour y mettre fin.

23 septembre 1122

Un accord historique

L'autorité du pape n'a cessé de croître. Un vaste mouvement de réforme anime le clergé depuis le début du XI^e siècle, on parle de réforme *grégorienne* en référence au pape Grégoire VII (1073-1085), qui souhaite purifier les mœurs ecclésiastiques en luttant contre les deux fléaux qui ravagent l'Église : le concubinage des prêtres (nicolaïsme) d'une part, le commerce des sacrements et le trafic des charges ecclésiastiques (simonie) d'autre part. Cette réforme tend à déterminer la place des clercs par rapport aux laïcs, mais aussi à définir l'équilibre des pouvoirs. Dans le Saint Empire romain germanique, par exemple, le roi contrôle le clergé et préside à la nomination des évêques. Les papes réformateurs entendent interdire cette ingérence et engagent une querelle qui trouve finalement une conclusion en 1122 par le concordat de Worms. Pour autant, les questions liées à la nomination des évêques restent fort épineuses.

L'Emperesse

Particulièrement pugnace, soucieuse de son héritage, la reine Mathilde (Maud, dans la série) s'apprête ici au combat.

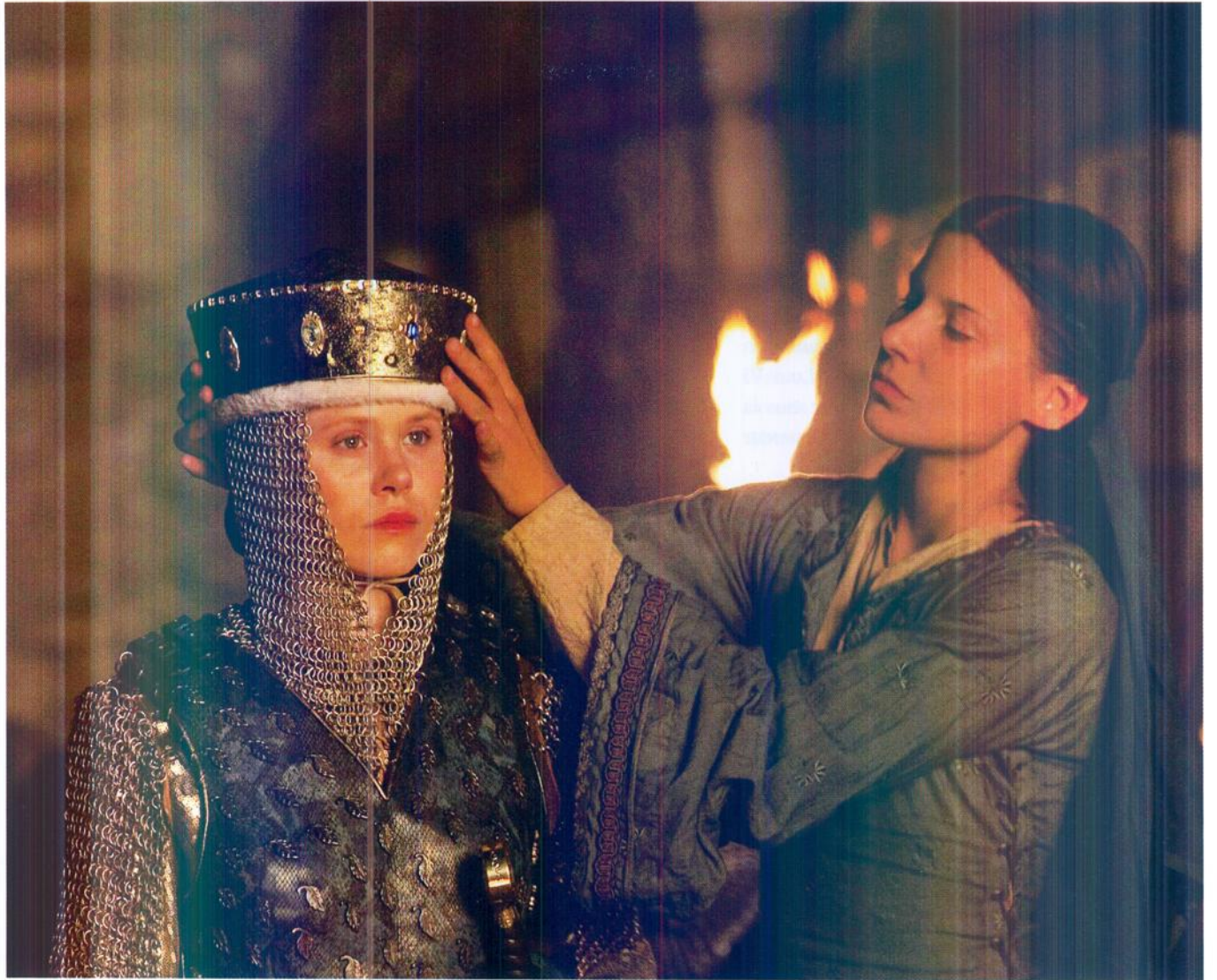
Henri I^{er} Beauclerc

Troisième fils de Guillaume le Conquérant, il est de loin le plus malin. Il fut le premier à comprendre que, pour régner durablement, il fallait s'entendre avec la noblesse anglo-saxonne.

L'incendie de la Blanche Nef

Seul fils légitime d'Henri Beauclerc, Guillaume périt dans l'incendie du bateau qui le mène de Normandie en Angleterre. Henri désigne alors en 1127 sa fille Mathilde « l'Emperesse » comme héritière.

L'accession au trône d'Henri I^{er} Beauclerc est pour le moins irrégulière. Ce fils cadet de Guillaume le Conquérant profite en effet de la mort accidentelle de son frère Guillaume le Roux et de l'absence du successeur annoncé sur le trône d'Angleterre, son frère Robert Courteheuse, pour prendre le pouvoir.



14 août 1124

La bataille n'aura pas lieu

Au début du règne de Louis VI, le domaine royal n'est qu'une constellation de seigneuries. D'ailleurs, le pouvoir du souverain est entamé par l'indépendance de nombreux châtelains. Petit à petit, le roi de France parvient à les soumettre pour les faire entrer à son service. La preuve de la fidélité de ses vassaux est faite au mois d'août 1124. Cherchant à venir en aide à son beau-père, Henri I^{er} Beauclerc, dans le conflit qui l'oppose au roi de France, l'empereur germanique Henri V avance son armée jusqu'à Reims. Face à cette menace Louis VI sollicite ses vassaux et parvient à rassembler sous sa bannière une armée immense. Le 14 août, l'empereur se retire à Metz sans avoir combattu.

31 mars 1146

L'appel de Vézelay

Les musulmans ont repris la ville d'Édesse, le plus avancé des États latins d'Orient (1144). En conséquence, le pape Eugène III lance la deuxième croisade. Bernard de Clairvaux s'en fait le héraut. Le 31 mars 1146, il s'adresse aux clercs et aux nobles à Vézelay justifiant la violence au nom du Christ : «Que la mort soit subie, qu'elle soit donnée, c'est toujours une mort pour le Christ: elle n'a rien de criminel, elle est très glorieuse.» Louis VII prend la tête d'une armée de 25 à 50 000 personnes avec l'empereur germanique Conrad III. L'expédition est un échec, mais l'image du roi de France gagne en prestige: il s'affirme en défenseur de l'Église, en roi très chrétien.



Bataille entre Louis VII et les Turcs (1147-1148), La Répudiation d'Aliénor d'Aquitaine, 1471

Testart Robinet
Enluminure. Coll. & © BnF, Paris.

Les Funérailles de Thomas Becket

Psautier, vers 1220. Coll. British Library, Londres. © 2012/ Photo Scala/Heritage Images.

Assassiné dans l'après-midi du 29 décembre 1170, Thomas Becket est ici pleuré par des moines. Il devient un martyr. Sa mort violente a été l'objet d'innombrables représentations.

21 mars 1152 Un beau parti

Comment une reine de France est-elle devenue reine d'Angleterre? En premières noces, Aliénor d'Aquitaine épouse le futur roi de France Louis VII (1137). Quelques années plus tard, les liens matrimoniaux se délitent. Le roi obtient l'annulation de son mariage le 21 mars 1152, perdant du même coup son influence sur l'Aquitaine, le Poitou, la Guyenne et le comté de Toulouse. Très vite, Aliénor retrouve le comte d'Anjou, Henri Plantagenêt, qu'elle épouse en cette même année 1152. Dès lors, le comte étend son influence des Pyrénées jusqu'à la Normandie et, bientôt, l'Angleterre. Car en effet, à la mort d'Étienne de Blois, en 1154, il monte sur le trône d'Angleterre faisant d'Aliénor une reine. Ce mariage est donc à l'origine d'un véritable empire. Il est aussi la source d'un conflit permanent avec le roi de France.

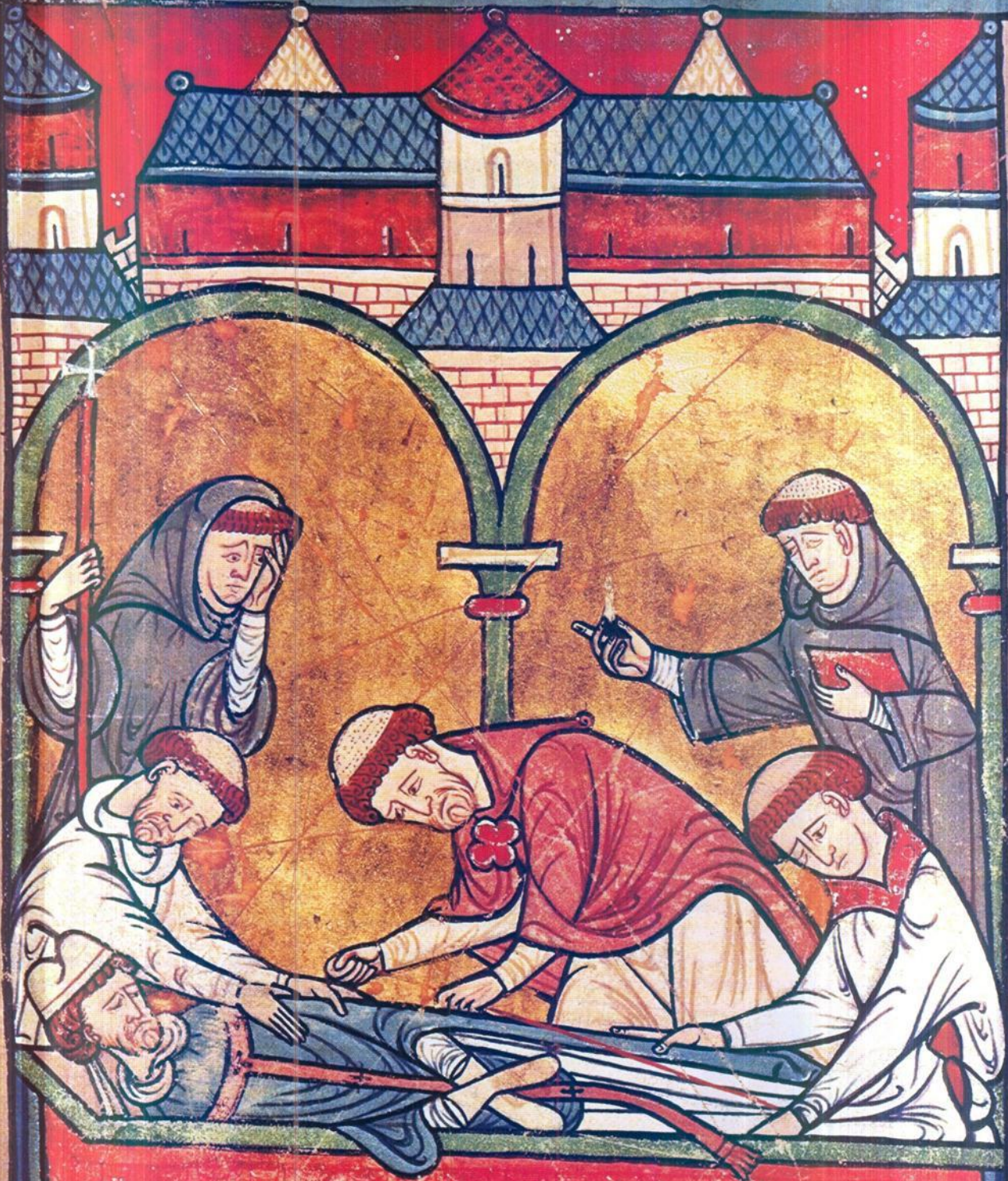
29 décembre 1170 Meurtre dans la cathédrale

Henri II se heurte à l'Église d'Angleterre. Il entend restaurer les coutumes anciennes et ainsi contrôler plus étroitement le clergé. Alors, celui qui fut son chancelier et un fidèle soutien devient son plus farouche adversaire. Thomas Becket, élu archevêque de Canterbury et primat d'Angleterre, s'oppose aux atteintes portées contre la liberté de l'Église. Il dénonce notamment les Constitutions de Clarendon (1164) qui soumettent les membres du clergé à la justice royale. Becket se réfugie en France puis, revient en Angleterre. Les dissensions entre le prélat et le roi sont à leur comble si bien que, dans l'après-midi du 29 décembre 1170, quatre chevaliers viennent à Canterbury pour le tuer. La cruelle initiative de ses hommes d'armes affaiblit considérablement Henri II. Il doit s'exiler puis consent à s'humilier pour expier ses fautes en 1173. À ce même moment, son épouse Aliénor et trois de ses fils se rebellent contre lui. Une nouvelle crise secoue les royaumes Plantagenêt.

Saint Bernard prêchant la deuxième croisade Émile Signol, 1840

Coll. Château de Versailles et Trianon, Versailles.
© RMN.

Le XIX^e siècle était féru de reconstitutions historiques par de grands tableaux académiques. Ici, Émile Signol figure Bernard de Clairvaux en train d'haranguer la foule, de l'appeler à la croisade.



Les grands protagonistes de l'époque

SOUVERAINS (ET SOUVERAINES) OU ÉMINENCES GRISES, ILS ONT FAÇONNÉ LE XII^E SIÈCLE.

Guillaume I^{er} (1027-1087)

LE CONQUÉRANT

C'est le premier Normand qui réussit à s'emparer de l'Angleterre et du titre royal, un changement capital durant le Moyen Âge. Culture et langue du continent s'exportent outre-Manche. Guillaume le Conquérant s'illustre plus particulièrement lors de la bataille d'Hastings en 1066 et fait entrer l'Angleterre dans la sphère des monarchies les plus influentes.

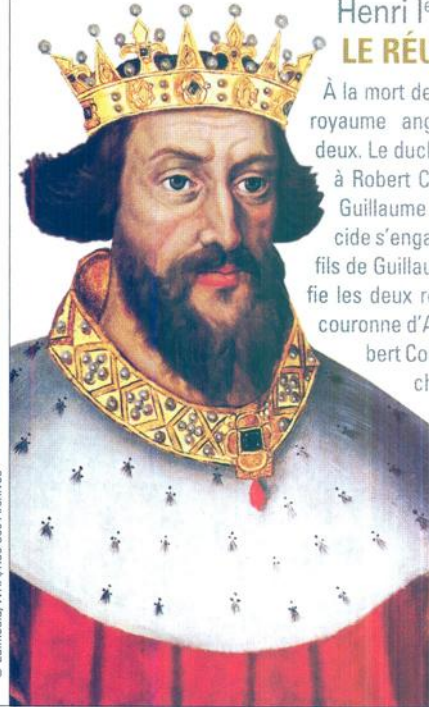


© Mary Evans/Rue des Archives
© Edimedia/MHA/Rue des Archives

Henri I^{er} (1068-1135)

LE RÉUNIFICATEUR

À la mort de Guillaume le Conquérant, le royaume anglo-normand est coupé en deux. Le duché de Normandie est attribué à Robert Courteheuse et l'Angleterre à Guillaume le Roux. Une guerre fratricide s'engage et c'est Henri, le troisième fils de Guillaume le Conquérant, qui réunit les deux royaumes en s'appropriant la couronne d'Angleterre et en éliminant Robert Courteheuse à la bataille de Tinchebray en 1106. Il ne laisse pas de descendance, son seul fils légitime ayant péri dans le naufrage de la *Blanche Nef*.



Étienne de Blois, dit Stephen (1097-1154)

LE PETIT ROI

Ce roi de petite envergure usurpe le trône à sa cousine Mathilde l'Emperesse, désignée comme héritière par son père



Henri I^{er} d'Angleterre. Une très large partie de son règne (1138-1154) est marquée par la guerre civile anglaise. La discorde entre Étienne et Mathilde laisse le pays dans un état de désolation pitoyable. Le traité de Wallingford, signé en 1153, met fin aux affrontements et désigne le fils de Mathilde, Henri Plantagenêt, comme successeur d'Étienne d'Angleterre.

© Mary Evans/Rue des Archives
Coll. Bnf, Paris. © White Images/Scala

Mathilde / Maud (1102-1167)

L'EMPERESSE

Elle est «l'Emperesse», titre octroyé par son mariage avec Henri V du Saint-Empire en 1114. Intelligente et extrêmement pugnace, Mathilde est l'immense rivale de son cousin Étienne de Blois, devenu roi d'Angleterre en 1135. Car elle aussi, unique enfant légitime d'Henri I^{er}, prétend au trône. Au terme d'une guerre sans merci et à rebondissements, marquée notamment par la dramatique bataille de Lincoln, elle finit par y placer son fils Henri II.

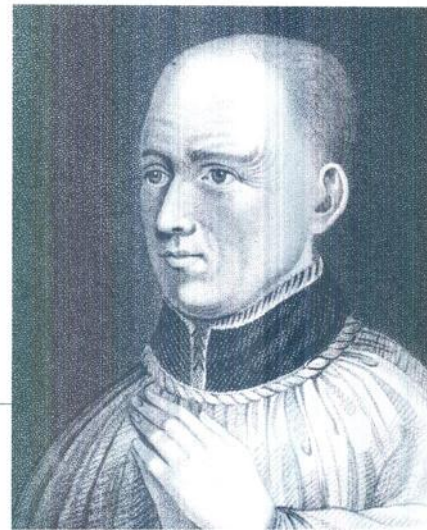


© Mary Evans/Rue des Archives

Thomas Becket (1117-1170)

LE MARTYR

Après avoir été son chancelier, Thomas Becket est nommé par Henri II archevêque de Canterbury. Il ne cesse alors de s'opposer aux décisions royales, notamment aux Constitutions de Clarendon. Il est suivi en cela par le pape Alexandre III qui le canonise en 1173, deux ans après son assassinat.



L'abbé Suger
(1080-1151)

LE PÈRE DE LA PATRIE

Homme d'Église qui allie piété et sens des affaires, l'abbé Suger est doué d'une grande sagesse politique: il est conseiller auprès de Louis VI puis de Louis VII. C'est lui qui dirige la reconstruction de l'église de Saint-Denis. Il assurera la régence du royaume lors de la participation de Louis VII à la deuxième croisade.



© Mary Evans/Rue des Archives

Louis VI
de France
(1081-1137)

LE PUGNACE

Louis VI était obèse, certes, mais il était surtout un roi d'envergure. Il fait face aux «châtelains brigands», mate leur rébellion et restaure l'autorité royale. Il arrête la tentative d'invasion de l'empereur d'Allemagne, Henri V, venu porter main-forte à Henri I^{er} d'Angleterre, vassal insoumis et ennemi de Louis VI.

Sa fin de règne sera embellie par la promesse de mariage entre son fils Louis le Jeune (futur Louis VII) et Aliénor d'Aquitaine, ce qui triple la superficie du domaine royal.



Coll. part./© Akg-images

Louis VII de France (1120-1180)
LE FAIBLE

La piété qui habite Louis VII ne peut pas tout... Une première croisade mal gérée laisse les Francs de Terre sainte sans appui. Son mariage avec Aliénor d'Aquitaine est désastreux et finit par être annulé. Il est en conflit récurrent avec son vassal et rival Henri II d'Angleterre. Le royaume capétien, laissé en héritage à Philippe Auguste en 1180, est par sa faute fragilisé.



Coll. part./© Akg-images
© Lebrecht/Rue des Archives

Henri II d'Angleterre
Plantagenêt (1133-1189)
LE REPENTI

La dynastie des Plantagenêts et l'Empire angevin (qui s'étend de l'Écosse aux Pyrénées) voient le jour avec Henri II d'Angleterre. C'est son mariage avec Aliénor d'Aquitaine qui lui permet de régner sur l'un des plus beaux bijoux de l'Europe. Il attise les convoitises, notamment celles de ses fils et de leur mère. Un affrontement de dix années à l'issue desquelles Henri II reconnaît son fils Richard comme son successeur. Il est mêlé très étroitement à l'élection et, surtout, à l'assassinat de Thomas Becket en 1170. C'est le pape Alexandre III qui le force à s'en repentir.



Aliénor d'Aquitaine (1122-1204)
LA CONSPIRATRICE

Pourvue d'un duché convoité par la cour de France et celle d'Angleterre, Aliénor d'Aquitaine épouse Louis VII, puis Henri Plantagenêt. Privée très vite de pouvoir par le roi, elle mène une conspiration avec ses fils, notamment avec Richard (futur Richard Cœur de Lion) contre son époux. Une mise à l'écart lui est imposée pendant une quinzaine d'années. À la mort d'Henri II, elle reprend du service et gouverne le royaume au nom de Richard Cœur de Lion, parti pour la troisième croisade.

© The Granger Collection NYC/Rue des Archives





**Dans la boue
et le froid**

Après l'incendie de l'église de Kingsbridge, la vie suit son cours au pied des ruines. Dans la neige et le froid, les villageois échangent viande et légumes sous l'œil du scribeur.

Vivre, manger, aimer au Moyen Âge

LE MOYEN ÂGE EST UNE PÉRIODE RUDE, MAIS IL EST LOIN D'ÊTRE AUSSI TERNE ET SOMBRE QU'IL N'Y PARAÎT. L'ESSOR DES VILLES ET DES GUILDES DE MARCHANDS, LA DIVERSIFICATION DE L'ALIMENTATION, LA MUSIQUE ET LES DANSES VIENNENT ADOUCIR LA RIGUEUR D'UNE VIE QUOTIDIENNE PONCTUÉE PAR LES TRAVAUX DES CHAMPS ET LES RITUELS MÉDIÉVAUX.

PAR ALEXANDRA BLAISE

Le Moyen Âge est un trou noir, un âge moyen, une éclipse profonde entre la glorieuse Antiquité et la Renaissance du XVI^e siècle européen. Longtemps, on a voulu nous faire croire cela. Pourtant, le Moyen Âge n'est ni plus cruel ni plus sombre qu'un autre moment de l'Histoire. Les hommes médiévaux n'étaient ni plus violents ni plus vicieux que d'autres. Ce qui est certain, c'est que leur société est étrangère à nos yeux. Il n'y a plus d'État centralisé; les pouvoirs sont dispersés entre diverses mains. Alors, un système d'obligations réciproques se met en place entre des hommes, les seigneurs et leurs vassaux. De ce principe découle une structure de dépendances que l'on appelle la féodalité. Elle est prépondérante en Angleterre, en Normandie et en Italie du Sud, mais beaucoup moins ailleurs.

Dès la fin du X^e siècle, les campagnes connaissent un essor spectaculaire et la population s'accroît (on estime que le peuple anglais a triplé entre 1100 et 1300). Au XII^e siècle, plus de 90% de la population sont des ruraux. Mais bientôt, la vitalité des campagnes a pour conséquence l'accroissement des villes, les hommes y cherchent un emploi, les denrées produites en quantité s'y échangent. Une nouvelle classe y voit le jour, celle des marchands.

Il est difficile de savoir précisément comment les hommes vivent. Mais l'archéologie et les sources écrites permettent au moins de cerner quelques traits de la vie quotidienne.

La journée d'un paysan : un travail dur et une vie simple

À quoi ressemble la journée d'un paysan ? Elle est saturée par le travail, du lever au coucher du soleil.

La maison, très simple, est constituée de bois et de torchis. La toiture en chaume est trouée pour laisser sortir la fumée d'un foyer qui brûle à même le sol. La pièce unique, comportant une porte et une fenêtre, est couverte de paille et de foin. Là, la famille du paysan reçoit ses hôtes, prépare les repas, mange et dort. Le mobilier est inconfortable et rudimentaire : la table, par exemple, se réduit souvent à une vieille porte posée sur deux tréteaux ! Au-dessus de cette pièce principale se trouve le grenier où le paysan entrepose ce qu'il a de plus précieux : son grain. La plupart des paysans se nourrissent essentiellement de pain et de céréales, consommées sous forme de bouillie et de galette. Au XII^e siècle, l'alimentation commence à se diversifier chez les paysans les plus riches, propriétaires de terres : hareng ou morue, volailles, œufs, fromages, fruits, plantes aromatiques sont cuisinés en soupe ou en ragoût. Quant au vin – jeune et blanc plutôt que rouge –, tout le monde en boit. Et à toute heure ! Il est en effet considéré comme une source de santé. En Angleterre, la bière, fort répandue, le concurrence un peu.

Le régime alimentaire d'un seigneur : 7000 calories par jour !

Le seigneur, qui vit aussi à la campagne, se distingue par son mode de vie : son habitat plus confortable, son alimentation chère et abondante, ses occupations peu productives et son costume luxueux. Son château, entouré de plusieurs enceintes défensives, est constitué d'un donjon pourvu d'une grande salle dans laquelle il reçoit avec faste. Il mange – avec les doigts, car les couverts n'existent pas – de 6000 à 7000 calories par jour ! À sa table se trouvent gibiers, volatiles, porc et poissons à chair fine comme le bar



Le boucher du village de Kingsbridge découpe des quartiers de viande pour les vendre sur le marché.

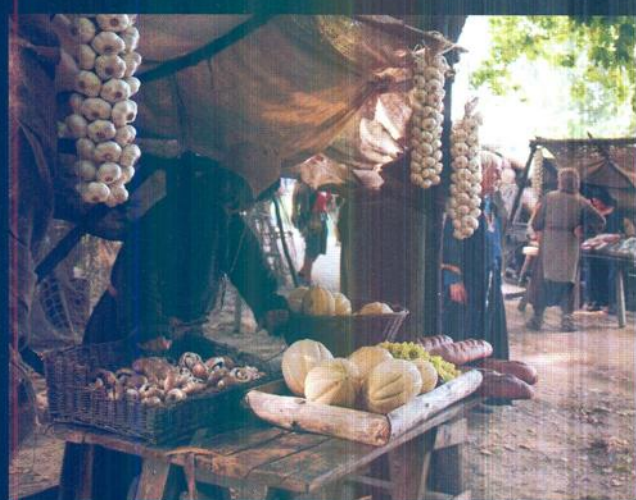
Une boucherie au Moyen Âge

© TopFoto/Roger-Viollet.

Dans cette échoppe, on assiste à différentes opérations : un sanglier est écorché au premier plan (le sang est récupéré par la jeune femme) ; la viande est découpée en quartiers ; elle est également vendue au chaland sur la gauche de la composition.

Des melons de saison sur le marché de Kingsbridge ?

Voilà, sur le marché local, d'opulentes gousses d'ail, des champignons charnus entreposés dans une panier en osier dignes de la grande distribution. Et, surtout d'épais melons ! Était-ce possible ? Oui, pourquoi pas, le melon était, après tout, un fruit sucré et gorgé de soleil, parfois venu de Terre sainte et cultivé en Espagne et en Italie dès le Moyen Âge. Il était de surcroît très prisé par les fins palais de l'aristocratie. Mais de là à en imaginer un stock sur un marché du nord de l'Angleterre, alors qu'il aurait fallu des semaines pour les transporter, et pour des prix faramineux, c'est rigoureusement impossible ! Pour manger des fruits, il était plutôt d'usage de se rendre dans des zones non cultivées et de procéder à la cueillette sauvage : mûres et baies, par exemple.





Le seigneur mange avec les doigts, car les couverts n'existent pas. À sa table se trouvent gibiers, volatiles, porc et poissons à chair fine. Les desserts – comme les pâtisseries à base de miel et d'amandes et les fruits frais venus de Terre sainte (l'abricot par exemple) – sont très appréciés.

L'acte sexuel est toléré dans le but de procréer, mais désir et plaisir charnels sont condamnés. Dans les faits, cela se passe tout autrement, car le concubinage, fortement réprimandé par l'Église, est très courant.



Jack et Aliéna s'avouent leur amour, attisant ainsi la jalousie d'Alfred, le fils de Tom.

ou le rouget, le tout cuisiné très épicé. Les desserts – comme les pâtisseries à base de miel et d'amandes, et les fruits frais venus de Terre sainte (l'abricot par exemple) – sont très appréciés. Le noble accorde une grande importance à son apparence. La mode est aux manteaux longs traînant à terre avec des manches qui recouvrent les mains. Les chaussures ont des pointes longues et recourbées. Le rouge, puis le blanc et le vert sont les couleurs les plus en vue. Les femmes ont les cheveux très longs, coiffés avec deux nattes ramenées sur le devant, tandis que les hommes se laissent pousser la barbe et les cheveux qu'ils font friser au fer. La guerre, la chasse, les tournois et le jeu d'échecs sont ses principales activités.

Majorité, sexualité et mariage : l'amour au centre de la société

La société médiévale est une société chrétienne. Les différentes étapes de la vie sont théoriquement encadrées par les rythmes et les rituels du clergé. Pourtant, chacun est en mesure de s'en émanciper. Le mariage, par exemple, est un acte religieux mais c'est aussi et surtout l'union de deux familles – voire de deux fortunes ou de deux puissances. On ne peut se marier avant la majorité : elle est de 12 ans pour les filles et de 14 ans pour les garçons ! Voilà pour le droit mais, dans la pratique, les époux sont généralement plus âgés. Après l'échange des consentements et des alliances sous le porche de l'église, la

cérémonie est suivie d'une fête qui dure plusieurs jours et à laquelle tout le village participe. Les relations sexuelles sont autorisées par l'Église dans le cadre du mariage et sous certaines conditions : l'acte sexuel est toléré dans le but de procréer, mais désir et plaisir charnels sont condamnés. Dans les faits, cela se passe tout autrement, car le concubinage, fortement réprimandé par l'Église, est très courant. Même parmi les religieux.

Une mortalité infantile effrayante

La femme, soumise à l'autorité masculine, se doit d'être une épouse mais aussi une mère, la famille devant être nombreuse. Ainsi Henri II, roi d'Angleterre de 1154 à 1189, et Aliénor d'Aquitaine donnent naissance à huit enfants. L'Église rappelle la faute originelle d'Ève et l'injonction biblique « Tu enfanteras dans la douleur ». C'est ainsi seulement que la femme peut racheter la faute et faire oublier l'acte sexuel qui est l'origine de la conception. L'accouchement est un moment difficile et beaucoup de femmes y laissent leur vie. La mortalité infantile est toute aussi grande : un enfant sur dix meurt dans le mois qui suit sa naissance et un tiers des enfants ne dépassent pas cinq ans. C'est pourquoi le baptême a lieu très tôt, souvent le lendemain de la naissance. L'enfant ne reçoit qu'un seul nom, souvent celui du parrain ou de la marraine, les noms les plus répandus étant Jean, Guillaume, Marie et Jeanne.

Aliéna, la châtelaine tombée dans le négoce de laine

1 700 navires anglais par an vers la Flandre !

Pour façonner un drap, il faut en premier lieu choisir les toisons. Si elles ne sont pas produites localement, on doit les faire venir d'Angleterre ou d'Espagne. L'Angleterre est alors le premier producteur de laines longues, dites «à peigne», et de laines courtes et fines. Dans toute l'Europe, la production textile induit une circulation commerciale intense. Elle fait notamment la richesse de l'Angleterre, le climat frais et humide y étant idéal pour l'élevage des moutons. Ainsi les terres des manoirs sont

transformées en pacages, et les grandes abbayes – celles de l'ordre cistercien notamment – deviennent de véritables centres de production lainière. Les pacages du Lincolnshire, du Yorkshire, du Shropshire, du Herefordshire et des Cotswolds sont les plus fertiles. Bientôt des foires de laines s'organisent à Bristol, Northampton, Westminster et Winchester. Les marchands flamands y viennent pour s'approvisionner et remplir les dépôts qu'ils constituent à Londres, Winchester et Saint-Yves. Parfois, ils s'adressent directement



Aliéna se lance dans le commerce de la laine pour armer son frère et venger son père.

Les Très Riches Heures du duc de Berry

Paul, Hermann et Jean Limbourg, 1411-1416. Coll. musée Condé, Chantilly/ © RMN/René-Gabriel Ojéda.

aux producteurs monastiques. Une telle organisation leur permet de contrôler une immense part du commerce de la laine anglaise, un commerce international dont Londres est le centre névralgique. Les moutons des terres anglaises produisent de la laine en abondance si bien qu'il est possible de l'exporter vers la Flandre voisine. De Londres à Bruges, de l'estuaire de la Tamise à l'estuaire du Zwin, il n'y a qu'un bras de mer aisément franchissable. Quelques ballots de laine traversent la mer du Nord dès le XI^e siècle mais, aux siècles suivants, ils arrivent par centaines rendant ces deux pays dépendants l'un de l'autre du point de vue économique. D'une part, la laine représente presque la moitié des exportations anglaises et d'autre part l'industrie textile domine l'activité économique de la

Flandre, si bien qu'une pénurie de laine peut être une cause de chômage. À la fin du XII^e siècle, près de 1 700 navires arrivent chaque année à Bruges chargés de laines anglaises. Un tel commerce impose une organisation, les marchands flamands se regroupent en associations (guilde ou hanse) pour défendre leurs droits. La hanse de Londres qui réunit les intérêts de plusieurs guildes marchandes des villes flamandes détient le monopole de la laine anglaise sur le continent jusqu'au XIII^e siècle. Une fois acheminée, la laine est transformée en étoffe luxueuse puis diffusée dans toute l'Europe. La laine anglaise revient en Angleterre sous forme de «beaux draps de Flandre» qui font les parures chatoyantes des seigneurs et des dames. A. L. G.



La saga de Ken Follett ne montre pas seulement la vie d'un monastère. Elle évoque les villes. Les populations urbaines sont encore largement minoritaires mais prennent une place de plus en plus importante : petits artisans, ouvriers et apprentis y fréquentent clercs, moines, marchands fortunés...

Dans les villes : un borbier nauséabond

Très minoritaire, la population des villes prend cependant une place de plus en plus importante. À côté des clercs et des moines, des marchands fortunés et des maîtres artisans qui détiennent le pouvoir politique, répartissent et perçoivent les impôts, possèdent maisons et terrains, vivent les petits artisans, ouvriers et apprentis. Les marchands se regroupent dans des guildes, des communautés de métiers soumises à une réglementation collective. Les foires annuelles et hebdomadaires rythment la vie des villes. L'Angleterre a sa spécialité, la laine, dont elle est le premier producteur. Les rues des villes sont étroites, sombres et souvent encombrées par les auvents des étals de marchands et les enseignes des maisons. Les eaux usées déversées directement dans la rue, les eaux de pluie stagnantes et les poubelles forment un borbier nauséabond. La prostitution est tolérée dans quelques-unes de ces rues. Hommes et femmes, clercs et laïcs, habitants et gens de passage se retrouvent dans les tavernes où l'on boit, joue aux dés, passe un contrat ou fête un événement.

Place aux jeux

Pour autant, il ne faudrait pas croire que la vie des hommes est sans douceurs et sans jeux. Poser la question du jeu, c'est se demander si les hommes avaient du temps libre. Oui, ils en avaient : l'obligatoire repos dominical et les nombreux jours chômés rythment aussi la vie médiévale. Les jeux de hasard sont très prisés en particulier les jeux de dés. Ils donnent lieu à des paris et sont pratiqués aussi bien au village qu'au château. Les mérelles (ancêtre du jacquet ou du backgammon) et les jeux d'échecs, en revanche, sont réservés aux classes les plus hautes de la société. Par ailleurs, certains divertissements physiques (jeu de paume, quilles, corps à corps) semblent très proches de nos sports actuels.

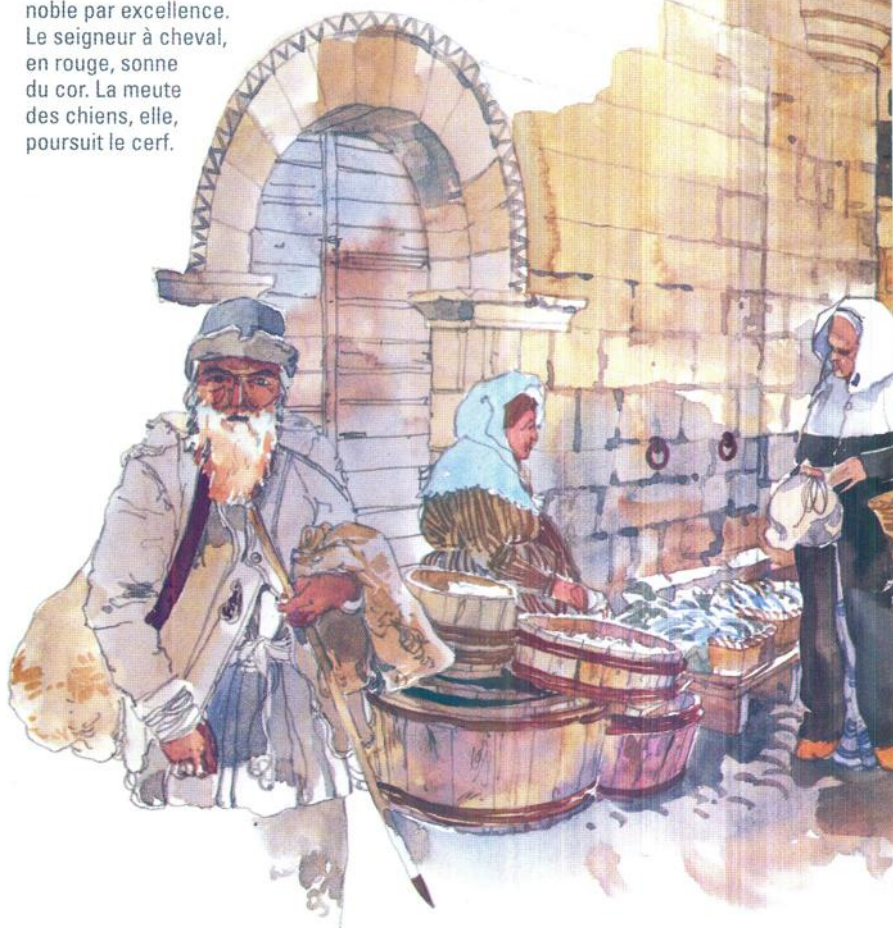
On pourrait encore évoquer les plaisirs de la table, les banquets, la musique et les danses. En somme, si la vie des hommes du Moyen Âge est rude, elle ménage malgré tout des plaisirs et des distractions. Il ne faudrait surtout pas croire que le Moyen Âge est une période sombre.



Le Livre de chasse de Gaston Phébus, Chasse au cerf

Enluminure, vers 1407. Coll. BnF, Paris/ © Akg-images.

C'est le divertissement noble par excellence. Le seigneur à cheval, en rouge, sonne du cor. La meute des chiens, elle, poursuit le cerf.





Une rue de Paris au Moyen Âge

Illustration Fabrice Moireau.

Cette reconstitution montre la physionomie de Paris au Moyen Âge : une chaussée étroite, jalonnée d'échoppes, très sale, où hommes et animaux cohabitent quotidiennement.

LE JOUR OÙ...

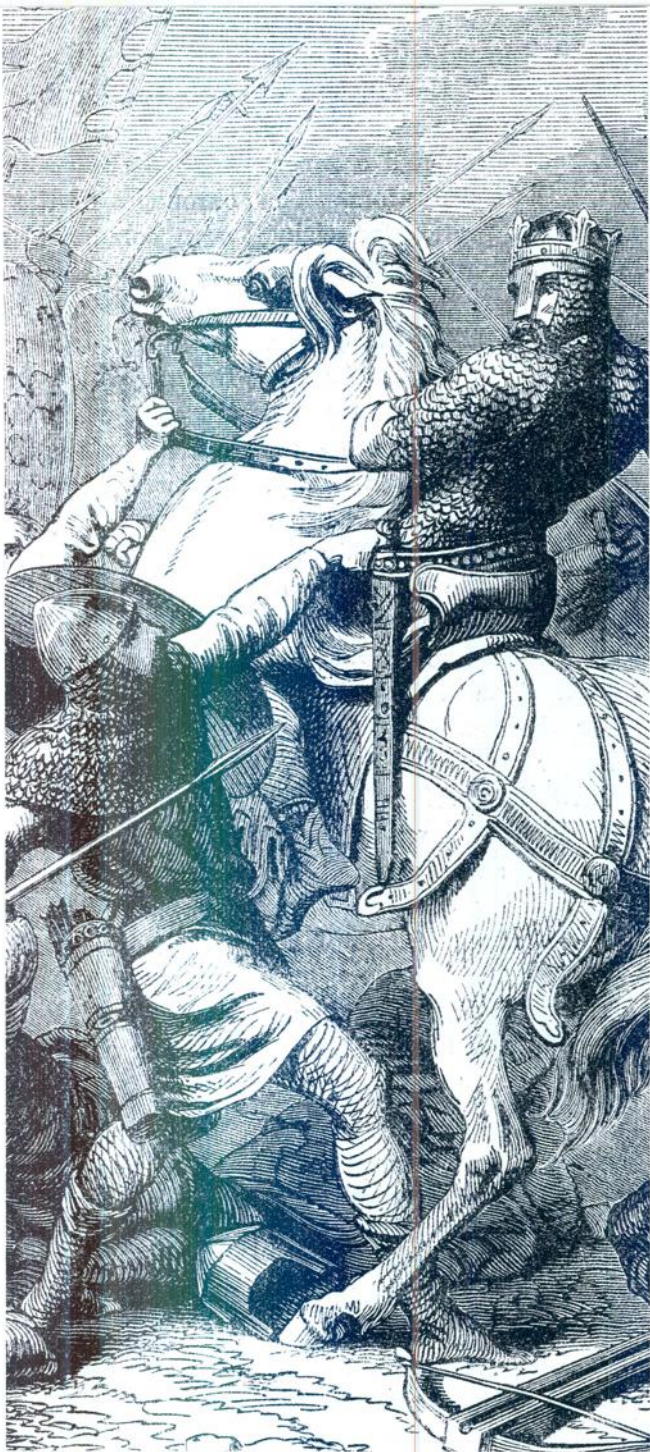
TROIS JOURNÉES QUI ONT BOULEVERSÉ L'EUROPE

DANS LE ROMAN DE KEN FOLLETT, PLUS ENCORE QUE DANS L'ADAPTATION SUR ÉCRAN, LA GRANDE HISTOIRE SERT DE TRAME DE FOND À LA FICTION. EN TROIS JOURNÉES CRUCIALES, NOUS REVENONS SUR LES ÉVÉNEMENTS QUI ONT DÉTERMINÉ LE CONTEXTE DE LA SAGA. RÉCITS, DANS L'ENCENS ET DANS LE SANG.



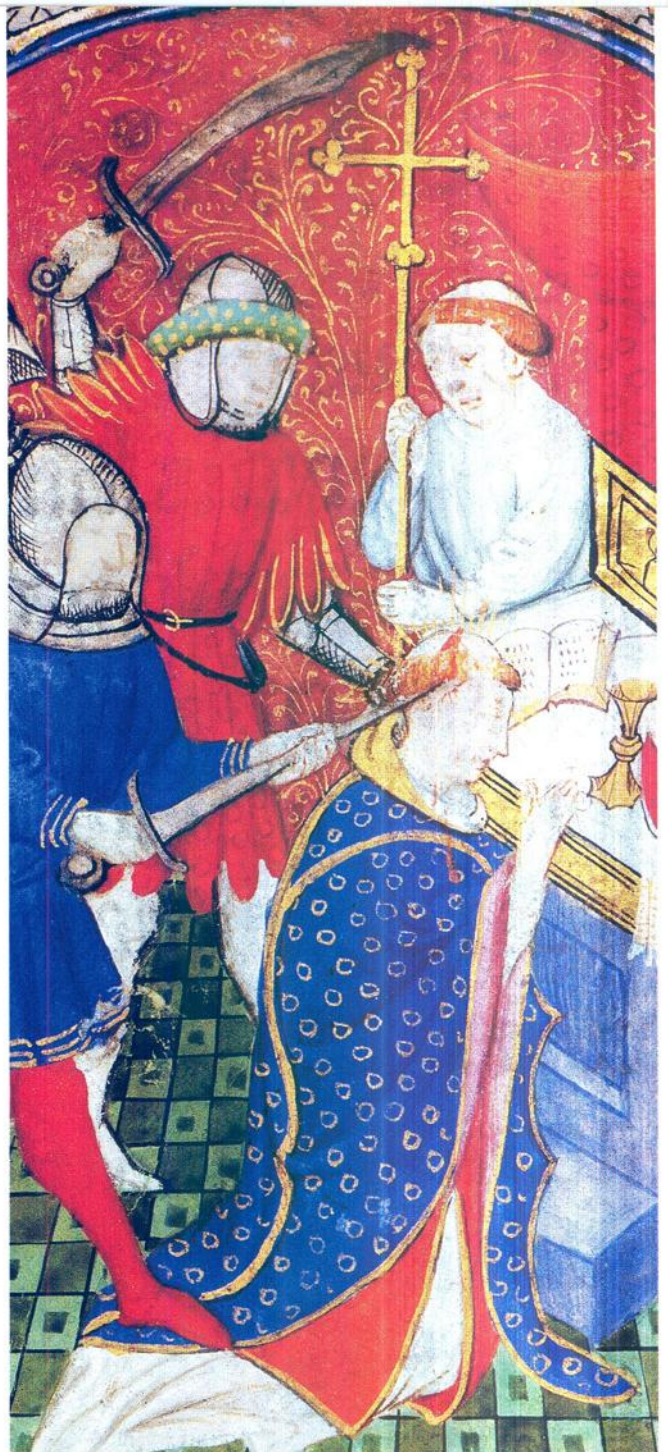
19 FÉVRIER 1122
SUGER EST NOMMÉ ABBÉ
DE SAINT-DENIS

Dans la froidure de l'hiver 1122, le moine infatigable rentre de mission : il était près du pape, en Apulie. Surgit un messenger à dos de mule : l'abbé Adam a rendu son âme viciée ; pour lui succéder aux commandes de Saint-Denis, c'est lui, Suger, qu'on a désigné. Il aura donc gravi tous les échelons. Modeste homme de guerre, son père l'avait « donné » au monastère. Doué, l'enfant y a grandi, muri, (...)



2 FÉVRIER 1141 LE ROI ÉTIENNE EST FAIT PRISONNIER

C'est l'hiver 1141. Depuis quelques mois Ranulf, le comte de Chester, a pris par trahison le château de Lincoln. Le roi Étienne est ulcéré, mais Chester est à deux doigts de se rallier à sa cousine Mathilde, comtesse d'Anjou et veuve de l'empereur d'Allemagne. À la mort du roi Henri I^{er}, Étienne l'a prise de court, coiffant la couronne d'Angleterre en dépit de son serment d'allégeance. Depuis, elle veut (...)



29 DÉCEMBRE 1170 ASSASSINAT À CANTERBURY

Drôle de sire que le roi Henri II : cou de taureau, rouquin, puissant, capable des pires brutalités, il est aussi cultivé, retord, charmeur ; à 19 ans il séduit la femme du faible roi de France Louis VII, Aliénor, de 7 ans son aînée, réputée peu farouche il est vrai. Celle-ci lui apporte le duché d'Aquitaine en dot, lui qui avait déjà hérité de la Normandie, de l'Anjou, du Maine. Est-il anglais ? Non il est français, l'Angleterre n'est (...)

19 FÉVRIER 1122 SUGER EST NOMMÉ ABBÉ DE SAINT-DENIS

La basilique adopte le style gothique

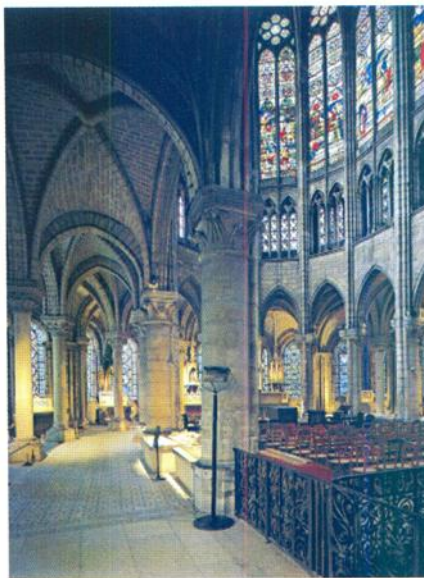
ISSU D'UNE FAMILLE MODESTE, SUGER A LE PRIVILÈGE DE RENCONTRER LE FUTUR LOUIS VI DURANT SON ENFANCE. DEvenu MOINE, IL MULTIPLIE LES MISSIONS DIPLOMATIQUES.

PAR DOMINIQUE DE LA TOUR



Dans la froidure de l'hiver 1122, le moine infatigable rentre de mission : il était près du pape, en Apulie. Surgit un messager à dos de mule : l'abbé Adam a rendu son âme viciée. Pour lui succéder aux commandes de Saint-Denis, c'est lui, Suger, qu'on a désigné. Il aura donc gravi tous les échelons. Modeste homme de guerre, son père l'avait «donné» au monastère. Doué, l'enfant y a grandi, muri, étudié, prononcé ses vœux. Certes, cela fait vingt ans qu'il défend les finances et les terres de l'abbatiale, mais Suger n'est même pas prêtre ! On l'ordonne à la va-vite. On l'intronise une semaine plus tard, le temps d'amadouer le roi. Car Louis VI goûte peu qu'on ne l'ait pas consulté pour cette nomination. Il a jeté les signataires dans ses geôles ; mais comment tiendrait-il rigueur à Suger, le «compain» de classe de ses dix ans ? Et si on l'avait consulté, n'aurait-il pas fait le même choix ?

Le roi a marqué le coup. Il préside à présent à la consécration, flanqué des embastillés d'hier dans leurs plus belles chasubles. Et au fil des ans, c'est toujours «son» abbé que Louis réclame, tour à tour ambassadeur d'élite, audit de ses doutes, agent matrimonial du fils, ce Louis VII qui lui confiera la régence, avant de partir pour la deuxième croisade. Suger joue si bien les indispen-



Clés de voûtes et ogives de la basilique Saint-Denis.

© Aisa/Leemage.

L'abbé Suger fait rebâtir l'abbaye de Saint-Denis

Juste d'Egmont

1635-1345. Coll. musée des beaux-arts, Nantes/ © RMN/ Gérard Blot.

sables, qu'on l'a parfois pris pour un Premier ministre. Mais s'il prête l'oreille aux problèmes de riches, son cœur est à l'Église ; Église pour qui le roi n'est qu'un chargé de mission. Quant à l'abbaye, Suger y voit le reflet symbolique de la Cité céleste. À peine dans ses fonctions, il panse les entorses de son prédécesseur, serrant la vis à tous. Cette cure d'austérité reçoit même le satisfecit de l'ascétique Bernard de Clairvaux ; mais celui-ci déchanté : dégoûté, il voit Suger entasser l'or, les gemmes, les perles, pour consteller autels, croix, statues, calices «qui amusent les riches quand les pauvres n'ont rien».

Paris et ses abords sont en plein essor démographique. Pour garder les foules dans l'orbite de Dieu, il faut pouvoir les accueillir et les impressionner. Saint-Denis réclame des agrandissements, des embellissements, Suger orne les murs de fresques vives. Ensuite, il fait bâtir le portail à créneaux. Il y greffe une rosace somptueuse. Au chevet, il ajoute sept chapelles. Peu à peu, la pesante abbatiale romane adopte les ficelles de l'*opus francigenum*, ce «style français» entrevu à la cathédrale de Sens. Le système de la croisée d'ogives révolutionne le jeu des forces, des poids, relevant la nef et échantonnant ses parois. Les ouvertures s'ornent de verrières multicolores, dont l'ordonnance se plie au culte maniaque que Suger rend au martyr Denis. Jonglant avec les siècles, l'abbé a fusionné trois Denis en un seul : celui des Actes des Apôtres, le philosophe grec néoplatonicien et l'évangéliste malchanceux du nord de Paris... Aux écrits du second, il emprunte la hiérarchisation des images, de l'allégorie immédiate du moulin à farine, au déroutant paradoxe de la «lumière ténébreuse». Il s'exprime par l'éclat des vitraux visible seulement dans le noir de la nef - comme le refus de la raison, seul, éclaire la Vérité divine.

En 1144, alors que la France entame le long conflit anglais que Suger n'a su éviter, l'abbatiale est dotée de vingt évêques. Mais quand, en 1151, Suger meurt d'une crise de palu, «sa» basilique n'est pas plus achevée que «sa» monarchie n'est tirée d'affaire. Par une vanité de nouveau riche, il a fait inscrire son nom en huit endroits, et trois portraits de lui hantent vitraux et bas-reliefs... Mais des architectes, l'édifice tait à jamais le nom.

Suger joue si bien les indispensables, qu'on l'a parfois pris pour un Premier ministre.



2 FÉVRIER 1141 LE ROI ÉTIENNE EST FAIT PRISONNIER

La guerre va se prolonger douze ans encore !

PETIT-FILS DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT, ÉTIENNE DE BLOIS USURPE LA COURONNE D'ANGLETERRE À SA COUSINE MATHILDE. LE ROYAUME PLONGE DANS LA GUERRE CIVILE.

PAR DOMINIQUE DE LA TOUR

C'est l'hiver 1141. Depuis quelques mois Ranulf, le comte de Chester, a pris par trahison le château de Lincoln. Le roi Étienne est ulcéré, mais Chester est à deux doigts de se rallier à sa cousine Mathilde, comtesse d'Anjou et veuve de l'empereur d'Allemagne. À la mort du roi Henri 1^{er}, Étienne l'a prise de court, coiffant la couronne d'Angleterre en dépit de son serment d'allégeance. Depuis, elle veut reprendre son trône. Étienne doit jouer serré. Magnanime, il « offre » donc à ce cher Ranulf le fief qu'il a volé. Mais qu'un roi pose culotte n'est pas du goût de tout le monde. Maltraités par le nouveau maître, les bourgeois de Lincoln se plaignent. Secrètement, ils promettent au roi une facile reprise de la ville. Revenant sur sa décision, Étienne marche donc sur Lincoln, qui se rend à lui dans la liesse. Seuls les puissants remparts du château résistent encore, mais grâce aux machines de guerre dont le roi est friand, Ranulf est bientôt à sa merci ! Seulement... Ranulf est loin. À l'approche du roi, il s'est éclipsé, galopant vers la frontière galloise, y quérir des secours auprès du comte de Gloucester – l'âme damnée de Mathilde. Épaulé par les Angevins, renforcé par des Gallois aussi féroces que mal armés, Gloucester met en marche 600 chevaliers et dix fois plus de piétons.



Devant Lincoln, les partisans d'Étienne et de Mathilde s'affrontent dans un combat sans merci.

Le Roi Étienne fait prisonnier

Anonyme
Gravure, 1891.
© Scala.

Quand les troupes des comtes rebelles passent la rivière Whitham qui protège la ville, flanqué des sires de Worcester et du Surrey, le roi fait face. Des deux côtés, les chevaliers ont enfilé leur pesant haubert, et lacé sur la capuche de mailles le heaume à nasal. Les écuyers les ont juchés sur la selle, avant de leur monter le large écu en forme de goutte inversée. De part et d'autre grondent les harangues haineuses, qui rassurent sur la couardise de l'adversaire : « Ce qu'il entame en homme, Chester l'achève en femme », « Gloucester a une langue de lion et des tripes de lièvre », « Worcester, dernier à l'assaut, premier à la fuite ! », « Surrey n'est qu'un cocufieur servant moins Mars

que Bacchus »... À peine tarit-on le flot obsène que, précédés par une giboulée de flèches, les Angevins piquent des éperons. Les montures accélèrent prudemment leur foulée, pour être au mieux de leur vitesse au contact. Des cris de guerre, suivis aussitôt par celui du frêne qui cède : le fer des lances crisse dans les écus doublés de fer. On jette les tronçons, inutiles dès qu'on est à portée de glaive. Les épées, que dévie le cône des casques, sèment dans la bise des étincelles. Bien ajustées, elles fendent lèvres et nez qui écument le sang. Parfois un bras tombe, cisailé à l'épaule. Autour du roi s'esquisse un recul. De férir fer contre fer, les lames se bordent de barbes. Les mailles sautent, telles des écailles chez un poissonnier. Les rangs, qu'ordonnaient les mêmes pré-séances qu'à table, se brouillent. Le roi se défend, abattant sans répit sa longue hache normande. Il est presque seul. Voyant cela, Arnulf retire ses chevaliers du corps à corps, et les redirige vers le monarque haï. Cerné, Étienne ne maintient autour de lui que la distance de sa hache qui tournoie, mais elle finit par se briser. Étienne se replie. Le temps de dégainer pour retrouver le fracas, frapper à deux mains les hommes et les chevaux qui fatiguent. L'épée casse à son tour. Alors, du cœur de la mêlée, un chevalier fond sur l'homme aux mains vides, l'attrape en hurlant : « À moi ! À moi ! J'ai pris le roi ! » Étienne est fait prisonnier. Mathilde peut monter sur le trône. Étienne lui survivra pourtant. Sans pour autant retrouver son royaume qui passera aux mains de l'Angevin Henri Plantagenêt – qui étendra encore ses possessions de France en reprenant l'épouse répudiée de Louis VII, Aliénor d'Aquitaine.

Cerné, Étienne ne maintient autour de lui que la distance de sa hache qui tournoie.



29 DÉCEMBRE 1170 ASSASSINAT À CANTERBURY

Thomas Becket avait osé défier le roi

NOMMÉ CHANCELIER DU ROYAUME EN 1154, BECKET GAGNE LA CONFIANCE DE SON ROI. MAIS DÈS SON ÉLECTION À L'ARCHEVÊCHÉ DE CANTERBURY, IL S'OPPOSE À HENRI II.

PAR CLAUDE POMMEREAU

D rôle de sire que le roi Henri II: cou de taureau, rouquin, puissant, capable des pires brutalités, il est aussi cultivé, retord, charmeur; à 19 ans il séduit la femme du faible roi de France Louis VII, Aliénor, de 7 ans son aînée, réputée peu farouche il est vrai. Celle-ci lui apporte le duché d'Aquitaine en dot, lui qui avait déjà hérité de la Normandie, de l'Anjou, du Maine. Est-il anglais? Non il est français, l'Angleterre n'est qu'une de ses provinces arrachée à ses cousins. Après la mort du roi Étienne, il choisit pour chancelier un dénommé Becket qui lui est recommandé par l'archevêque de Canterbury, Théobald. Question essentielle: Becket est-il normand ou saxon?

N'en déplaise à Jean Anouilh qui en fait le compagnon saxon du roi, donc un homme de race inférieure, il est né en Normandie mais a été éduqué à Londres et à Bologne. Cet homme parle donc les trois langues qui comptent: la langue d'oïl pratiquée par les descendants de Guillaume le Conquérant, le vieil anglais et le latin.

Henri s'est entiché de cet homme. Becket se plie à ses jeux, à ses parties de chasse, l'accompagne dans ses débauches, se joint à ses ripailles. Certains témoins le soupçonnent déjà de ne pas jouer un jeu aussi clair qu'il n'y paraît. Un problème exaspère Henri depuis longtemps. Son ancêtre



Badge de pèlerin à l'effigie de Thomas Becket *Le Martyr de Thomas Becket* Anonyme

Livre d'Heure, vers 1460-1475, manuscrit enluminé. Coll. the British Library, Londres. © Leemage

Métal, xiv^e siècle. Coll. Museum of London. © Scala.

Guillaume avait abandonné à l'Église d'Angleterre le droit de justice quant aux moines et prêtres. Mais celle-ci, riche, puissante, l'avait étendu aux clercs ainsi qu'à tout laïc qui s'enrôlait sous sa bannière. Conclusion: n'importe quel assassin demandant à rentrer dans les ordres mineurs échappait à la justice du roi, et bénéficiait d'une mesure de clémence à condition de verser son obole à l'Église. Il fallait en finir. À la mort de Théobald, Henri II impose aux évêques la nomination de Becket. Il jubile: nommer un homme qui n'a jamais été prêtre primat d'Angleterre! Et pourtant, à peine l'élection actée, le roi cesse de rire. «Vous me haïrez

bientôt autant que vous m'aimez, car vous vous arrosez dans les affaires de l'Église une autorité que je n'accepte pas. Il faut que l'archevêque de Canterbury offense Dieu ou le roi.» Proclamation de Becket qui glace le sang d'Henri, qui connaît la fermeté et l'intelligence de son ami.

Et voilà ce clerc, ce soldat, habitué aux pires délits, sans foi ni loi, qui du jour au lendemain se veut ascète, se mortifie, veut s'offrir en exemple à l'Église tout entière. La guerre entre les deux hommes est déclarée. Le roi exige que tout clerc reconnu coupable retourne à l'état laïc et se frotte à ses tribunaux. Refus obstiné de Thomas. Le roi convoque un concile à Clarendon, à côté de Londres, et impose à l'assemblée des évêques et des grands seigneurs sa volonté. Thomas, menacé de mort, signe.

Le lendemain, il demande au pape de le libérer d'une signature obtenue sous la contrainte, se réfugie en France à Vézelay et lance des excommunications contre ses ennemis. Le roi supplie son ami d'accepter les coutumes du royaume. Becket y souscrit et s'en retourne à Canterbury. Mais le pape destitue les évêques ayant désavoué Becket pendant son exil. Fureur du roi qui se sent trahi. À Noël, à Lisieux, entouré de barons normands, il dénonce la lâcheté et le manque de parole de ce petit clerc dont il a fait un archevêque.

Aussitôt quatre barons traversent la Manche et s'en vont menacer Thomas: «Absous les évêques!» lui hurlent-ils! Refus dédaigneux de Thomas. Alors ils l'exécutent. Le roi est désespéré. Il fait pénitence publique sur la tombe de son ennemi-ami, qui devient lieu de pèlerinage pour l'Angleterre tout entière.

«Vous me haïrez bientôt autant que vous m'aimez, car vous vous arrosez une autorité que je n'accepte pas.»



L'art de la guerre : raids et pillages !

CONFLITS DE SUCCESSION, LUTTES DE POUVOIR, NOMBREUSES SONT LES RAISONS DE PRENDRE LES ARMES. ESCARMOUCHES, PILLAGES, VIOLS SONT RÉGULIERS DANS CES TEMPS TROUBLÉS. MAIS LA GUERRE A UN PRIX : ARMURES, TOURS D'ASSAUT, CHEVAUX COÛTENT CHER AUX SEIGNEURS. SANS OUBLIER L'ENTRETIEN DES TROUPES QUI SE FAIT AUX FRAIS DE L'HABITANT.

PAR LÉOPOLD SANCHEZ





Une terrible mêlée

Après la charge vient le corps à corps. Les armes s'entrechoquent, les lances se brisent, les épées s'émeussent contre les écus doublés de fer. La mort frappe dans les deux camps.

C'est l'automne 1153 sur les chemins défoncés du Devon. Que voit-on ? Partout des troupes de cavaliers en armes, couverts de boue jusqu'à rendre méconnaissables les armoiries des bannières et des pavois. Voilà quinze années que dure la guerre de la succession d'Angleterre. Une piétaille en nombre, poussée en avant par de hautains seigneurs qui, lances au poing et dressés sur leurs palefrois, marchent auprès des lourds chariots. On y a entassé, au milieu du butin, femmes et enfants. Cela geint. La brutalité et le viol font partie des réalités de la guerre, et femmes de religion, prudes et bonnes pucelles sont pareillement traitées. «On n'avait jamais ouï dire que les Sarrasins eussent fait pire», écrit un rescapé du siège de Soissons.

L'arsenal du «paysan-soldat»

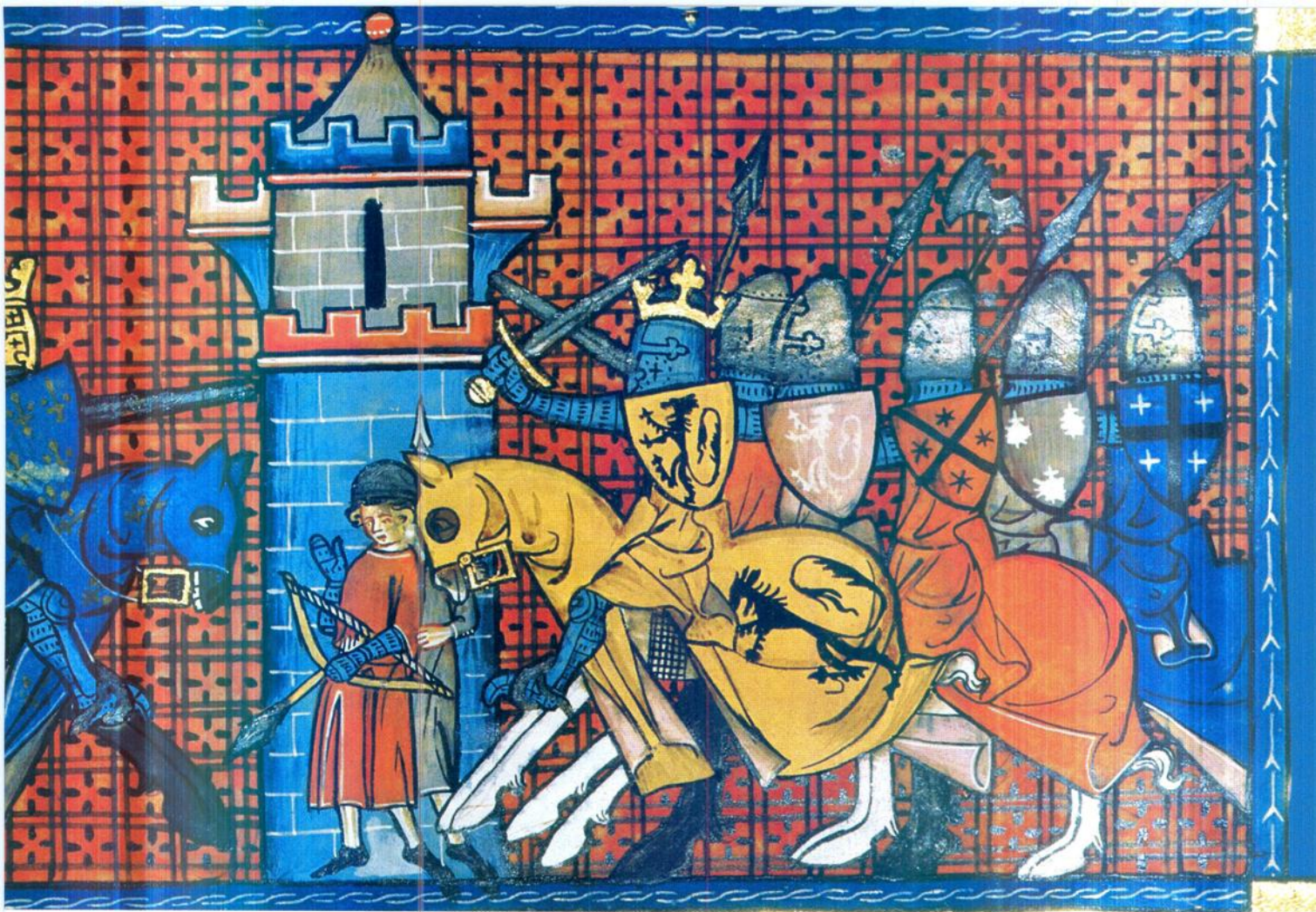
Des hommes farouches, paysans-soldats pour la plupart, brandissent le fléau au long manche muni d'une chaîne, à laquelle est accrochée une masse de fer garnie de pointes; des faux, aux lames acérées de toutes les formes, telle la vouge dont la longue hampe est terminée par une sorte de rasoir à crocs, qui servent à déchirer les hauberts et les cottes de maille. Des berdèches, ou grandes hallebardes plus hautes qu'un homme et garnies de lames effilées, redoutées des cavaliers. Ils ont aussi, attachés à la ceinture, des gros bâtons sur lesquels sont restées les souches et qu'ils ont hérissés de pointes et de lames, ce qui leur a valu le nom poétique de *Morning Star* («étoile du matin»), ou bien auxquels ils ont fixé plusieurs chaînes, avec leurs boules de plomb. Ce qui en fait des armes redoutables, tant pour la cible que pour son utilisateur qui n'est jamais à l'abri d'un faux mouvement. La *Morning Star* est très efficace dans les combats car elle permet d'arracher les hauberts et de désarçonner les cavaliers. Une fois à terre, il n'y a plus qu'à leur trancher le cou, en glissant la pointe effilée du poignard entre l'armure et le gorgerin. Malheur à qui tomberait, au coin d'un bois, sur ces hordes faméliques. Pauvre, il finira pendu ou passé par le fer; s'il peut payer une rançon, il sera battu, torturé et détroissé avant d'être enchaîné aux autres prisonniers qui tirent les lourds chariots sur ces routes de misère. La détresse des armées est grande et l'on se paye sur les ressources du pays. Le pillage fait partie des dures réalités de la guerre et, en tant que tel, il est organisé par des règles qui relèvent davantage de la pratique que d'un code. Le cinquième du butin échoit au chef de la troupe (ici, le chevalier commandant à



cette bande de va-nu-pieds – ses propres serfs qu'il a réquisitionnés sur ses terres pour porter main-forte à son seigneur). Le reste est partagé selon l'usage et la valeur de chacun. Autant dire qu'on a intérêt à être le moins nombreux possible et qu'il est fréquent qu'on se cherche des noises pour éliminer les concurrents. Ce qui est l'occasion de désertions et de nouveaux conflits. On brûle, pille, viole et dérobe tout ce qui peut servir ou se monnayer. En temps de guerre, la vie humaine vaut moins alors qu'un boisseau de bois.

La charge des cavaleries précède l'entrée en scène de la «taupinaille».





Razzia sur les bourgades

La guerre au XII^e siècle (à l'exception des croisades), c'est essentiellement des escarmouches et des razzias contre des bourgades et des petites villes, d'où la nécessité d'avoir quantité importante de fantassins, pour mettre le siège ou se charger de la construction et du maniement des machines de guerre. Les tactiques d'encerclement d'une place forte n'ont pas beaucoup changé depuis les Romains. À l'annonce de l'arrivée de troupes ennemies, la population se barricade derrière ses murs et l'on s'apprête à résister. Quant à l'assaillant, il investit les pourtours. Sa première opération consiste à «miner» les fortifications, en creusant des tunnels sous la pluie de flèches et de cailloux envoyés par les assiégés. Il faut oublier, une fois pour toutes, les histoires de chaudrons de poix ou d'huile bouillante... Ces denrées étaient bien trop rares et coûteuses à l'époque, pour qu'on les verse ainsi à foison sur l'ennemi. En revanche, on emploie pour s'approcher des murailles des tours mobiles, construites avec du bois vert (plus difficile à incendier) et qui peuvent être assez vastes pour contenir une troupe nombreuse. Leur hauteur, au sommet crénelé de pieux, a été calculée pour dominer la crête des murs ennemis. Souvent, elles sont munies d'un pont-levis qui s'abat sur le parapet de l'adversaire.

Tout comme le faisaient les Romains, on s'abrite pour effectuer ces travaux de sape ou d'assaut sous des toits de boucliers et de planches. Les assiégés ne sont pas toujours uniquement sur la défensive. Ils ripostent à leur tour en forant de leur côté des contre-tunnels qui serviront à déloger l'envahisseur soit par des corps à corps, mais aussi en l'enfumant ou en l'aspergeant de chaux vive.

L'arme moderne : les archers

À Wallingford, en l'an de grâce 1153, on s'apprête à livrer bataille. Dans l'entourage du duc Henri de Normandie, on parle même d'une rencontre décisive. L'occasion de se trouver face à face avec l'ennemi est trop rare pour qu'on ne la considère, dans les deux camps, comme une sorte de jugement d'En-Haut qui accordera la faveur des armes à celui des deux qui a pour lui le droit. Une bataille, c'est deux ou trois cents hommes armés et disposés en deux groupes, à peu près de force égale. Les chevaliers du roi Étienne, l'«usurpateur» pour les Normands, face à ceux d'Henri de Plantagenêt. Les mercenaires angevins et gascons aux premières lignes, protégeant les archers d'Écosse et du Soissonnais, la «taupinaille» que les cavaliers accablent de leur mépris. D'abord, parce que ces gens vont à pied au combat ; et puis aussi,

Deux armées s'affrontant

Anonyme
Manuscrit enluminé.
© Roger-Viollet.

Les assauts de cavalerie sont particulièrement violents et constituent une arme incomparablement plus puissante, parce que plus mobile, que l'infanterie.

Depuis la bataille d'Hastings (1066), le vieux casque à nasale des Romains est devenu le heaume qui enferme complètement le visage des guerriers nobles.

parce qu'ils sont chargés des travaux de sape des lignes ennemies. Ce sont eux qui, lors de sièges, manient les «taupins», ces sortes de béliers qui servent à abattre les murs. D'hommes de peine, qu'ils étaient encore à la veille de la bataille de Wallingford, ces archers deviennent des instruments indispensables de la victoire. Mais l'arc n'est pas la seule arme de tir. On n'a certes pas encore inventé le «baston à feu» (ancêtre du fusil), toutefois l'arbalète continue de s'imposer sur le terrain. Elle est composée d'une pièce en bois sur laquelle est fixée une tige très dure, en corne ou en métal, avec un mécanisme pour tendre la corde et lâcher des flèches courtes, ou carreaux, qui peuvent percer une armure à 150 mètres. Certes, elle est plus facile à manier que l'arc, lequel exige un long apprentissage, mais elle présente le défaut d'une médiocre cadence de tir: deux carreaux par minute contre douze flèches bien pointues et tranchantes pour un bon archer. Le maniement de l'arbalète est en train de changer et, aux premières armes qui se tendaient à la main, à l'aide d'un étrier et d'un crochet attaché à la ceinture du tireur, sont en train de se substituer des pièces munies d'un pied-de-biche qui les rend plus faciles à bander et, de ce fait, utilisables par des cavaliers.

Au cœur de la mêlée: les indispensables armoiries

Dans les deux camps, normand et anglais, la piétaille est aux avant-postes. Gens d'armes et paysans enrôlés manient tous l'insulte et l'imprécation comme moyens pour déstabiliser l'ennemi et ce, malgré la défense donnée par une bulle de Jean VIII de s'insulter entre chrétiens. Mais, ce sont tous des gens disciplinés qui n'obéissent à aucune règle et voient même dans le dépouillement des morts (on achève les blessés, à moins qu'ils se montrent prêts à payer une rançon) un attrait supplémentaire au combat... Ils sont commandés par un homme à cheval, à peine plus dégrossi, qui brandit



Bassinot, mézail en «bec de passereau»

Vers 1380-1400. coll. musée national du Moyen Âge – Thermes de Cluny © Rue des Archives/Tal.

Pilum et épieu

Vers 1550-60, Acier et bois. © Akg-images/Electa.



une longue épée, à double tranchant, dont il se sert pour la taille et jamais pour les coups d'estoc, d'où la longueur de sa poignée qui lui permet de la tenir à deux mains. Ce chevalier a aussi une hache, portée sur le côté, et un poignard pour le corps à corps. Car, les rangs ennemis une fois percés, c'est la mêlée! Heaumes fermés, cottes rabattues sur la cervelière (une calotte en fer qui se porte avec un capuchon en mailles métalliques), la visière rabattue, la gorge et le cou protégés par le couvre-nuque, le corps caché derrière le pavois, un bouclier long terminé en pointe qui se fiche en terre et permet de s'abriter des coups et des flèches... Les combattants sont ainsi méconnaissables. Depuis la bataille d'Hastings (1066), le vieux casque à nasale des Romains est devenu le heaume qui enferme complètement le visage des guerriers nobles.

Savoir qui l'on a en face de soi, n'est pas tant un problème pour ces derniers, qui se reconnaissent entre eux à leur ost (le cri de guerre), que pour la masse piétonne qui les assiste. Qu'un chef se trompe ou s'éloigne quelque peu, et ses hommes sont menacés d'être confondus dans la mêlée. Aussi, la bannière avec les armoiries sert-elle de plus en plus à se distinguer dans les combats. Ces emblèmes peints se sont généralisés en Europe après la première croisade (1096). À l'exemple des Sarrasins, les chevaliers arborent d'étranges figures colorées sur leur bouclier ou sur une pièce d'étoffe attachée au sommet de leur lance.

La lance pour charger

Car, l'arme du chevalier reste la lance. Mesurant entre 2,50 mètres et 3 mètres, elle est surtout utilisée pour charger. C'est encore à la bataille d'Hastings qu'est apparue une nouvelle façon de la tenir: presque à l'horizontale, ce qui lui donne plus de puissance pour désarçonner l'adversaire. Aussi est-elle en train de devenir de plus

L'apogée du cavalier !

Grâce au perfectionnement technique et militaire, le cavalier devient, aux alentours du XIV^e siècle, une extraordinaire arme de guerre. Sa puissance est lourde. Son équipement n'est pas léger non plus ! Revue de détails...

La selle est composée principalement d'une armature rigide en bois (l'arçon), qui permet d'offrir une stabilité au cavalier et de répartir le poids de ce dernier sur le corps du cheval. La selle est conçue pour que le cavalier s'emboîte sur sa monture : elle est profonde et enveloppante. Sa partie arrière, particulièrement relevée, s'appelle le «troussequin». Les étriers, très solides, sont reliés à l'arçon par des étrivières de cuir.

L'armure pèse environ 20 kg. Elle permet au cavalier de monter seul en selle, mais aussi de combattre à pied. Les armures de tournoi, quant à elles, dépassent 50 kilos et nécessitent des treuils pour soulever le cavalier et l'installer sur sa monture.

La dague, ou «miséricorde», mesure une vingtaine de centimètres. Elle sert au cavalier pour achever son adversaire défait ou bien à l'en menacer pour obtenir rançon.

Le cheval, ou «destrier», mesure 1,50 m. De taille ordinaire de nos jours, c'est un «grand cheval» d'après les chroniques médiévales, car il dépasse d'une trentaine de centimètres les autres bêtes de somme. La plupart du temps, il s'agit d'un étalon car il est préféré pour son sang chaud.

Le bassinot d'acier pèse 3 kg et sert à protéger la tête du cavalier grâce à une visière, qu'il abaisse lors des combats. Il protège aussi la nuque car il s'emboîte dans les plaques protégeant les épaules. Pour dévier les coups, sa forme est la plupart du temps légèrement conique.

Le haubert, aussi appelé «cotte de mailles», est renforcé par des plaques métalliques au niveau des épaules, des genoux et du torse. Il est recouvert d'une cotte de plates en lames de fer.

L'écu, en bois, est orné des armoiries personnelles du cavalier. On appelle «héraldique» l'art et la science spécifique à l'étude des blasons.

Le chanfrein est conçu pour protéger la tête du cheval. On y trouve souvent une pique qui le fait ressembler à une licorne.

La barde, pesant une trentaine de kilos conçue en cuir bouilli (rarement en métal), est la protection du destrier.

Le caparaçon est une couverture de couleur ou ornée d'armoiries qui permet de reconnaître le cavalier. Elle est en toile épaisse et protège un peu des coups. Sur cette illustration, le tissu est à la fois aux armes du roi d'Angleterre (le lion) et du roi de France (le lys). Il s'agit donc d'un chevalier anglais. Depuis que le roi d'Angleterre a revendiqué la couronne de France en 1337, provoquant ainsi la guerre de Cent Ans, les Anglais associent lion et lys par provocation. Longtemps après avoir quitté le sol français, ils continuent ainsi à narguer leurs voisins d'outre-Manche.

Les chausses sont des protections en fer pour les pieds du cavalier. On trouve dessus les éperons à molettes, qui mesurent plus de 4 cm.

L'épée pèse généralement 2 à 3 kg. Fidèle alliée du cavalier, il ne s'en sépare jamais et lui donne même un nom. Il l'utilise lors de combats démontés, fréquents dans les mêlées qui succèdent aux charges. Ce sont de véritables chefs-d'œuvre d'armurerie qui nécessitent quelque deux cents heures de travail.





Les vainqueurs réclament leur dû : pillage et vols permettent aux simples soldats de survivre.

Scène de pillage

Illustration extraite d'un manuscrit médiéval.
© TopFoto/Roger-Viollet.

Tout était butin au Moyen Âge et pas seulement l'or : on voit ici des tonneaux, de la simple vaisselle ou du mobilier récupérés par les soldats qui saccageaient par ailleurs ce qu'ils ne prenaient pas de force. On se saoule aussi on danse – autres façons de célébrer la chose !

en plus lourde et longue (elle atteindra cinq mètres!), et difficile à manier. Il faudra un jour river un crochet sur l'armure du cavalier, afin qu'il puisse la maintenir en équilibre sous l'aisselle. De même que l'armement du paysan-soldat est à la mesure de ses moyens, celui du chevalier obéit à sa fortune et à ses titres. Et comme l'un et l'autre ne vont pas forcément de pair, ils sont souvent obligés de s'endetter et de mettre en gages leurs terres, pour tenir dignement leur rang. Les ornements du heaume peuvent être plus ou moins extravagants; la cotte de mailles, portée sous la chemise, plus ou moins longue – elle peut couvrir jusqu'aux mollets – et fine ou grossière, mêlée de plaques de cuir ou de métal; l'écu, orné de plaques de bronze cloutées ou de renforcements en peau d'auroch; l'épée puissante et le boudrier qui la porte en écharpe, plus ou moins richement décoré... Tout cela coûte très cher au guerrier noble. Contrairement à la «levée» de troupes et à leur entretien qui se fait aux frais de l'habitant, surtout par le vol et le pillage,

il faut fabriquer des armes, forger des armures et des boucliers, se parer de plumes de coq, de cornes ou de bois de cervidés, pour épater les compagnons d'armes. De ces rencontres naissent aussi de nouvelles alliances entre maisons nobles et le pauvre chevalier. Car il faut de l'argent, ce «nerf de la guerre», et les seigneurs le trouvent auprès de prêteurs et autres usuriers, qui sont le plus souvent dans les allées du pouvoir. Sinon, on lève de nouveaux impôts (ce qui n'est généralement pas bien vu) ou l'on se met à brigander sur ses propres terres.

À la veille de la bataille de Wallingford, on se livre à des prévisions sur la stratégie qui sera adoptée par le commandement. On attaquera sûrement de front – les manœuvres d'encerclement ne font pas encore partie du code de la chevalerie –, mais la ruse n'est pas interdite. Peut-être plantera-t-on en terre, derrière les rangs serrés des gens d'armes, de bons et puissants pieux, aux bouts ferrés et pointus, dans lesquels la cavalerie ennemie ira s'empaler de toute sa force, en croyant buter la piétaille? Alors les chevaux éventrés s'affaleront en tas vivants, au milieu desquels les chevaliers se débattront avec leurs armes et leurs lourdes cuirasses, et ce sera alors un jeu d'enfant de les achever sur place... Hélas! Aux dernières nouvelles, la bataille de Wallingford n'aura pas lieu. Lassés de tant de carnages, le roi Étienne et Henri Plantagenêt, de part et d'autre de la Tamise, ont décidé de traiter. Est-ce la fin de la guerre?





Émasculation, écartèlement, décapitation et autres réjouissances...

À tout crime, il faut un juste châtement. À cette fin, les contemporains de Thomas Becket n'hésitaient pas à recourir à des preuves « surnaturelles » : c'étaient les ordalies, ou « épreuves judiciaires ». L'inculpé prenait Dieu à témoin de sa sincérité en s'exposant au contact du fer rouge, ou en se battant en duel. Chacun se rappelle comment Iseut, héroïne du roman de Béroul accusée d'adultère, s'innocenta par l'ordalie du feu : « Elle plongeait ses bras nus dans la braise [...] Et chacun vit que sa chair était plus saine que prune de prunier. Alors de toutes les poitrines un grand cri de louange monta vers Dieu. » Dans la pratique, l'accusé, s'il guérissait promptement et « miraculeusement » de ses plaies, se trouvait acquitté. Dans le cas contraire, il était reconnu parjure et subissait la vindicte de ses pairs. Le XIII^e siècle vit le développement d'un appareil judiciaire au régime probatoire plus rationnel. Il coïncidait avec la fin des ordalies, bannies lors du

quatrième concile de Latran (1215), et la naissance de la « question », c'est-à-dire de la torture « savante », dont l'Inquisition se fit, entre autres, une spécialité. Inspirée du droit romain, elle demeura cependant une procédure d'instruction propre aux pays latins. En Angleterre, l'adoption du Common Law, système jurisprudentiel où, selon le principe du droit féodal, le prévenu se voyait jugé par ses pairs, empêcha l'introduction de la torture jusqu'à l'époque des Tudors. Est-ce à dire que la justice s'y montra plus clémente ? Rien n'est moins sûr. Le droit pénal anglais sanctionnait très sévèrement les actes qu'il estimait préjudiciables à l'ordre public. Définis dès le XII^e siècle par les juges de la cour du Banc du roi, les crimes graves, à savoir : le brigandage, l'incendie criminel, la trahison, le viol, l'homicide, la lèse-majesté étaient passibles de mort, par décapitation (si le coupable était un noble),


ou pendaison. Toutefois la justice royale, par une cruelle indulgence, commuait volontiers la peine capitale en celle de mutilation : émasculation, aveuglement, amputation d'un ou plusieurs membres. La *Chronique anglo-saxonne* raconte comment, à la Noël 1124, le roi Henri I^{er} assigna ses monnayeurs à comparaître devant la cour de l'Échiquier, à Winchester. Reconnus coupables de falsifier les devises royales, ils eurent la main droite et les testicules tranchés, sur ordre de leur souverain débonnaire. De l'autre côté de la Manche, le sort réservé aux faussaires par la justice capétienne n'était guère plus enviable : d'abord bouillis vifs dans un grand chaudron, ils finissaient pendus aux fourches patibulaires ! Les peines infligées aux criminels, quand elles ne les tuaient pas, signaient à l'évidence leur mort sociale. En 1221, Thomas of Eldersfield, traduit devant le tribunal du comté de Gloucester pour félonie, échappa au gibet, mais fut

Le Livre des conquêtes et faits d'Alexandre

Jean Wauquelin
Milieu du XV^e siècle,
manuscrit sur vélin.
Coll. musée du Petit
Palais, Paris © RMN/
Agence Bulloz.

aussitôt castré et aveuglé. Sa déchéance physique s'accompagna d'un terrible opprobre : on jeta les parties mutilées en pâture à la foule, qui en piétina les restes sanglants, et l'on saisit tous ses biens. Aux yeux des contemporains, l'exemplarité des peines constituait un spectacle socialement hygiénique, édifiant les masses et dissuadant les audacieux. Au nom de la préservation de la paix publique grandit ainsi l'idée d'une justice répressive, dont les modes opératoires, s'ils excluaient en principe la torture judiciaire, pérennisèrent de cruelles pratiques.

GILZLAINE JAHIDI



Les Piliers de la terre : plongée au cœur de l'aventure

Pour vivre avec passion l'immense fresque imaginée par Ken Follett, nous vous proposons d'en découvrir les acteurs, les sources d'inspiration, les allusions historiques... Mais aussi d'en décoder les quelques largesses romanesques qui lui donnent son ampleur.



Les personnages principaux de la saga

TÉMOINS DE LEUR TEMPS, ILS NOUS ENTRAÎNENT DANS LEUR FOLLE ÉPOPÉE.

Tom (*Rufus Sewell*)

LE BÂTISSEUR

C'est un visionnaire et un leader. Bel homme, rassurant, pugnace et équitable, il est surtout habité par le rêve de construire une cathédrale. Tom rencontre cette opportunité dans le village de Kingsbridge grâce au prêtre Philip, suite à un incendie orchestré par Jack Jackson. Après un double drame familial (mort de sa femme, abandon d'un enfant), il s'éprend d'Ellen, considérée comme une sorcière, et devient le père spirituel de Jack, qu'il forme avec rigueur et tendresse.



Ellen (*Natalia Wörner*)

LA SORCIÈRE

Sensuelle et sulfureuse, elle n'en est pas moins prodigieusement érudite. Elle vit dans les bois pour avoir maudit les exécuteurs de son amant, et les clercs de l'Église la voient comme une sorcière. Elle devient la maîtresse de Tom. Elle est surtout la mère de Jack, qu'elle a largement contribué à former.



Philip (*Matthew Macfadyen*)

LE PRIEUR

Généreux, ingénieux, courageux et audacieux, le prêtre Philip, très proche de Tom, a de nombreuses qualités. Et il n'en faut pas moins pour conduire sa tâche : entretenir la foi des fidèles, bien sûr, mais aussi administrer le monastère de Kingsbridge, faire fructifier la ville, déjouer les complots de son ennemi, l'évêque Waleran, maîtriser les passions... Et bien sûr faire édifier une cathédrale !



Alfred (*Liam Garrigan*)

LE FILS INDIGNE

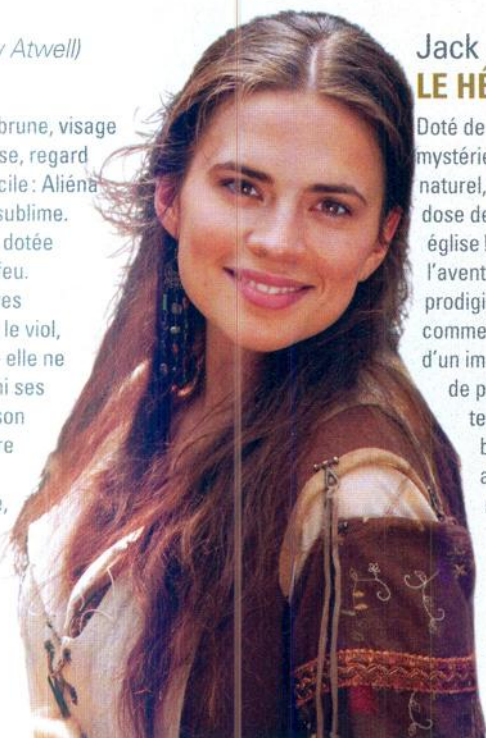
Alfred est appelé à succéder à son père Tom, et cherche obstinément sa place et sa légitimité à ses côtés. Mais sa rivalité avec Jack, sa passion pour Aliéna (qu'il finit par épouser), nourrit chez lui, au fil des années, haine, rancœur et fourberie. Il est notamment à l'origine de l'écroulement du chantier de la cathédrale de Kingsbridge.



Aliéna (*Hayley Atwell*)

LA BELLE

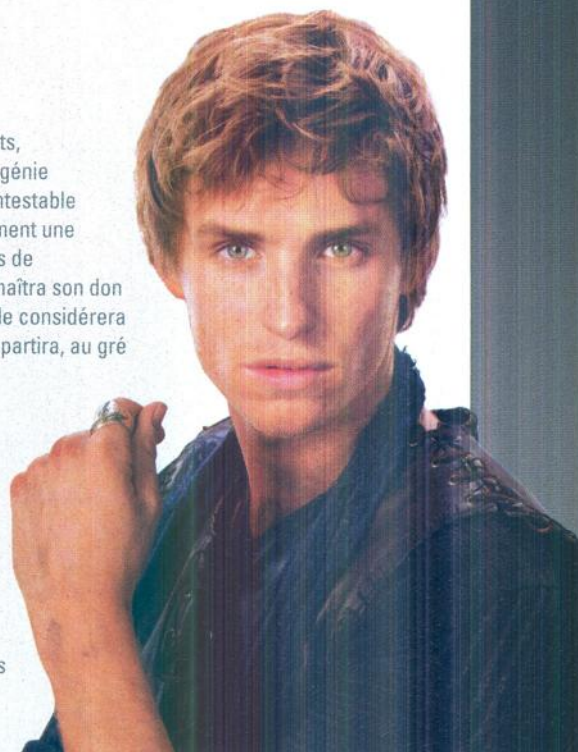
Longue chevelure brune, visage d'une grande finesse, regard profond, corps gracile : Aliéna est une jeune fille sublime. Mais elle est aussi dotée d'un caractère de feu. Malgré des épreuves terribles – la ruine, le viol, un mariage forcé – elle ne trahit ni sa parole ni ses désirs. Elle venge son père, arme son frère en organisant un commerce de laine, épaulé le prieur Philip. Elle finira par vivre pleinement son histoire d'amour contrariée avec Jack.



Jack (*Eddie Redmayne*)

LE HÉROS

Doté de cheveux roux flamboyants, mystérieux, porté par un évident génie naturel, mais aussi par une incontestable dose de folie (il brûle volontairement une église !), Jack est le grand héros de l'aventure. Très vite, Tom reconnaîtra son don prodigieux pour la sculpture, et le considérera comme son héritier. C'est lui qui partira, au gré d'un immense périple, recueillir de précieuses indications techniques pour mener à bien des innovations architecturales révolutionnaires. Il vit par ailleurs une grande histoire d'amour avec Aliéna, qui attise jusqu'à la haine sa rivalité avec Alfred, le fils naturel de Tom.



Bartholomew

(*Donald Sutherland*)

LE COMTE DÉCAPITÉ

Il est le père d'Aliéna et de Richard, comte de Shiring. Homme fidèle à l'idéal chevaleresque, il est odieusement accusé de conspiration et de trahison envers le roi Stephen. Il est condamné à mort, décapité, ses biens sont confisqués. Aliéna, déshéritée, fera tout pour réhabiliter son père bafoué et son nom outragé.



Waleran Bigod

(*Ian McShane*)

L'ÉVÊQUE MANIPULATEUR

Redoutable homme d'église et de pouvoir, il est impliqué dans l'exécution du père de Jack. Mais il devient surtout l'ennemi juré du prieur Philip. C'est un grand manipulateur, instigateur d'une cabale, consolidée par sa complicité avec William Hamleigh, contre l'expansion de la ville de Kingsbridge afin de satisfaire des ambitions personnelles. Il finit disgracié.



William Hamleigh

(*David Oakes*)

L'AMBITIEUX PERVERS

Épaulé et remonté par sa mère, fils d'un petit seigneur, William incarne l'ambition d'élévation sociale. Et il se laisse aller, au nom de ses désirs, aux pires dérives morales. Il est l'homme de tous les vices, quoique l'enfer lui fasse horriblement peur. Ses propensions à terroriser tous ceux qu'il approche, son obsession pour Aliéna et sa folie meurtrière le perdront.



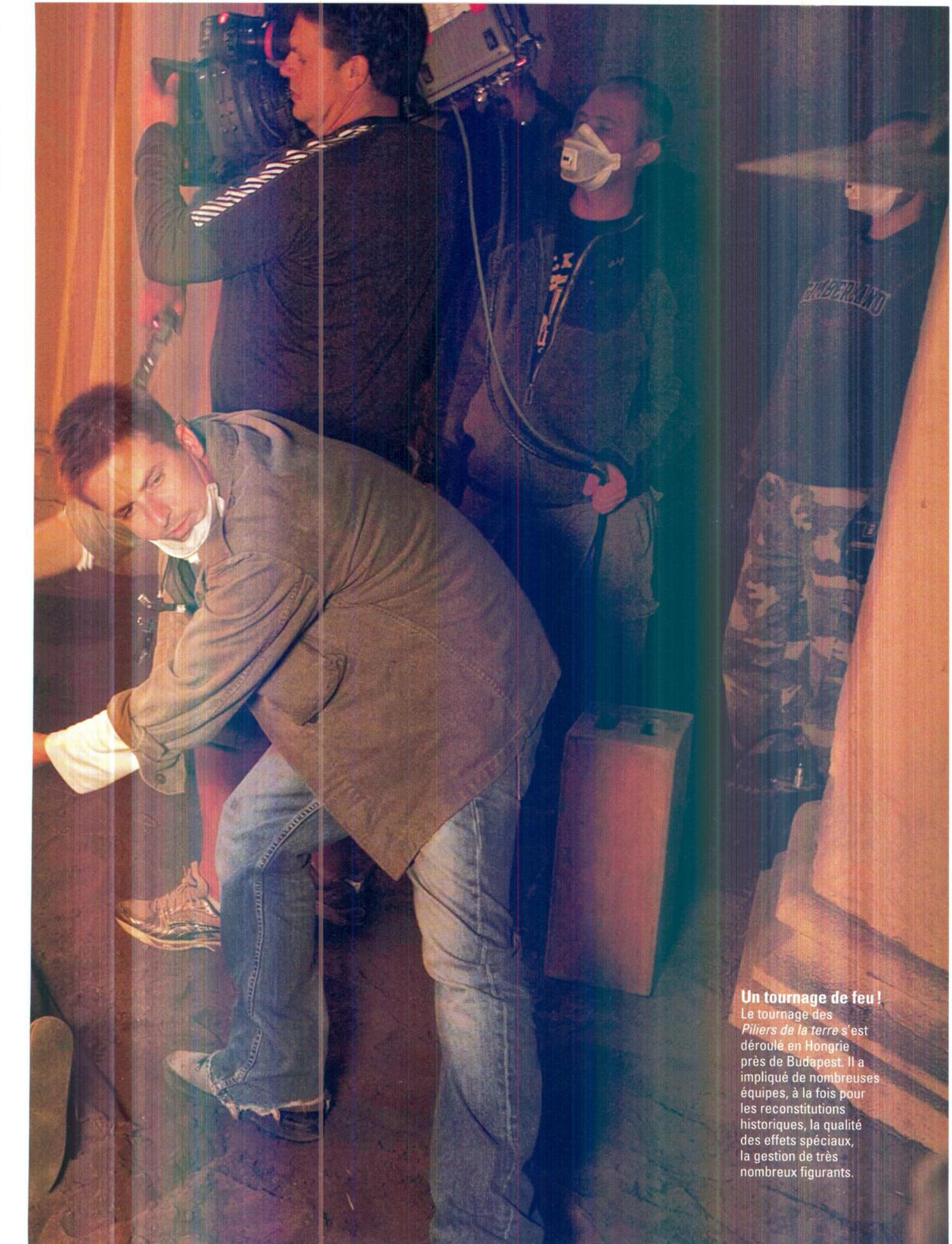
SAGA

LE ROMAN DE KEN FOLLETT ET SON ADAPTATION SUR ÉCRAN ONT VOULU S'INSCRIRE DANS LA RÉALITÉ DU MOYEN ÂGE. MAIS LA SAGA N'EN EST PAS MOINS UNE FICTION, QUI SE PERMET QUELQUES LARGESSES... NOUS AVONS PASSÉ QUELQUES SÉQUENCES AU CRIBLE DE LA VÉRITÉ SCIENTIFIQUE !

PAR THOMAS SCHLESSER

La saga au crible de l'Histoire





Un tournage de feu !

Le tournage des *Piliers de la terre* s'est déroulé en Hongrie près de Budapest. Il a impliqué de nombreuses équipes, à la fois pour les reconstitutions historiques, la qualité des effets spéciaux, la gestion de très nombreux figurants.



On persécute Ellen en l'accusant de sorcellerie

Dans la grotte où vivent Jack et sa mère Ellen, Alfred, le fils de Tom le bâtisseur, est soudain pris de panique: il est persuadé d'être dans l'ancre d'une sorcière. Il faut dire qu'Ellen se pique de médecine, étudie l'anatomie. Ce qui est à cette époque-là un péché! Parmi les trames des *Piliers de la terre*, il y a celle de la lutte quotidienne avec le démon. D'où un étouffant climat de méfiance. D'où aussi les condamnations et les tortures... Alfred ne cesse de penser que son père est victime des charmes



diaboliques d'Ellen et de Jack et le lui reproche ouvertement. La saga est ici parfaitement conforme à la réalité du XII^e siècle, baignant quotidiennement dans la crainte de Satan, pleine de superstitions, hantée par l'idée que le Mal s'incarne dans certains êtres humains et se propage dans de funestes événements perpétrés par ses agents. La traque des sorciers se finit souvent sur le bûcher.

Jacques Cherbourg, l'époux d'Ellen, est brûlé sur un bûcher au début de la saga.

Pour en savoir plus: Robert Muchembled, *Une histoire du diable*, Seuil, 2000.

Ce grimoire appartient à Ellen. Les images qu'on y découvre font songer à de la sorcellerie.





On saigne les malades pour essayer de les guérir

À plusieurs reprises, les personnages des *Piliers de la terre* se font faire des saignées pour se soigner. Dès le début du premier épisode de l'adaptation, le prieur James, mourant, en subit une. Voilà qui est fidèle aux us de l'époque. On voit encore Lady Hamleigh infliger une saignée à son époux Percy. Elle la pousse même si loin qu'elle finit par l'assassiner (ce qui est, en l'occurrence, un peu moins crédible!). Cette technique médicale avait en effet cours au Moyen Âge alors qu'elle est considérée, depuis le XIX^e siècle, comme un non-sens. Comment donc guérir quelqu'un en lui ôtant son flux vital? En fait, la médecine était encore sous l'égide des principes de son pionnier Hippocrate et du savant grec du II^e siècle Galien et elle se fondait sur la théorie des humeurs. Une saignée, croyait-on, régulait le système corporel en le purgeant d'un flux humoral excessif. Quoique contre-productive, cette pratique n'en signale pas moins l'avènement d'un véritable souci médical qui va se développer tout au long du Moyen Âge et dont nous sommes les héritiers!

Pour en savoir plus: Roger Dachez, *Histoire de la médecine de l'Antiquité au XX^e siècle*, Tallandier, 2004.

La saignée est une pratique courante mais inefficace.

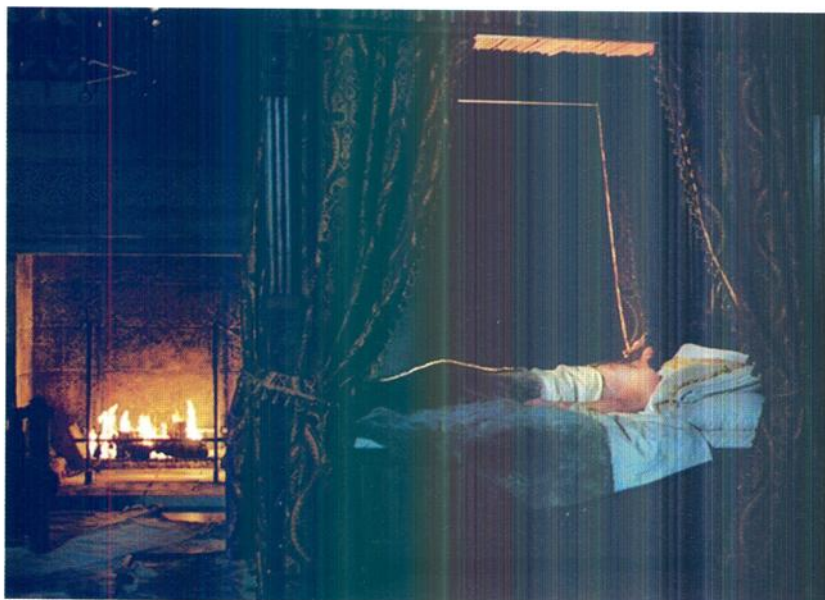


Pendant cette nuit-là, le roi Stephen est victime d'un cauchemar horrible au cours duquel le roi Henri I^{er} lui apparaît.

Le roi Stephen est convaincu de la valeur prophétique d'un cauchemar

Dans l'adaptation télévisuelle de la saga, on voit de nombreux personnages poursuivis par l'image durable et récurrente de rêves et de cauchemars. Le roi Stephen est ainsi hanté par un songe macabre qui le pousse à se méfier de Jack, à tel point que son comportement, ses choix politiques finissent par découler de cette chimère. Et c'est compréhensible car le rêve est, au Moyen Âge, considéré avec beaucoup de sérieux. Il y a certes des détracteurs, dédaignant sa valeur prophétique, estimant comme L'Éclésiastique que «c'est saisir une ombre et poursuivre le vent que de s'arrêter à des songes». Et pourtant, selon l'opinion commune, le sommeil constitue une sorte d'espace-temps au cours duquel la parole sacrée de Dieu ou les incitations perverses du diable peuvent jaillir. *Les Piliers de la terre* ne détonnent donc pas avec la vision de l'époque...

Pour en savoir plus: Leo Carruthers (dir.), *Rêves et prophéties au Moyen Âge*, A.M.A.E.S., 1998.



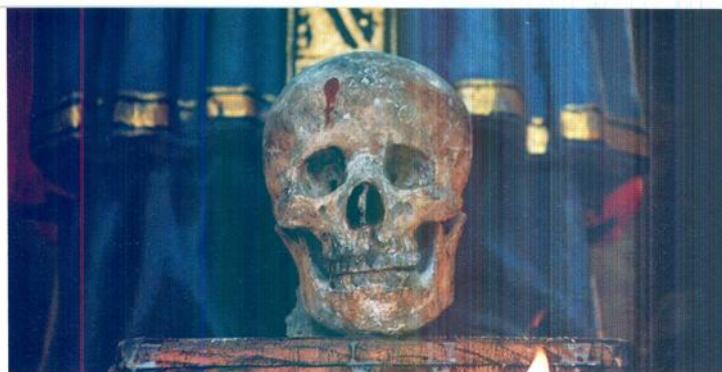
SAGA Crédible ou pas ?

Jack incendie l'église de Kingsbridge avec un simple cierge

C'est l'instant décisif qui décide du destin de tous les personnages et il a donc tout intérêt à être plausible. Non sans quelques hésitations, Jack décide d'anéantir l'église de Kingsbridge pour que Tom et son équipe aient du travail, et bâtissent leur propre édifice. C'est donc un acte criminel, savamment pensé. Dans le roman, Jack se remémore, avant d'accomplir son forfait, quelques tortures réservées à des hors-la-loi et il frémit. Les poutres maîtresses du toit sont en chêne. Impossible de les consumer avec la simple flamme d'un cierge. Jack organise donc un foyer à partir d'un bout de toile à sac et l'alimente avec du petit bois. Les flammes prennent progressivement de la hauteur, atteignent les poutres, et le plafond prend feu. Irrémédiablement. Détruire une église avec un simple cierge est tout à fait crédible, et la description de la propagation de l'incendie finement rendue par Ken Follett. Dans l'Histoire, on retrouve, au même moment que l'action des *Piliers de la terre* (vers 1130-1140), plusieurs incendies de ce type: dans l'abbaye bénédictine Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay en 1120 (causant la perte de 1200 hommes), dans les églises Saint-Ouen et Saint-Amand à Rouen en 1130. Plus encore, la saga fait écho du cas de l'église romane de Noyon qui brûla entièrement en 1131 avant d'être remplacée par une cathédrale gothique, la seconde en France, après celle de Sens.

Pour en savoir plus: Roland Bechmann, *Les Racines des cathédrales*, Payot, 1996.

CRÉDIBILITÉ
HISTORIQUE
85 %



Le prieur Philip utilise une fausse relique pour le prestige du monastère

Ce crâne est en réalité celui d'un anonyme que le prieur Philip ira récupérer dans un ossuaire pour dissimuler la destruction de la vraie relique de saint Adolphe.

La scène est particulièrement poignante dans la série. Le prieur Philip, au moment où l'église de Kingsbridge prend feu, essaye de sauver une précieuse relique: le crâne de saint Adolphe. Alors qu'il parvient dans le roman à préserver les ossements, il ne peut empêcher, dans l'adaptation, leur perte. Philip fait alors passer le crâne d'un anonyme pour celui du saint... Un tel sacrilège est-il envisageable? Le stratagème du prieur est difficile à imaginer, mais la référence de la saga aux trafics de fausses reliques est très bien vue. Les restes de personnes saintes - ossements, habits ou biens personnels - galvanisent la foi des fidèles, suscitent l'émotion, détiennent un pouvoir de guérison, et, bien sûr, attirant les foules de pèlerins, génèrent de l'argent. D'où un affrontement pour revendiquer le primat de ces richesses, à la façon de musées ou de collectionneurs qui se targueraient d'écrasantes ressources patrimoniales pour impressionner (et parfois attirer) l'amateur. D'où aussi une abondance d'objets douteux, exhibés sans grand scrupule... Au XIII^e siècle, les trafics ont pris une telle ampleur que, lors du concile de Lyon en 1274, la vénération de reliques récentes non encore authentifiées est tout bonnement interdite. Quant au protestantisme, il se livre, sous la plume de Calvin en particulier (*Traité des reliques*, 1543), à de très vives critiques, en dénombant notamment, parmi les objets consacrés sous l'égide de l'Église catholique, quatorze clous de la Croix et quatre couronnes d'épines, ce qui fait beaucoup pour une seule crucifixion...

CRÉDIBILITÉ
HISTORIQUE
70 %

Allumé par Jack, l'incendie de l'église de Kingsbridge prend vite de l'ampleur.



Pour en savoir plus: Edina Bozoky, *Le Moyen Âge miraculeux*, Riveneuve Éditions, 2010.

Aliéna lit la Chanson de Roland en pleine campagne

La scène illustre joliment la tendresse qui unit Aliéna et Jack. Celui-ci surprend son amante assise au pied d'un arbre en train de lire *la Chanson de Roland*. Ce texte fondamental de la littérature occidentale est un poème épique de 4000 décasyllabes (des vers de dix pieds) inspiré par le retour de la campagne militaire de Charlemagne en Espagne, en 778. L'arrière-garde de l'armée est piégée dans les Pyrénées et doit combattre en infériorité numérique les Sarrasins emmenés par le roi musulman Marsile. Roland, neveu de Charlemagne, conduit valeureusement la bataille dans les gorges de Roncevaux jusqu'à la mort. Une chose est très finement montrée dans *les Piliers de la terre*: Jack explique à Aliéna que sa mère lui en récitait des vers quand il était enfant. Or, c'est très précisément au début du XI^e siècle que cette épopée passe de la tradition orale (attestée dès 1066, lorsqu'un jongleur la déclama à la bataille d'Hastings) à sa fixation par écrit. En revanche, il ne faudrait pas imaginer qu'on emportait ainsi un manuscrit en pleine nature pour un moment de détente, comme le fait Aliéna. Un objet si rare et si précieux n'était pas un livre de poche!

Pour en savoir plus: Hans-Erich Keller, *Autour de Roland, Recherches sur la chanson de geste*, Honoré Champion, 2003.



CRÉDIBILITÉ
HISTORIQUE
60%

Pour retrouver du travail, Tom et sa famille (Martha, sa fille, Agnès, sa première épouse, et Alfred, son fils) parcourent le sud de l'Angleterre.

Instants de tendre complicité entre Jack et Aliéna, laissant augurer leur véritable histoire d'amour.

Les forêts sont sauvages, dangereuses et pleines de hors-la-loi

C'est une «interminable traversée des bois», avec une végétation luxuriante, ombrageuse, que décrit *les Piliers de la terre* quand Tom et sa famille s'enfoncent dans la forêt de la Chute au début de leur aventure. Très vite le groupe est victime de hors-la-loi puis rencontre Ellen, assimilée à une sorcière, vivant dans une grotte. La forêt apparaît ainsi comme une étendue immense, mais aussi comme un territoire sauvage, une zone de non-droit, saturé d'habitants plus ou moins clandestins, maléfiques et enchanteurs. Est-ce conforme à la réalité? Peut-être à celle des romans de chevalerie ou à celle de la croyance populaire... Mais pas à la vérité historique. Les forêts constituaient un enjeu économique de première importance. Elles ont ainsi été étendues par Guillaume le Conquérant dans le sud de l'Angleterre et appartenaient directement au roi avec interdiction d'y venir braconner. De manière générale, elles sont exploitées par les seigneurs qui la possèdent et par leurs paysans, admis - sous contrôle - à venir compléter leurs revenus dans ces zones incultes (pâturage, bois de chauffage...). Elles constituent surtout un espace de chasse pour l'aristocratie, qui affirme à travers cette activité sa tutelle incontestable sur un territoire donné. À ce titre, les forêts sont jalousement surveillées, inspectées et balisées par des sergents. Certes, les bandes de voleurs réfugiées dans les sous-bois ont existé mais, comme on peut s'en douter, la criminalité était d'abord urbaine...

CRÉDIBILITÉ
HISTORIQUE
40%

Pour en savoir plus: Claude Gauvard, *Le Moyen Âge*, La Martinière, 2010.



Jack s'impose comme un sculpteur autodidacte et génial

Certes, on peut toujours croire au génie naturel de Jack en se remémorant, selon certaines sources, quelques exemples de peintres touchés par une espèce de grâce divine. Ainsi, le premier des historiens de la peinture, Giorgio Vasari, lorsqu'il entreprend de décrire la vie des plus illustres artistes, cite le cas, aux alentours de 1270, de Giotto, paysan et berger qui subjugue le grand Cimabue en dessinant avec du charbon sur une pierre alors qu'il est encore un enfant... Mais il s'agit là de légendes orales, sujettes à caution. Et, de surcroît, Giotto est repéré pour sa précocité, non parce qu'il est déjà un talent accompli. Dans *les Piliers de la terre*, la virtuosité et la rapidité avec laquelle Jack sculpte en taille directe des figures humaines ou monstrueuses – malgré une main endolorie parfois! – est incongrue. On ne peut pas vraiment croire que sa pratique, apprise en autodidacte, au cœur d'une grotte, l'ait conduit à une telle aisance technique. Son acquisition aurait nécessité le passage par un atelier et une formation auprès d'un maître. De plus, sur écran, les figures qu'il réalise ont quelque chose de si actuel, de si moderne dans leur



expressivité, qu'on dirait plutôt des œuvres du XIX^e siècle! On ne sculpte pas de portraits au XII^e siècle! Ken Follett a voulu faire de Jack un artiste de génie, conforme à l'imaginaire romantique, alors qu'il aurait dû être un artisan de talent...

Pour en savoir plus: collectif, *Dictionnaire d'histoire de l'art au Moyen Âge*, Robert Laffont, 2009.

D'emblée, Jack surprend par sa virtuosité dans l'art de la sculpture.

Le roi Stephen s'incline devant la relique de saint Adolphe à Kingsbridge.



Aliéna voyage seule avec un enfant à travers l'Angleterre et la France

Ken Follett a beau préciser, dans son roman, qu'Aliéna s'efforce de se greffer à des groupes de voyageurs (un mot qui n'apparaît d'ailleurs qu'au XIV^e siècle!) pour retrouver la trace de Jack parti en quête du secret des cathédrales, son périple est inconcevable. Tout simplement parce qu'une femme, *a fortiori* avec un nourrisson, ne pourrait jamais circuler de la sorte au XI^e siècle, où les chemins ne sont guère entretenus, les transports rudimentaires, la nature hostile, la mer redoutée, l'habitat très peu assuré. Ce n'est qu'à la fin du Moyen Âge que se multiplient les auberges. La motivation personnelle d'Aliéna est très séduisante sur le plan romanesque; elle est cependant impossible. Parmi les raisons des longs voyages à l'époque médiévale, il faut en revanche signaler: ceux des rois (qui démontrent ainsi leur pouvoir sur le territoire), des clercs, des nobles (notamment pour les tournois), des marchands et évidemment des pèlerins et des militaires.

Pour en savoir plus: Jean Verdon, *Voyager au Moyen Âge*, Librairie académique Perrin, 2007.



Les personnages s'expriment tous en anglais et de manière très actuelle

Le prieur Philip s'oppose à Waleran, l'évêque de Kingsbridge, et déjouera ses nombreuses intrigues.

Aliéna part avec son nouveau-né sur les routes d'Angleterre et de France à la recherche de Jack.

Les très complexes problèmes de langue ne sont pas du tout pris en considération; le roi Stephen, qu'il convient plutôt d'appeler Étienne de Blois devenu le roi Étienne, parle ainsi le français et non l'anglais. Après la conquête de Guillaume le Conquérant, les évêques et les nobles d'Angleterre adoptent le français - c'est d'ailleurs pour cela que l'aristocratie britannique a conservé quelques expressions comme «Honni soit qui mal y pense» ou «Dieu est mon droit». Le peuple parle lui le vieil anglais. Les soucis de communication que cela induit sont totalement ignorés! Par ailleurs, la façon dont les personnages s'expriment est anachronique, car le souci de clarté a balayé celui de la vérité. Bien évidemment, l'adaptation de la langue est une convention pour faciliter la compréhension et on ne s'attend pas à trouver une phrase du type: «Ademplier voeill vostre comanement» pour dire: «C'est d'accord, je m'en charge!» Cela aurait été cependant la stricte conformité... On peut toutefois s'amuser de la tonalité actuelle de certains dialogues. Ainsi, parmi des dizaines d'exemples, Jack confie au prieur Philip sur le chantier: «Vous bénéficierez encore de l'épuisement des stocks, du retard des augmentations de salaire pour les promotions et du chômage des jours fériés.» Des propos dignes d'une entreprise du CAC 40, mais pas du XII^e siècle!

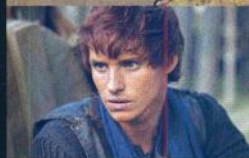
Pour en savoir plus: Henriette Walter, *L'Aventure des langues en Occident*, Livre de Poche, 1996.

CRÉDIBILITÉ
HISTORIQUE
3%

CRÉDIBILITÉ
HISTORIQUE
0%

L'incroyable périple de Jack Jackson à travers l'Europe et ses cathédrales

6 000 KM ! C'EST LE TRAJET VERTIGINEUX QUE PARCOURT JACK POUR S'INITIER À LA RÉVOLUTION DE L'ARCHITECTURE GOTHIQUE. NOUS AVONS RECONSTITUÉ L'INTÉGRALITÉ DE CE PÉRIPLE, QUI EST UN PEU RACCOURCI DANS L'ADAPTATION SUR ÉCRAN PAR RAPPORT AU ROMAN. NOUS EN AVONS PROFITÉ POUR SIGNALER L'EXISTENCE DE MONUMENTS QUI RESTENT AUJOURD'HUI DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONTOURNABLES, PARMI LESQUELS LA BASILIQUE SAINT-DENIS, QUI ÉTAIT À L'ÉPOQUE AU MILIEU DE LA FORÊT, LOIN DE SE DOUTER QU'ELLE CÔTOIERAIT, NEUF SIÈCLES PLUS TARD, LE STADE DE FRANCE !



Plus rien ne retient Jack à Kingsbridge. Tom est mort, la ville ne se relèvera pas de ses cendres, et Aliéna est mariée avec Alfred. La seule route qui s'ouvre à lui est celle de la découverte : celle des origines de son père, mais aussi des chemins de la connaissance.

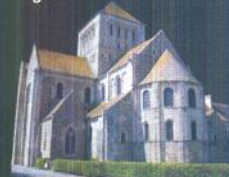
C'est le port depuis lequel Jack embarque pour la Normandie. Et c'est là que sa vie bascule.

Après avoir fait fructifier ses économies grâce à la Dame qui pleure, Jack retrouve la famille de son père à Cherbourg et repart définitivement pour l'Angleterre.

Là encore, Jack admire les voûtes à nervures et, plus particulièrement, la façon dont elles rendent compte de la logique de la construction. Le poids du couvrement est porté par les pièces les plus robustes.

L'ÉGLISE ABBATIALE DE LA SAINTE-TRINITÉ DE LESSAY

On sait à présent que les voûtes sur croisée d'ogives du vaisseau central remontent à la fin du XI^e siècle ou au tout début du XII^e siècle. Manifestement, elles ont été prévues après le démarrage de la construction de la nef, ce qui entraîna quelques modifications du plan primitif.



Océan

Atlantique

Jack est engagé pour des travaux de réparation à l'église abbatiale de Tours. Considéré comme un rival potentiel par le maître bâtisseur, il est éconduit et repart vers d'autres lieux.

Saint-Jacques-de-Compostelle

Jack, saisi par la chaleur étouffante du pays, étudie la nef de l'église, hissée très haute, avec sa voûte cintrée à nervure. Elle est encore en construction.

LE PÉLERINAGE DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

La ville de Compostelle doit sa richesse à la découverte miraculeuse du corps de l'apôtre Jacques le Majeur vers 820. Les pèlerins y affluent depuis l'Europe entière. Entreprise en 1078, la construction de la nouvelle cathédrale est achevée sous l'épiscopat de Diego Gelmírez vers 1140. Modifiée à de nombreuses reprises, la cathédrale réunit plusieurs styles architecturaux : le roman, le gothique et le baroque.



ESPAGNE

Tolède

ETERRE

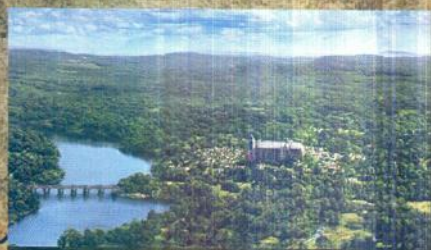
Jack y découvre la plus haute église qu'il ait jamais vue. Cependant, il remarque que sa voûte présente encore les arcs arrondis habituels et que son toit est en bois. Il trouve plus étonnantes les nervures de la salle capitulaire de l'abbaye.

L'ABBAYE DE JUMIÈGES
Aujourd'hui, l'abbaye est sans doute l'une des plus belles ruines de France. Guillaume le Conquérant assiste à la consécration de l'abbatiale tout juste achevée en 1067. Il put alors admirer la rigueur de son architecture, les deux puissantes tours de sa façade. La salle capitulaire construite au XII^e siècle présente un exemple très précoce de voûte sur croisée d'ogives.



Jack ne fait qu'y transiter rapidement, gagnant en quelques heures l'abbatiale de Jumièges.

Jack habite un temps rue de la Boucherie à Paris, au milieu d'un quartier animé et très commerçant. En se rendant à Saint-Denis où l'abbé Suger dirige les travaux de la nouvelle abbaye, Jack a une double surprise: la magnificence de l'édifice et le choc de retrouver Aliéna. Engagé sur le chantier de l'abbaye, Jack fait profiter de son savoir. Le jour de la consécration, l'abbé Suger escorte les personnalités les plus distinguées et leur fait découvrir «la légèreté de la nouvelle construction et la luminosité des hautes fenêtres à vitraux».



LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS
Lorsque le nouveau chevet de l'église abbatiale est consacré le 11 juin 1144, le contraste entre la nouvelle construction et l'ancienne nef d'époque carolingienne devait être saisissant. Le chœur, le double déambulatoire et les chapelles rayonnantes forment un espace entièrement ouvert, aérien et lumineux. L'enveloppe du chevet apparaît alors comme un mur continu de lumière.

Jack ne fait qu'y transiter rapidement, gagnant en quelques heures l'abbatiale de Jumièges.

Jack ne fait qu'y transiter rapidement, gagnant en quelques heures l'abbatiale de Jumièges.

C'est à Cluny que la stupéfaction de Jack est à son comble. Il admire les voûtes en pierre et les grandes arcades en arc brisé. Il obtient confirmation de son intuition: «Les arcs en ogives sont considérablement plus solides que les anciens arcs ronds.»

L'ABBAYE BÉNÉDICTINE DE CLUNY
Centre du plus grand ordre monastique, Cluny rayonne sur toute l'Europe du Moyen Âge. C'est autour de 1115 que l'élévation de l'église abbatiale est reprise. Le haut vaisseau de la nef culmine alors à 31,5 mètres.

LA BASILIQUE SAINT-MARTIN DE TOURS
La renommée de cette abbaye fondée au V^e siècle pour abriter les reliques de saint Martin est immense au Moyen Âge. Reconstituée à la suite d'un incendie en 1096, l'église présente des collatéraux doubles et un déambulatoire à chapelles rayonnantes apte à accueillir les pèlerins au départ de la route pour Saint-Jacques-de-Compostelle.

C'est Noël. Jack réside à Tolède. Il profite de ce séjour pour approfondir ses connaissances, notamment en étudiant Euclide et ses *Éléments de géométrie*. Jack décide de repartir pour réaliser son rêve: construire sa cathédrale en Angleterre. Son ami Rachid lui remet la statuette de *la Dame qui pleure*.

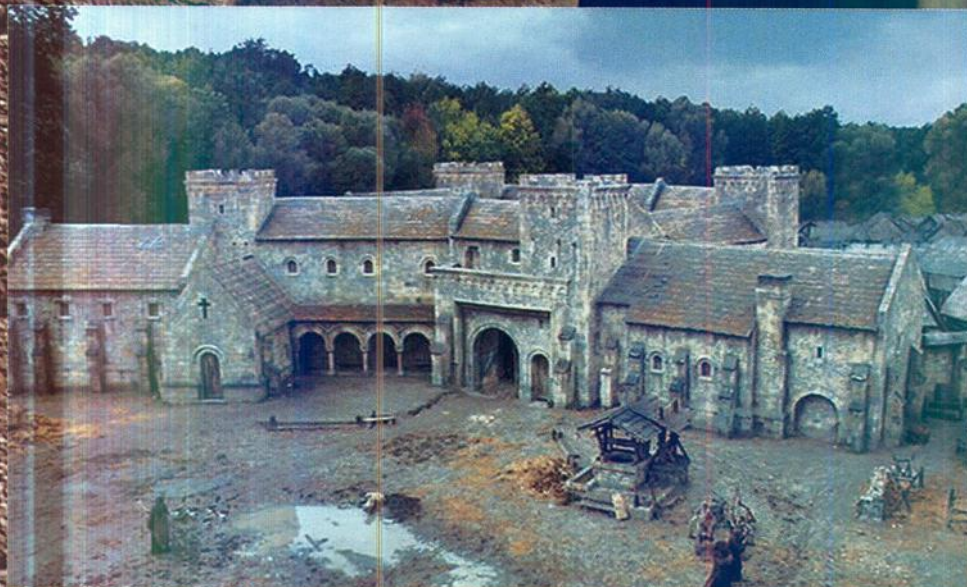
TOLÈDE
Tolède est prise aux musulmans par Alphonse VI en 1085, mais reste une ville à l'esprit tolérant au sein de laquelle les différentes communautés cohabitent en bonne intelligence. On y recense trois groupes principaux: les chrétiens, les juifs et les musulmans. Centre culturel éminent, Tolède accueille un grand nombre de lettrés qui traduisent en latin les textes scientifiques arabes traitant de géométrie, d'astronomie, de philosophie ou de médecine...

MER MÉDITERRANÉE

Dans les allées du monastère de Kingsbridge

QU'ILS VIVENT EN ERMITES OU EN COMMUNAUTÉS, LA JOURNÉE DES MOINES S'ÉCOULE AU RYTHME DE LA PRIÈRE, DU TRAVAIL ET DES REPAS. SOUMIS À UNE RÈGLE TRÈS STRICTE, LES MOINES ESPÈRENT AINSI ACCÉDER UN JOUR AU SALUT DIVIN.

PAR ARMELLE LE GENDRE



Le monastère de Kingsbridge

Indispensable à la vie de toute communauté, le puits est le point central du monastère.



Un vêtement simple

Le prieur Philip est vêtu d'une coule de couleur sombre ceinturée par un lien de cuir. Un vêtement humble, parfait pour la condition du moine.



Les moines partagent les tâches ménagères. Comme dans l'abbaye cistercienne du Thoronet, l'agencement des bâtiments conventuels répond à une organisation rigoureuse.



ans *les Piliers de la terre*, on retrouve une société médiévale qui se partage entre les travailleurs, les combattants et les hommes de prière. Les moines font évidemment partie de cette dernière catégorie; ils ont choisi de fuir le monde pour se retrouver seuls (le terme vient du grec *monos* qui veut dire «seul») et espèrent accéder au salut par la perfection de leur vie. D'une certaine manière, les moines sont des «professionnels» de la prière, ils ont pour tâche d'intercéder auprès de Dieu afin d'obtenir son pardon pour les péchés des vivants et des morts. Certains choisissent de s'abstraire du monde pour vivre dans une solitude absolue, ils sont ermites. D'autres se regroupent en communautés organisées et respectent une règle, ils sont cénobites. Les moines de Kingsbridge sont de ceux-là. Le roman nous apprend d'ailleurs qu'ils suivent la règle bénédictine, comme la très grande majorité des moines d'Occident.

À Kingsbridge, la vie est simple, régie par la règle et rythmée par la prière, car Philip et ses frères ont fait un quadruple vœu :

La stabilité : ils ne peuvent quitter le monastère sans raison et sans une autorisation.

L'obéissance : ils doivent respecter la règle et l'autorité de l'abbé ou du prieur.

La chasteté : ils renoncent aux plaisirs charnels et au mariage.

La pauvreté : ils ne possèdent rien à titre personnel même si la communauté, elle, peut être riche.

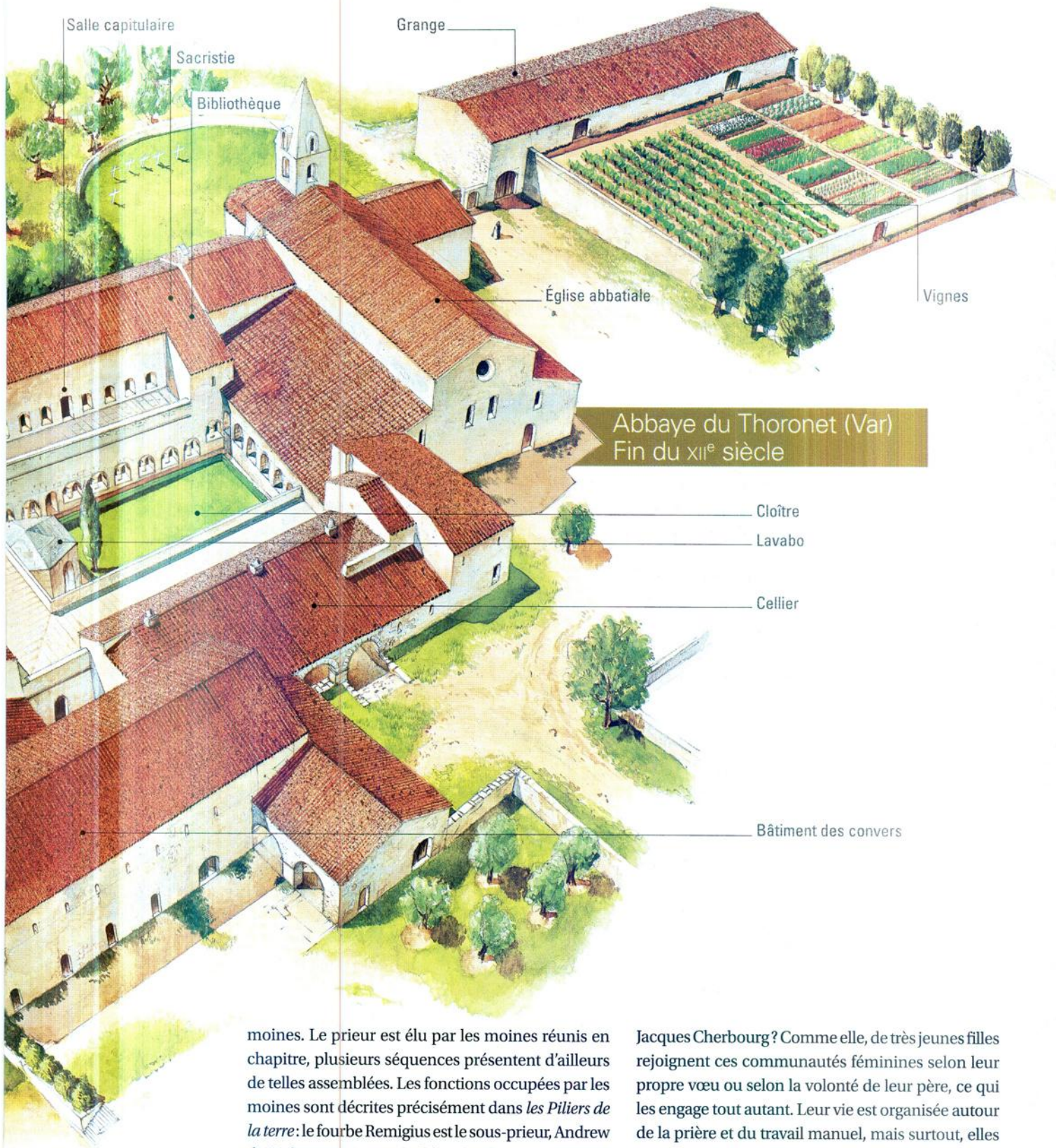
Mourir au monde

Dans *les Piliers de la terre*, Jonathan, le fils abandonné par Tom est élevé par des moines – difficile à imaginer ! En revanche, des enfants d'une dizaine d'années étaient offerts par leurs familles aux monastères – les oblates – pour qu'ils prient et rachètent les péchés de

Scriptorium
Dortoir (2^e niveau)
Chauffoir
Cuisine
Réfectoire des moines (2^e niveau)



leurs proches. Cette pratique est courante durant le haut Moyen Âge, mais elle connaît un déclin sensible dès le XI^e siècle. Les jeunes gens – oblates ou novices – prononcent ensuite leurs vœux lors d'une cérémonie solennelle. Dans la saga, Jack se retrouve allongé sur le sol de l'église, face contre terre, les bras très largement écartés, recevant la bénédiction du prieur : il meurt au monde pour rejoindre la communauté des moines. Cette communauté est précisément structurée. L'abbé ou le prieur en est le responsable au temporel comme au spirituel, c'est-à-dire qu'il est chargé de la subsistance matérielle comme de la vie religieuse des



Abbaye du Thoronet (Var)
Fin du XII^e siècle

moines. Le prieur est élu par les moines réunis en chapitre, plusieurs séquences présentent d'ailleurs de telles assemblées. Les fonctions occupées par les moines sont décrites précisément dans *les Piliers de la terre*: le fourbe Remigius est le sous-prieur, Andrew de York est sacristain, Cuthbert le Chenu est cellérier, autrement dit, il assure l'approvisionnement du prieuré en denrées de toutes sortes, frère Milius est cuisinier, avant de devenir trésorier, et Johnny «Huit Pence» est, quant à lui, simple moine.

Les femmes n'ont pas leur place ici. Pour autant, elles pouvaient elles aussi se convertir à l'état monastique. Ellen n'était-elle pas moniale avant de rencontrer

Jacques Cherbourg? Comme elle, de très jeunes filles rejoignent ces communautés féminines selon leur propre vœu ou selon la volonté de leur père, ce qui les engage tout autant. Leur vie est organisée autour de la prière et du travail manuel, mais surtout, elles doivent respecter la clôture monastique.

Prier et travailler

Le temps monastique s'écoule au rythme des lectures, du travail manuel, de la méditation et bien sûr des prières. Les premières commencent au milieu de la nuit (matines), puis elles reprennent au lever du jour (laudes) et scandent les journées toutes les trois



Waleran et Philip : une sévère rivalité oppose ces deux hommes de Dieu !

Un évêque et des moines : la spécificité anglaise

Une cathédrale construite par des moines dans une petite bourgade, cela peut surprendre. La série ne donne aucune explication à ce sujet, mais le roman vient heureusement combler cette lacune, car Ken Follett a été particulièrement attentif à l'histoire de l'église d'Angleterre et à sa structure si particulière.

Il n'y a pas de cathédrale sans évêque. La cathédrale est l'église-mère du diocèse, elle constitue le siège (cathèdre) de l'autorité épiscopale. Mais, où se trouve l'évêque de Kingsbridge ? «L'évêque de Kingsbridge ne vivait pas à Kingsbridge. Son palais se dressait au flanc d'une colline exposée au sud, dans une vallée verdoyante, à une pleine journée de voyage de la froide cathédrale de pierre et de ses tristes moines.

Il préférerait cet arrangement, car trop de pratique religieuse risquait de le gêner dans ses autres obligations : percevoir les loyers, rendre la justice et manœuvrer à la cour royale. Cet arrangement convenait aussi aux moines car, plus loin demeurait l'évêque,

moins il intervenait dans leurs affaires.»

Cela est plausible même si les évêques sont souvent contraints par un devoir de résidence. L'évêque n'est pas seul à la tête de son église. En Angleterre, il est secondé par une communauté de moines, ce qui est tout à fait original. Dans le reste de l'Europe, la cathédrale abrite, non pas des moines, mais un collège de clercs séculiers : les chanoines. Les relations de l'évêque avec ses auxiliaires ne sont pas toujours sans difficultés, loin de là. On sait par exemple qu'au XII^e siècle, les pouvoirs et l'autorité du prévôt du chapitre de Sens – un homme dont la position est équivalente à celle du prieur Philip – parurent abusifs aux yeux de l'archevêque si bien qu'il décida de supprimer cette dignité. En Angleterre également, les tensions entre évêques et prieurs ne devaient pas être rares. Les antagonismes qui opposent régulièrement Philip de Gwynedd à Waleran Bigod ne sont pas dénués de fondements.

Les moines sont occupés par un travail manuel. La règle de saint Benoît prévoit en effet un temps pour lui, car «l'oisiveté est l'ennemie de l'âme».

heures jusqu'au soir (prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies). Cet office divin repose sur le chant des psaumes et la lecture des Écritures saintes. S'y ajoutent deux messes solennelles quotidiennes et des messes privées célébrées pour le salut des vivants et des morts.

Plusieurs moments montrent les frères de Kingsbridge célébrer l'office divin comme lors de cette fameuse nuit où l'ancienne cathédrale est incendiée. Pour autant, on voit très fréquemment les moines occupés par un travail manuel. La règle de saint Benoît prévoit en effet un temps pour cela car «l'oisiveté est l'ennemie de l'âme». Au XII^e siècle, plusieurs mouvements réformateurs donnent plus d'importance au travail manuel car la célébration de l'office est devenue primordiale. C'est le cas des moines bénédictins qui suivent les coutumes de l'ordre de Cîteaux. L'abbé cistercien, Étienne Harding, dit d'ailleurs que les moines «doivent tirer leur subsistance du travail de leurs mains, de la culture des terres et de l'élevage des troupeaux».

Quelles que soient leurs coutumes, les moines ont besoin de posséder des terres pour vivre. Ils sont donc, eux aussi, des seigneurs. On comprend dès lors l'attitude du prieur Philip venu demander au roi Stephen des terres boisées et le droit d'exploitation de la carrière pour la construction de la cathédrale ainsi que sa déférence face à celui qui est son suzerain.

Manger et dormir

Les moines boivent et mangent, mais avec mesure. Généralement, il n'y a qu'un seul repas par jour, le soir. Ce repas est composé d'une ration de fèves, haricots, pois secs ou lentilles, puis d'un plat principal de poissons, d'œufs ou de fromage auxquels s'ajoutent selon les saisons des légumes du potager (choux, oignons, poireaux, navets, courges et citrouilles) puis des fruits comme des pommes, des poires, des cerises ou des noix. La règle bénédictine prévoit une ration de pain quotidienne équivalente approximativement à 500 grammes. Un second repas vers midi est également servi entre Pâques et la mi-septembre. Mais il



ne faudrait pas croire que les moines mangent ainsi tous les jours : les lundi, mercredi et vendredi, ils se contentent d'une portion pour deux (pitance) et leur nourriture est plus frugale à certaines périodes de l'année, durant le carême notamment. D'après la règle, ces repas se prennent en silence tout en écoutant une lecture.

Ces nourritures terrestres sont données avec mesure, mais cela n'empêche pas certains moines de pécher par gourmandise. Du reste, tout plaisir sensuel est incompatible avec l'idéal ascétique des moines. La règle précise d'ailleurs qu'il faut «châtier son corps», «ne point rechercher les délices» et «ne pas accomplir les désirs de la chair». Cette règle donne encore

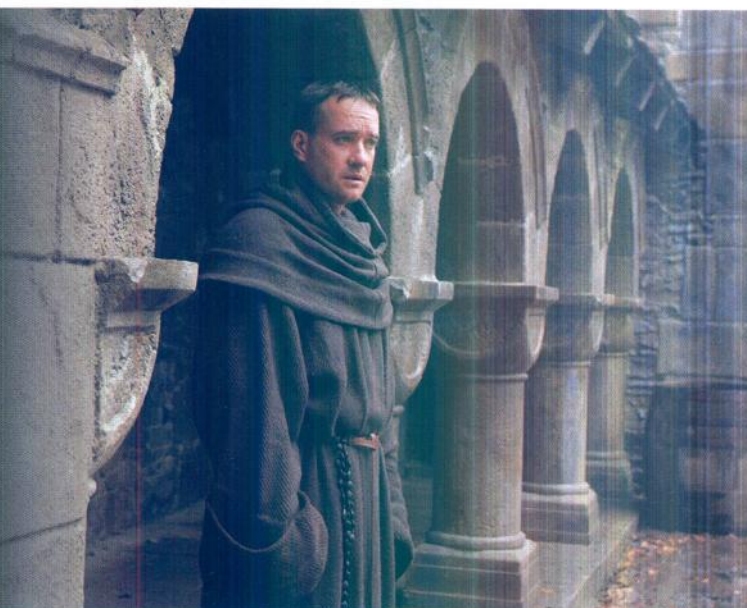
bien d'autres prescriptions sur la vie concrète des moines. Mais il y a la règle et la pratique... La saga nous en donne une image vivante.

Les historiens désignent la période qui va du x^e à la fin du xii^e siècle comme le temps des moines, car ils détiennent en effet une place fondamentale dans la société. Aujourd'hui, ils sont sans doute moins nombreux et leur place est tout autre mais ils reconnaissent toujours les préceptes énoncés par Benoît de Nursie au vi^e siècle. Des moines bénédictins peuplent encore les abbayes romanes et gothiques de Saint-Benoît-sur-Loire dans le Loiret, Saint-Wandrille en Seine-Maritime ou encore Saint-Pierre à Solesmes dans la Sarthe.

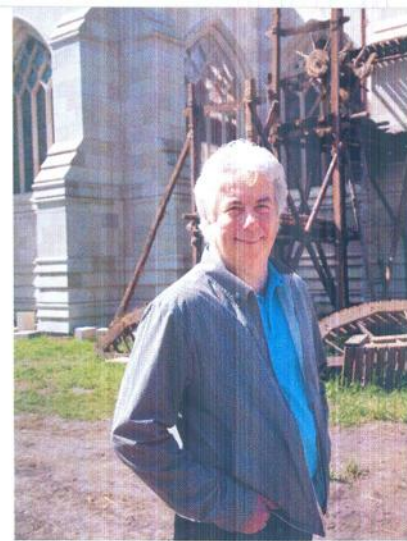
À la fin de l'office, les moines poursuivent leurs lectures ou vont s'acquitter de leurs tâches quotidiennes.

Régulier ou séculier?

Orphelins dès l'âge de 6 et 4 ans, Philip et Francis de Gwynedd sont élevés parmi les moines. Ils vivent en communauté, et mènent une vie rythmée par les prières, les lectures, les travaux et les messes. Philip trouve même une sorte de paix dans la série quotidienne des services. À l'âge adulte, Philip devient cellier du monastère avant de rejoindre le prieuré de Kingsbridge. Francis, quant à lui, suit une autre voie religieuse. Il demande à être libéré du monastère. Il veut être prêtre et servir Dieu dans le monde. C'est ainsi qu'il rejoint le siècle, il sera un clerc séculier, chapelain du comte de Gloucester, puis, conseiller de Maud et de son fils Henri. Philip et Francis incarnent les deux voies de la vie religieuse, la vie communautaire et régulière du moine; la vie séculière du prêtre au plus près des fidèles.



Un modèle pour Ken Follett : la cathédrale de Salisbury

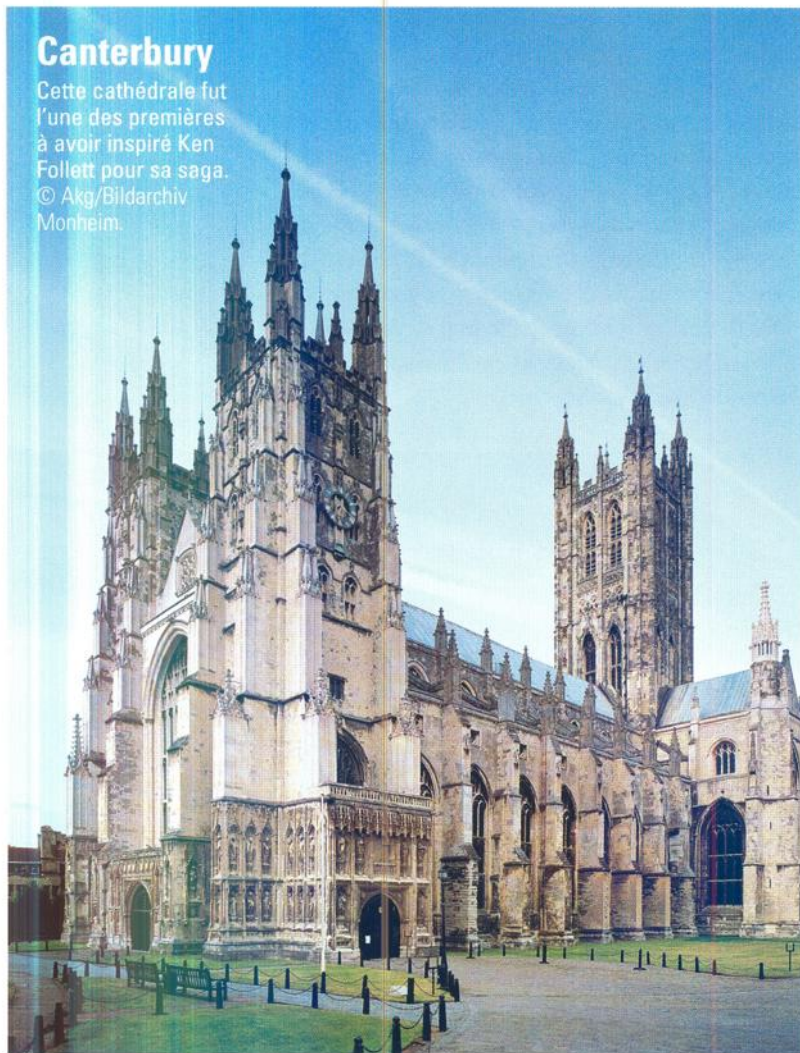


CHAQUE CATHÉDRALE EST LE REFLET DE SON HISTOIRE. KINGSBRIDGE NE DÉROGE PAS À LA RÈGLE. AU FIL DES PAGES DE SON ROMAN, KEN FOLLETT A CONSTRUIT SON PROPRE ÉDIFICE. PLONGÉE DANS LA GENÈSE DE LA CONSTRUCTION D'UN MONUMENT HORS DU TEMPS.

PAR ARMELLE LE GENDRE

Canterbury

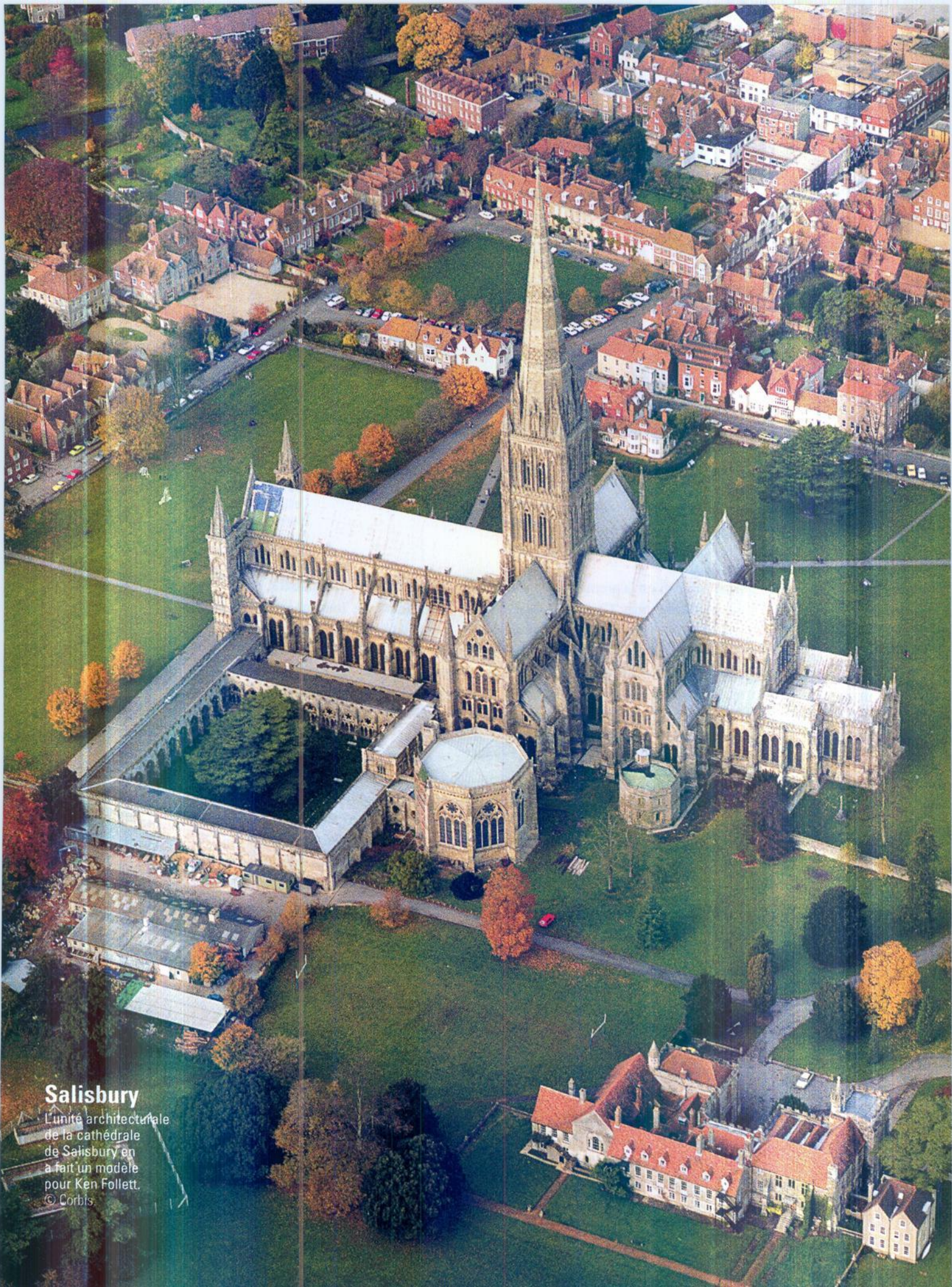
Cette cathédrale fut l'une des premières à avoir inspiré Ken Follett pour sa saga.
© Akg/Bildarchiv Monheim.



Kingsbridge est une cathédrale de fantaisie, une église comme il n'en existe que dans les rêves. Pour autant, le romancier britannique s'est largement documenté pour comprendre l'architecture gothique et la vie des chantiers médiévaux. L'imagination a fait le reste. Au fil des pages et au gré de l'histoire de Jack, de Tom le bâtisseur, de William Hamleigh, d'Aliéna et du prieur Philip, il a construit un édifice. Depuis, la cathédrale de Kingsbridge est devenue le fabuleux décor d'une saga télévisée. Ken Follett la voyait-il ainsi ?

Face aux cathédrales

C'est presque par hasard si Ken Follett s'est intéressé aux cathédrales. Au début des années 1970, il est reporter et commence à écrire des romans. Il s'aperçoit alors que les mots lui manquent pour décrire les bâtiments dans lesquels ses personnages évoluent et achète *Génie de l'architecture européenne* de l'historien de l'art Nikolaus Pevsner. Les pages consacrées à l'architecture médiévale le passionnent. À l'occasion d'un reportage, il se rend à Peterborough. C'est là que tout commence. Il regarde avec attention l'arcature monumentale qui forme l'entrée occidentale de l'église, puis, il pénètre dans l'ancienne nef de style anglo-normand (XII^e siècle), il admire les hautes arcades en arc plein cintre, les baies géminées des tribunes et la clarté des fenêtres hautes.



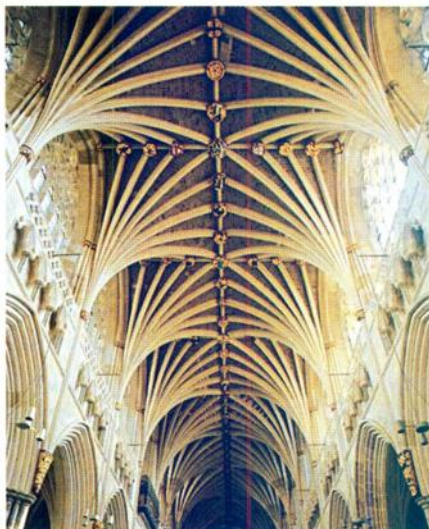
Salisbury

L'unité architecturale
de la cathédrale
de Salisbury en
a fait un modèle
pour Ken Follett.
© Corbis.



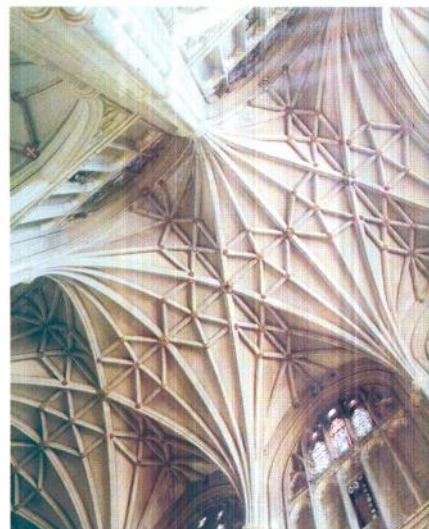
1240 : *Early gothic*

Les arêtes de la voûte sont simplement soulignées par des nervures : les ogives.
© Nick Rains/Corbis.



1340 : *Decorated style*

Les nervures se multiplient dans un esprit purement décoratif.
© De Agostini/Leemage.



1390 : *Perpendicular style*

Les voûtes sont surchargées de nervures : des grandes (liernes) et des petites (tiercerons).
© Angelo Hornak/Corbis.

La visite de l'église de Peterborough est la première d'une longue série. Il se rend à Canterbury, Lincoln, Salisbury, Winchester et Gloucester. À chaque fois, il prend une petite chambre d'hôtel pour passer quelques jours en ville afin de percer à jour les mystères de ces constructions, pour déceler les ruptures et les reprises dans les maçonneries, pour reconnaître les figures peintes sur les vitraux. Il regarde aussi la manière dont le bâtiment s'insère dans la ville : à Lincoln, la cathédrale est à deux pas du château, les deux pouvoirs se font face, alors qu'à Salisbury, la cathédrale fut reconstruite au XIII^e siècle sur un vaste terre-plein. Le monument est le reflet d'une Histoire.

Au pied de la cathédrale, il s'interroge : « Pourquoi a-t-elle été construite ? » Cette simple question fait naître une curiosité immense. Il lit Jean Gimpel et ses *Bâtisseurs des cathédrales* pour découvrir les techniques des maîtres d'œuvre médiévaux. C'est décidé. La construction d'une église sera l'épine dorsale d'un roman, le personnage central de celui-ci. Ce roman, il faut attendre le bon moment pour l'entreprendre et surtout du temps pour l'écrire. Plus de trois années sont nécessaires à Ken Follett pour construire pas à pas sa cathédrale. En 1989, lui qui s'était fait connaître en écrivant des thrillers livre au public une fresque historique et monumentale. Le succès est immédiat et Kingsbridge devient pour des millions de lecteurs l'image même de la cathédrale médiévale.

Salisbury : un décor somptueux

Au début des *Piliers de la terre*, Tom, grâce à qui Jack va se révéler, construit une simple maison. Celle-ci, une fois terminée, devait être la plus luxueuse des lieues à la ronde. Il est alors précisé : Tom « avait travaillé une fois sur le chantier d'une cathédrale, justement : à Exeter. Il s'était fâché quand le maître bâtisseur l'avait prévenu que son travail n'était pas tout à fait satisfaisant. » Et c'est cette expérience frustrante qui hante Tom. Et qui l'inspire, aussi. Elle lui avait fait comprendre « l'importance des proportions, le symbolisme des divers nombres et les formules presque magiques pour calculer la bonne largeur d'un mur ou l'angle d'une marche dans un escalier en spirale ». De même, plusieurs édifices ont nourri l'imaginaire de Ken Follett et lui ont montré, chaque fois, l'extraordinaire précision et l'ambition folle qu'ils réclamaient : Wells, Peterborough, Canterbury, Winchester, Westminster Abbey... Pourtant, c'est une cathédrale gothique du sud de l'Angleterre qui ressemble à s'y méprendre à Kingsbridge : Notre-Dame de Salisbury. Un nouvel art de construire, inspiré notamment par les églises françaises, se développe en Angleterre dès les années 1170. Canterbury en est l'un des premiers exemples ; Salisbury, quant à elle, est un peu plus tardive.

Tout d'abord, elle présente une unité architecturale exceptionnelle. La plupart des édifices médiévaux résultent de campagnes de travaux successives : la construction de la cathédrale de Winchester s'éche-

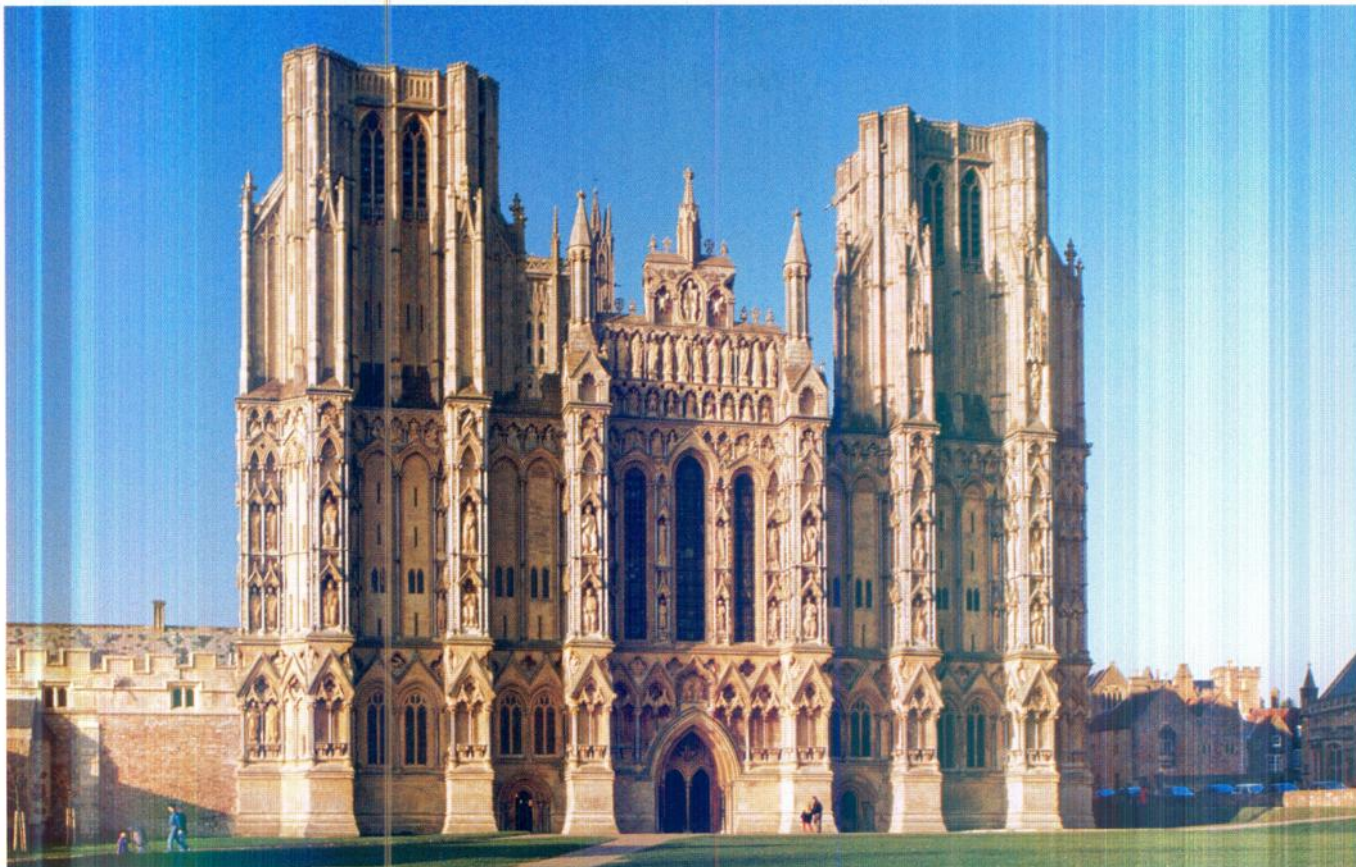


Kingsbridge inspiré par Salisbury

Jack et le prieur Philip s'avancent dans la vaste nef de la cathédrale. L'élévation à trois niveaux, le voûtement quadripartite et la disposition des baies est semblable à ce que l'on observe à Salisbury (photo ci-dessus).

© Roger Antrobus/Corbis.





Wells

Ornée de sculptures et de reliefs illustrant l'Ancien et le Nouveau Testament, la façade occidentale de la cathédrale de Wells (vers 1230-1250) étonne par sa somptuosité.
© De Agostini/Leemage.

lonne de la fin du XI^e siècle au XVI^e siècle, et la cathédrale de Cologne, commencée au milieu du XIII^e siècle, ne sera complétée qu'au XIX^e siècle ! À Salisbury, la nef, les deux transepts et le chœur commencés vers 1220 sont achevés en 1258. Il n'aura fallu que trente-huit années pour construire la nef de 70 mètres de longueur, élever les piliers fasciculés des hautes arcades, les colonnettes et les arcs brisés du triforium, les baies hautes et les voûtes qui culminent à 25 mètres de hauteur. Une véritable prouesse. La façade de l'édifice est un peu plus tardive (vers 1265) et la construction des bâtiments conventuels – le cloître et la salle capitulaire au plan octogonal – se poursuivra jusqu'en 1280. Salisbury est l'un des plus beaux exemples du premier art gothique anglais.

L'édifice se dresse aujourd'hui dans un vaste enclos de verdure. Il est à l'origine du développement de la ville. En effet, l'église épiscopale se trouvait initialement à quelques kilomètres plus au nord, emprisonnée dans les murs de la citadelle, sur le site de Old Sarum. L'évêque Richard Poore décide reconstruire son église sur une plaine fertile dont il fait don à l'Église. Il dirige le diocèse et administre la ville nouvelle de Salisbury qui connaît un développement économique spectaculaire. La tenue régulière des marchés et l'octroi d'une charte royale en 1227 qui

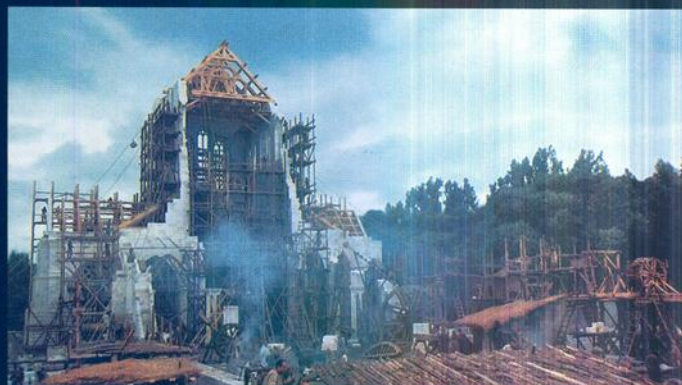
autorise l'évêque à ouvrir une foire au moment de la fête de l'Assomption (15 août) font sa richesse.

Il fallut quelque 60 000 tonnes de pierre à chaux de Chilmark, 10 000 tonnes de marbre de Purbeck et 28 000 tonnes de bois de chêne pour construire ce monument. Comment a-t-on pu faire cela au XIII^e siècle ? Pourquoi a-t-elle été construite ? D'une certaine manière, le roman de Ken Follett répond à ces interrogations. Il imagine l'organisation prodigieuse d'un chantier, le génie des architectes, l'habileté des artisans et la détermination des dirigeants. Kingsbridge n'existe pas mais elle ressemble beaucoup à Notre-Dame de Salisbury. D'ailleurs, les producteurs de la série se tournent naturellement vers elle pour concevoir les décors de la saga. Le réalisateur Sergio Mimica-Gezzan visite une première fois l'édifice en 2008 puis des photographies sont prises l'année suivante pour servir à l'élaboration des décors 3D. La cathédrale de Kingsbridge est érigée près de Budapest, en Hongrie, avec des pierres, du bois, du polystyrène et du plâtre, mais son image projetée à l'écran nous fait basculer dans l'Angleterre du XI^e siècle. Ken Follett visite à plusieurs reprises le plateau du tournage et suit avec attention la postproduction. Manifestement, la cathédrale de Kingsbridge que nous voyons à l'écran est telle qu'il l'avait imaginée.

Le chantier de Kingsbridge en trois étapes et... une signature

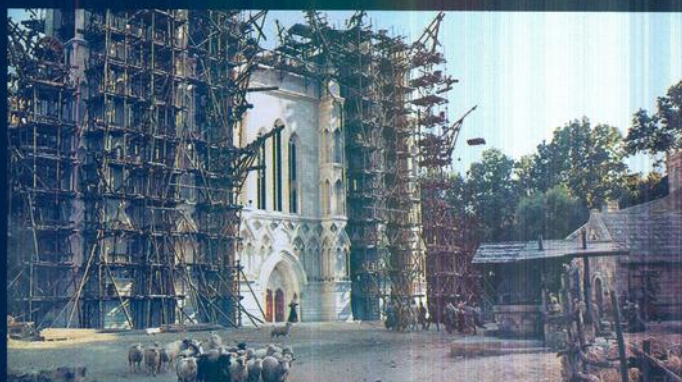
1 Le chevet: premier cap du chantier

Le chevet est d'ores et déjà achevé et les murs du transept s'élèvent peu à peu. Tom le bâtisseur a choisi de couvrir le chœur d'une charpente et d'épauler les murs par des contreforts. Comme souvent, le chantier de la cathédrale commence à l'est pour se poursuivre vers l'ouest, depuis le chevet jusqu'à la façade. Bientôt, le premier sera achevé, ainsi, le culte pourra y être célébré même si la nef reste à construire.



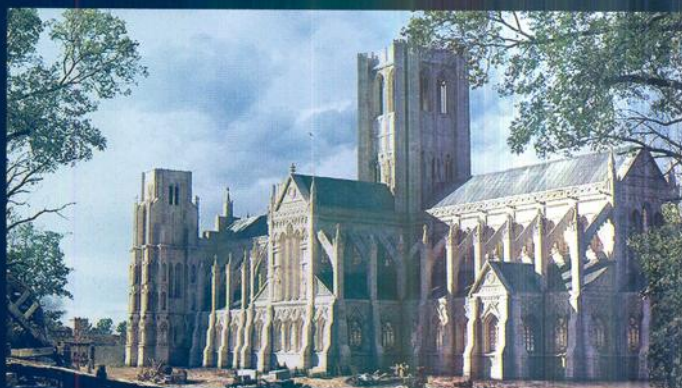
2 La façade: une étape cruciale

Les échafaudages de bois assombrissent encore la façade de la cathédrale, mais celle-ci est bientôt achevée. Jack est à présent le maître d'œuvre et il a mené à son terme le chantier entrepris par Tom, non sans y apporter quelques modifications. Un portail central surmonté par trois baies effilées, des contreforts finement ouvragés, une file de baies géminées surmontées de gâbles courant tout au long de la façade: les décorateurs de la saga se sont manifestement inspirés de la façade de la cathédrale de Wells pour concevoir celle de Kingsbridge.



3 Les tours: ultime élévation vers Dieu

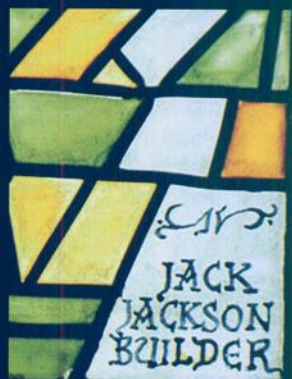
Les ouvriers ont délaissé le chantier à présent: la cathédrale Saint-Adolphe de Kingsbridge est terminée. La tour lanterne dressée à la croisée du transept domine l'ensemble de l'édifice. En voyant cette église, on pense inévitablement à la cathédrale de Salisbury: une large façade scandée par deux tours, un transept saillant éclairé par des baies nombreuses, un chevet plat dont le mur pignon est percé d'arcs brisés. Néanmoins, un élément architectural – largement utilisé à Kingsbridge – est totalement absent à Salisbury: l'arc-boutant.



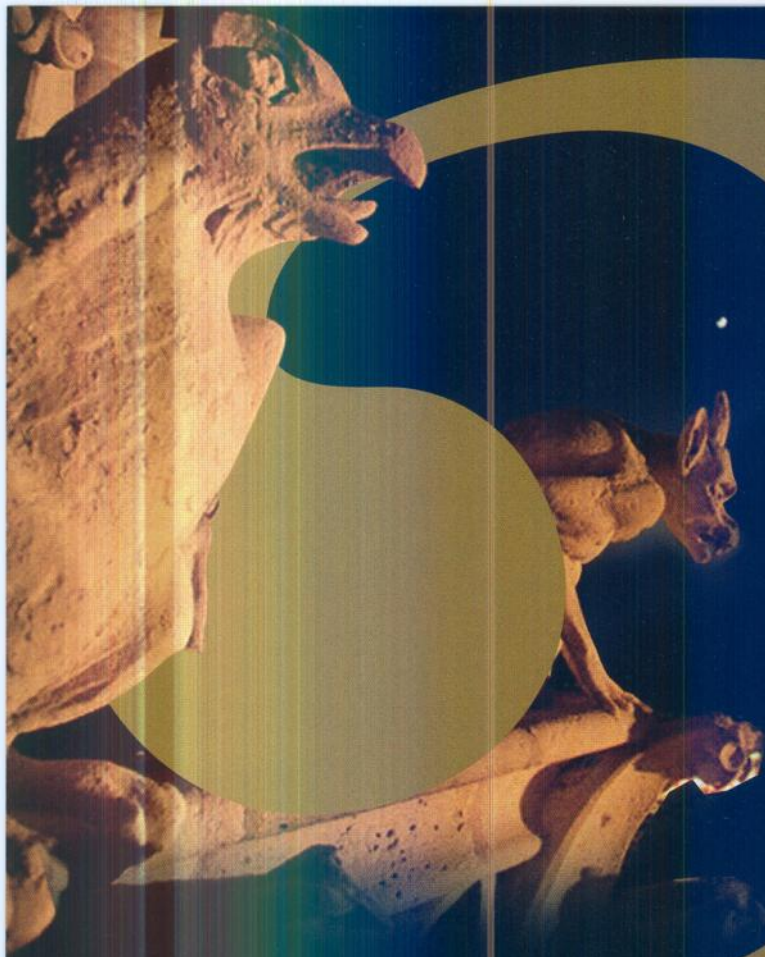
Bonus! La signature de l'architecte !

L'adaptation sur écran des *Piliers de la terre* montre à la toute fin de la saga, une forme de signature de Jack Jackson dans sa cathédrale. Il pose un vitrail, qui fait allusion à l'élévation de la nouvelle église, et au bas duquel son nom est inscrit. Une pratique assez déconcertante et sans réel

fondement historique. Ceci étant, contrairement à une idée reçue qui veut que tout ouvrage médiéval soit anonyme, il existe ça et là des paraphe plus ou moins symboliques qui revendiquent une paternité artistique: Pierre de Montreuil laisse une inscription dans le transept

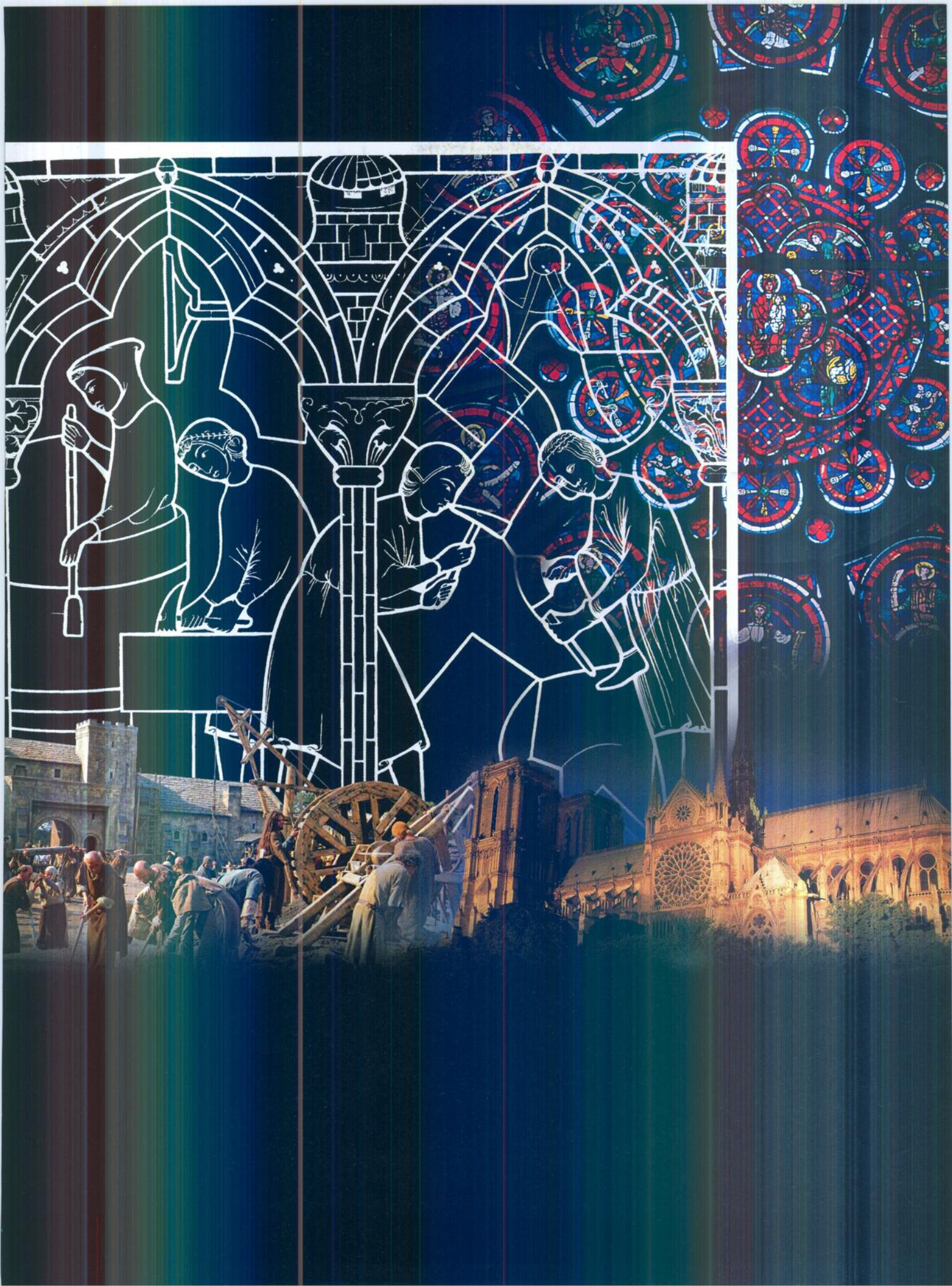


de Notre-Dame; il y a également des représentations des architectes dans les labyrinthes au sol ou placées sur les tombes... Alors, pourquoi pas? Notons au passage que Jack a décidément tous les talents, le vitrail étant a priori un métier extrêmement dur qui nécessite une longue et fastidieuse spécialisation...



L'odyssée des cathédrales

Avec l'avènement du gothique, la foi et l'attitude face au sacré connaissent de grands bouleversements. C'est dans la magnificence, la lumière et les hauteurs du ciel, et non plus dans l'ombre, qu'on cherche Dieu. Il fallut pour cela une nouvelle pensée architecturale et technique, qui a donné naissance à des monuments exceptionnels.



Du roman au gothique : et la lumière fut !

LES ÉDIFICES RELIGIEUX ONT TOUJOURS ÉTÉ LES SYMBOLES DE LA FOI ET DE LA PRÉSENCE DIVINE. S'APPUYANT SUR LES NOUVELLES PROUESSES ET DES AUDACES DES ARCHITECTES, LE GOTHIQUE A SURTOUT SUIVI LES ÉVOLUTIONS DE LA PRATIQUE RELIGIEUSE.

PAR ALAIN VIRCONDELET

Si l'on opposa pendant des siècles le roman au gothique, il n'y a guère aujourd'hui de critiques d'art disposés à défendre la thèse de cette apparente rupture entre les deux genres. Il est vrai que de la silhouette ramassée et terrienne des églises romanes à celle, élancée et «effusée» comme dirait Joris-Karl Huysmans, tout entière soulevée par sa ferveur et son désir de rejoindre Dieu qui caractérise les édifices gothiques, il semble en effet y avoir un monde. Or, à y regarder de plus près, on constate que cette évolution vers le

gothique n'a jamais méprisé ni relégué et *a fortiori* détruit, les fondements romans. Plutôt que de définir les deux arts en les opposant, ce qui apparaît plus intéressant est d'analyser les avancées réelles de la pratique religieuse, les évolutions des mentalités, la capacité de l'institution ecclésiale à s'adapter à la modernité, les intuitions d'une nouvelle catéchèse, les adaptations d'une religion dans un monde qui commence à changer. Bref, une nouvelle manière de vivre sa foi, une autre façon de s'attacher les fidèles et en même temps une nouvelle manière de glorifier Dieu.



Ève

Relief roman provenant de la cathédrale d'Autun, vers 1130. Coll. Musée Rolin, Autun. © Akg-images.

La première des femmes est celle par qui vint la faute, le péché originel. À Autun, Ève se contorsionne, elle rampe. Sa posture est identique à celle des pénitents, ces fidèles pécheurs qui, suivant un rituel précis, se prosternent devant le portail de l'église pour être à nouveau admis dans la communauté.



**La nef de la
cathédrale
d'Amiens**

Construite en à peine
seize ans, la cathédrale
d'Amiens est la plus
grande de France par
ses volumes intérieurs.
Le chœur y diffuse une
lumière particulièrement
chatoyante.

© Corbis.

Chronologie des cathédrales

III^e-IV^e siècle **Les premières cathédrales :** Saint-Pierre de Rome, groupes épiscopaux de Trèves, Genève, Rouen, Bordeaux.

1066-vers 1130 **Cathédrales anglo-normandes :** Ely, Norwich, Gloucester, Durham, Peterborough.

1096-1100 **Construction des premières voûtes sur croisée d'ogives** à Durham.

1140-1180 **Première génération gothique :** Saint-Denis, Sens, Noyon, Laon, Paris, Senlis.

1174 **Incendie, puis reconstruction de la cathédrale de Canterbury.**

1190-1220 **Deuxième génération d'édifices gothiques :** Bourges, Chartres, Soissons, Reims, Rouen, Amiens.

Vers 1240-1250 **Premières réalisations dans le style gothique rayonnant :** transept de la cathédrale Notre-Dame de Paris, Sainte-Chapelle, cathédrale de Metz.

1250-1350 **Decorated style en Angleterre :** Westminster, Exeter, tour lanterne de la cathédrale d'Ely.

1260-1360 **Diffusion de l'art gothique rayonnant :** Châlons, Metz, Carcassonne, Limoges, façade de la cathédrale de Reims, Strasbourg, Cologne.

1284 **Effondrement de la voûte du chœur de la cathédrale de Beauvais**, en raison de sa trop grande hauteur (48 m).

Deuxième moitié du XIV^e siècle-première moitié du XV^e siècle

Art gothique flamboyant (tour de Beurre de la cathédrale de Rouen, façades des cathédrales de Tours et de Toul).

Vers 1430 **Achèvement de la cathédrale de Strasbourg** (sa flèche s'élève à 140 m). Elle reste la plus haute construction en Europe jusqu'au XIX^e siècle.

1789 **Les biens ecclésiastiques, et notamment les cathédrales, reviennent à l'État.**

1793 **Les iconoclastes révolutionnaires s'attaquent aux représentations royales sur les façades des cathédrales.**

1845 **Début de la restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris** par Viollet-le-Duc.

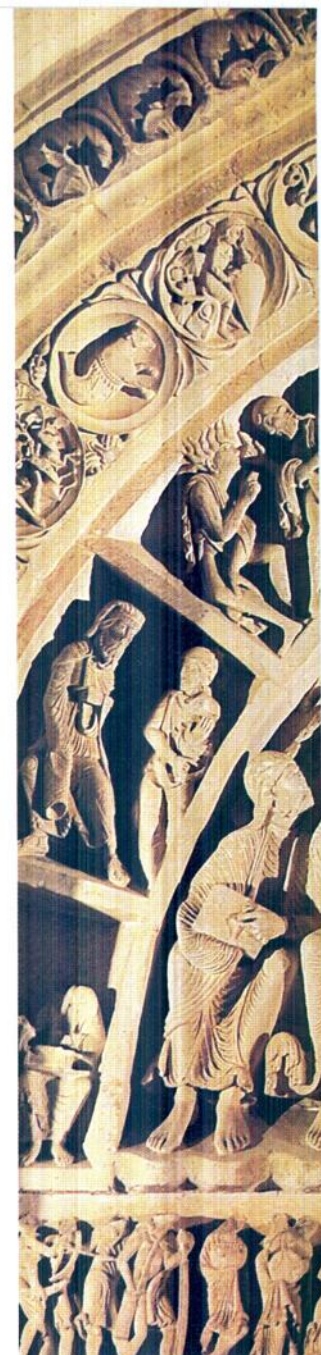
1872 **Achèvement de la cathédrale de Cologne.**

1914-1918 **Bombardement des cathédrales** de Reims, Noyon et Arras.

1991-1995 **Construction de la cathédrale d'Évry** par Mario Botta.

Les cathédrales romanes : «un blanc manteau de pierres» sur la France

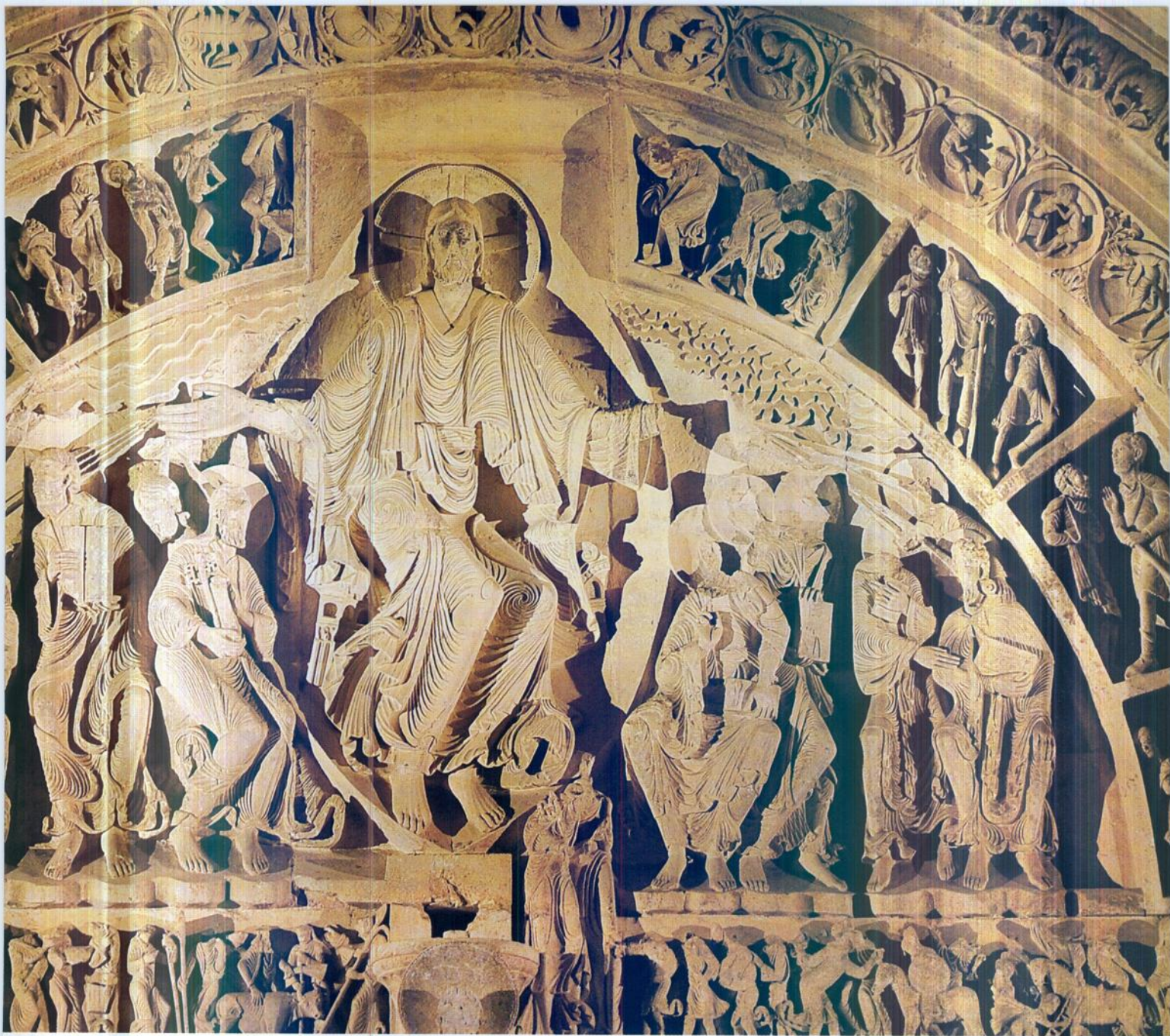
L'Église a toujours considéré que ce dont elle était la dépositaire pouvait toutefois être entendu, lu et perçu de différentes manières, selon les âges et les lieux. En ce sens, elle a pu apparaître d'une étonnante souplesse, s'adaptant aux mutations du monde, tout en étant intransigeante sur la révélation de son dépôt. La forme put ainsi évoluer, se modifier en fonction de l'Histoire quand, se manifestèrent au cours du premier millénaire, les premiers signes de l'art roman, quand, comme le chantèrent les grands poètes chrétiens Péguy et Claudel, la France alors rurale se couvrit «d'un blanc manteau de pierres». Ces églises, ces abbayes, ces cloîtres qui peuplent aujourd'hui nos campagnes – on pense à Sénanque, au Thoronet, à Saint-Nectaire, à la chapelle des moines clunisiens de Berzé-la-Ville, à Autun, à Serrabone, à l'abbaye de Mozac dans le Puy-de-Dôme et à tant d'autres – se sont édifiés pour offrir aux moines une retraite et aux populations une rencontre. Véritables «bibles de pierre», ces édifices répondent à l'imaginaire d'un temps. Bas d'assises, trapus comme le sont les vallons où ils se sont le plus souvent érigés, ils sont en osmose avec la terre, ils rassurent par leurs proportions, leur pouvoir d'accueil ressemble à celui des fameux manteaux de la Vierge qui, dans certaines statues du centre de la France, abritent hommes et femmes de toutes conditions. L'église romane reçoit ce peuple chrétien dans sa nef et ses chapelles. Quelque chose de paysan et de rassurant où Jeanne aimait à se blottir ! Les ravalements souvent intempestifs ne rendent pas forcément compte de la richesse d'alors. Si furent mises en évidence la silhouette maternante de l'église romane, la naïveté de ses tympans sculptés, la grâce terrienne de ses archivoltes, la douceur de ses voûtes brisées, on oublie souvent que toutes les surfaces de ces pierres étaient colorées, recouvertes de scènes de la Bible, de farandoles de personnages et de créatures démoniaques, autant de paraboles qui avaient une



Tympan de la basilique de la Madeleine de Vézelay

1125 et 1130.
© P. Razzo/Ciric.

Le Christ trône, en majesté, et insuffle son Esprit aux apôtres qui l'entourent. Le moment de cette révélation – la Pentecôte – symbolise la fondation de l'Église et les peuples représentés sur le linteau et aux limites extérieures du tympan signifient son ouverture vers le monde.



valeur catéchétique. Traces d'une antiquité gréco-latine dans la profusion des modèles de chapiteaux, mais aussi entrelacs mauresques, comme ceux que l'on peut encore lire à Burgos ou dans les chapelles romanes du Val d'Andorre ou du Béarn.

L'élan gothique : les yeux tournés vers le ciel

Parce qu'au XII^e siècle la foi s'affine, s'aigüise, s'intellectualise aussi, parce que la ville s'élargit, et que les campagnes sont quelque peu désertées, sous le coup des guerres, des rapines, des épidémies et des famines, une autre spiritualité va se dessiner. Elle ne rejettera pas celle qui a précédé, elle l'ouvrira à d'autres formes, à d'autres signes. C'est là que se situe le passage du roman au gothique. De surcroît, et particulièrement en France, l'essoufflement de l'innova-

tion architecturale monastique qui avait été la grande pourvoyeuse de bâtiments romans au tournant du premier millénaire, va accélérer la mutation gothique en France. En effet, les ordres monastiques vont procéder, à cette période, à une sorte de décapage de l'architecture romane et imposer une architecture et surtout une décoration plus sobres voire plus dépouillées : l'architecture monastique se plie désormais à des impératifs domestiques ou utilitaires et renonce à des soucis esthétiques ou décoratifs. Par là même, elle légitime également le souci de pauvreté et de dépouillement intérieur que l'ordre cistercien va imposer, estimant que l'ordre clunisien s'est quelque peu assoupli et même relâché.

La vie en ville justifie l'érection des cathédrales, chefs-d'œuvre de la foi et du pouvoir de l'Église ; une nouvelle « mission » voit le jour à l'adresse du peuple des



Reliquaire de la cathédrale de Cologne

Nicolas Verdun
Vers 1185-1200.
© Akg/ Erich Lessing.
Au Moyen Âge, l'orfèvrerie est un art majeur. Il faut de l'or, des gemmes et un savoir-faire de virtuose pour embellir les biens les plus précieux de l'Église: les reliques des saints.

Un faste qui rend visible la divinité

Le voir pour le croire

L'architecture gothique apparaît comme une somptueuse mise en scène du sacré. En réalité, elle résulte d'une mutation profonde dans l'appréhension de celui-ci. Qu'est-ce que l'Église? Elle est la communauté / communion des fidèles. Mais, lorsque la majuscule du mot se mue en minuscule – église – elle est un lieu, un bâtiment. Une telle association n'allait pas de soi et il fallut une longue histoire pour que le bâtiment devienne le symbole par excellence de la communauté des chrétiens. Les hérésies et

les querelles théologiques des XI^e–XII^e siècles accélèrent le processus. À ce moment-là, les théologiens chrétiens débattent de la nature de l'Eucharistie. Que se passe-t-il lorsque le prêtre célèbre la messe? Le pain et le vin consacrés sont-ils symboliquement ou réellement transformés? À l'issue de la controverse, le clergé affirme que les espèces consacrées sont effectivement transformées par le rite: le pain et le vin deviennent le corps et le sang réels du Christ. En conséquence de cela, l'église, où le mystère

opère, est un lieu à part. L'évolution artistique et architecturale accompagne cette affirmation dogmatique. Déjà dans l'architecture romane et plus encore dans celle qualifiée de gothique, on remarque qu'une attention accrue se porte vers le sanctuaire situé côté est de l'édifice. Autre mutation fondamentale: le besoin de voir pour croire. À partir du concile de Latran IV (1215), le prêtre qui célèbre la messe élève l'hostie pour la présenter aux fidèles. Le corps du Christ est présenté à la vue de tous.

Ce besoin accru de visibilité explique également les nombreuses élévations de reliques à partir du XII^e siècle. Les châsses conservées dans les cryptes gagnent le sanctuaire où elles sont exposées. Pour autant, la vision des choses sacrées est fonction du rite. On voit l'Eucharistie pendant la messe ou à l'occasion des processions. On aperçoit les reliques lorsqu'elles sont déposées sur l'autel ou portées par les clercs à travers la ville. En définitive, le clergé orchestre savamment cet accès au sacré. **A.L.G.**

À l'épaisseur des murs romans, on opposera encore la transparence de l'édifice, tout traversé de verrières, élançée par des arcs-boutants fluides comme des rayons de lumière.

fidèles. On pourrait dire, en schématisant quelque peu, que l'art roman a servi surtout les grands ordres monastiques tandis que l'art gothique, qui, sans lui succéder réellement, va s'unir à lui – les plus grandes cathédrales gothiques se sont construites le plus souvent sur des édifices romans qui leur préexistaient –, servira quant à lui des populations urbanisées. Ce qui va impressionner les esprits, c'est l'entrée de la lumière dans ces projets nouveaux. *Lopus francigenum*, initié par les premières constructions en Île-de-France, grâce à l'abbé Suger de Saint-Denis, entend désormais opposer à la mystique romane horizontale, une mystique plus verticale. Une théologie de la lumière succède à une théologie de l'ombre et du clair-obscur; à la contemplation ramassée sur elle-même, posture du moine, on opposera une contemplation tout entière attirée par le ciel, posture laudatrice et active. À l'épaisseur des murs romans, on opposera encore la transparence de l'édifice, tout traversé de verrières, élançée par des arcs-boutants fluides comme des rayons de lumière. L'intérieur de la cathédrale de Chartres est ainsi organiquement parcouru de rayons bleus, celui de la cathédrale de Bourges est traversé de rayons rouges. Le vaisseau de pierre atteint alors une légèreté à laquelle bien sûr ni Conques ni Vézelay ne peuvent prétendre. Les chapiteaux romans qui étaient animés de scènes pittoresques et même quelquefois de fabliaux drolatiques sont ornés de réseaux de feuillages et de lignes géométriques; l'abstraction romane qui voulait traduire par son dépouillement apparent la présence divine laisse place à une incarnation gothique qui privilégiera une vision plus concrète et plus proche de l'homme. Le Christ, la Vierge Marie sont représentés de manière plus incarnée. Au-delà des différences, c'est une évolution théologique qui se déroule devant les yeux émerveillés du peuple, amené à déambuler dans la nef jusqu'au chœur, s'élevant ainsi lui-même dans les voies de la mystique. Le projet gothique – «Toujours plus haut, toujours plus haut!» – veut relier l'homme à Dieu *concrètement*. Gratte-ciel de la foi, ces cathédrales ambitionnent de rapprocher



l'homme de Dieu: la tension verticale qu'elles imposent appelle à une même tension spirituelle. Le regard est levé vers le ciel, il renonce à la terre et, avec, à la seule crypte, organe par excellence de la piété romane (la chambre du «château intérieur» de Thérèse d'Avila). Cependant, du roman au gothique, c'est une forme d'accomplissement spirituel que les architectes, véritables théologiens de la pierre, ont réalisée. De même que le Nouveau Testament ne peut exister sans l'entendement de l'Ancien, le gothique aux yeux levés ne peut méconnaître le roman aux yeux baissés.

L'architecture pour réenchanter la vie

C'est tout l'enseignement de la pastorale chrétienne. Des racines au ciel, de l'exil au royaume, c'est là tout le parcours du chrétien. Mieux encore, son pèlerinage obligé. L'art gothique ne sous-estime pas l'art roman auquel il attribue toutes ces dispenses d'énergies terriennes et originelles, indispensables toutefois

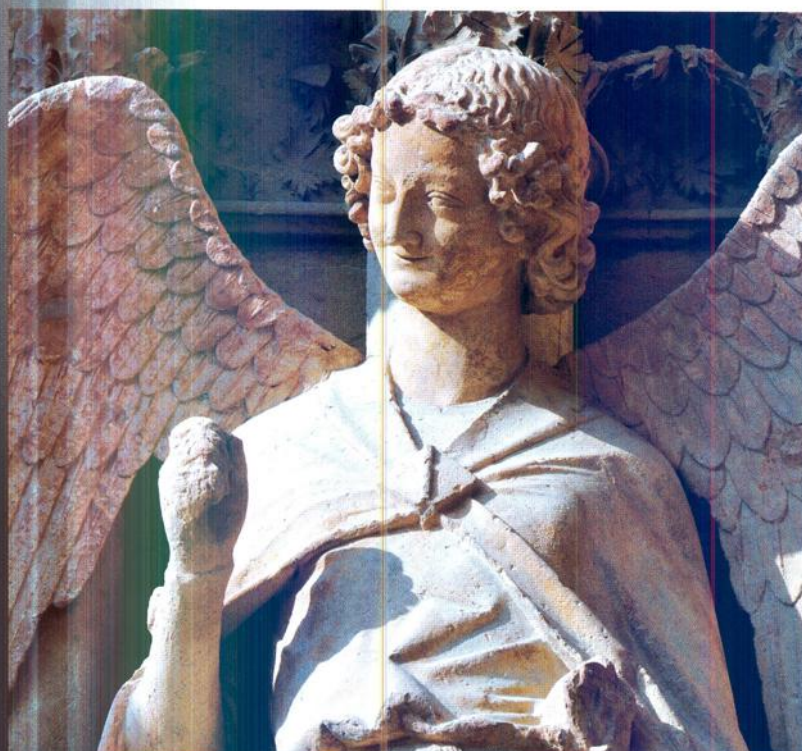
Les baies de l'abside et les cierges apportent une lumière diffuse sur l'autel. Le prêtre est dos aux fidèles assemblés, il se tourne vers Dieu.

Gratte-ciel de la foi, ces cathédrales ambitionnent de rapprocher l'homme de Dieu : la tension verticale qu'elles imposent appellent à une même tension spirituelle.

à l'élévation gothique. Le cas de la cathédrale de Chartres est à ce sujet très éclairant. La nef, qui ressemble à une allée de forêt, est bâtie sur la crypte qui, elle, est romane. Le plafond y est bas, et rappelle les catacombes des premiers chrétiens. Le roman dont ce lieu naît est, comme le dirait Huysmans, l'auteur de *La Cathédrale*, «le symbole de la vie intérieure». De la crypte au plafond de la nef, c'est tout le cheminement mystique de l'âme qui s'épure, s'aère, s'éclaire au fur et à mesure qu'elle s'élève. L'Église, pour une grande part commanditaire et inspiratrice de ces chefs-d'œuvre, ne pouvait ignorer ce relais. Sans se plier servilement aux évolutions des sociétés, elle n'y est pas aveugle. Pour prétendre à cette religion de masse, il est nécessaire de ne pas s'abstraire du réel. Et sa force aura été de faire édifier des édifices «irréels» au cœur historique des villes. À la vocation érémitique des monastères, à leur refuge dans des vallées désertes et profondes (comme à Saint-Guilhem-du-Désert), répondra la vocation pastorale de l'église dans la cité. Chartres l'illustre à merveille. Les maisons à colombages font chœur et corps

autour de la cathédrale, elles enserrent comme un écrin ce joyau spirituel qui va réenchanter la vie. L'irréalité de Chartres – sa dentelle de pierre, ses vitraux, ses rosaces, la hauteur céleste de ses nefs – est toutefois accessible à tous : le peuple peut y pénétrer, à toute heure, même s'il ne peut accéder au Saint des Saints, au sanctuaire toujours réservé aux clercs, lieu de passage du matériel au spirituel, et cette proximité permet la conversion, elle stimule le désir de Dieu, et l'inaccessible paraît si proche. En Angleterre, dans la dernière période gothique, les hautes nefs sont recouvertes de nervures vertigineuses disposées en éventail, comme la chapelle Henri VII de l'abbaye de Westminster, ou la King's College Chapel de Cambridge. Le fidèle est déjà *transporté*. Il lui est donné, l'espace d'une visite, de ressentir l'émotion, l'ébranlement de l'Apparition. Un frisson divin l'a déjà parcouru. Il faut pèleriner par le roman, «le divin cellier», toujours selon Huysmans, pour atteindre le faite des arbres-piliers de la forêt gothique.

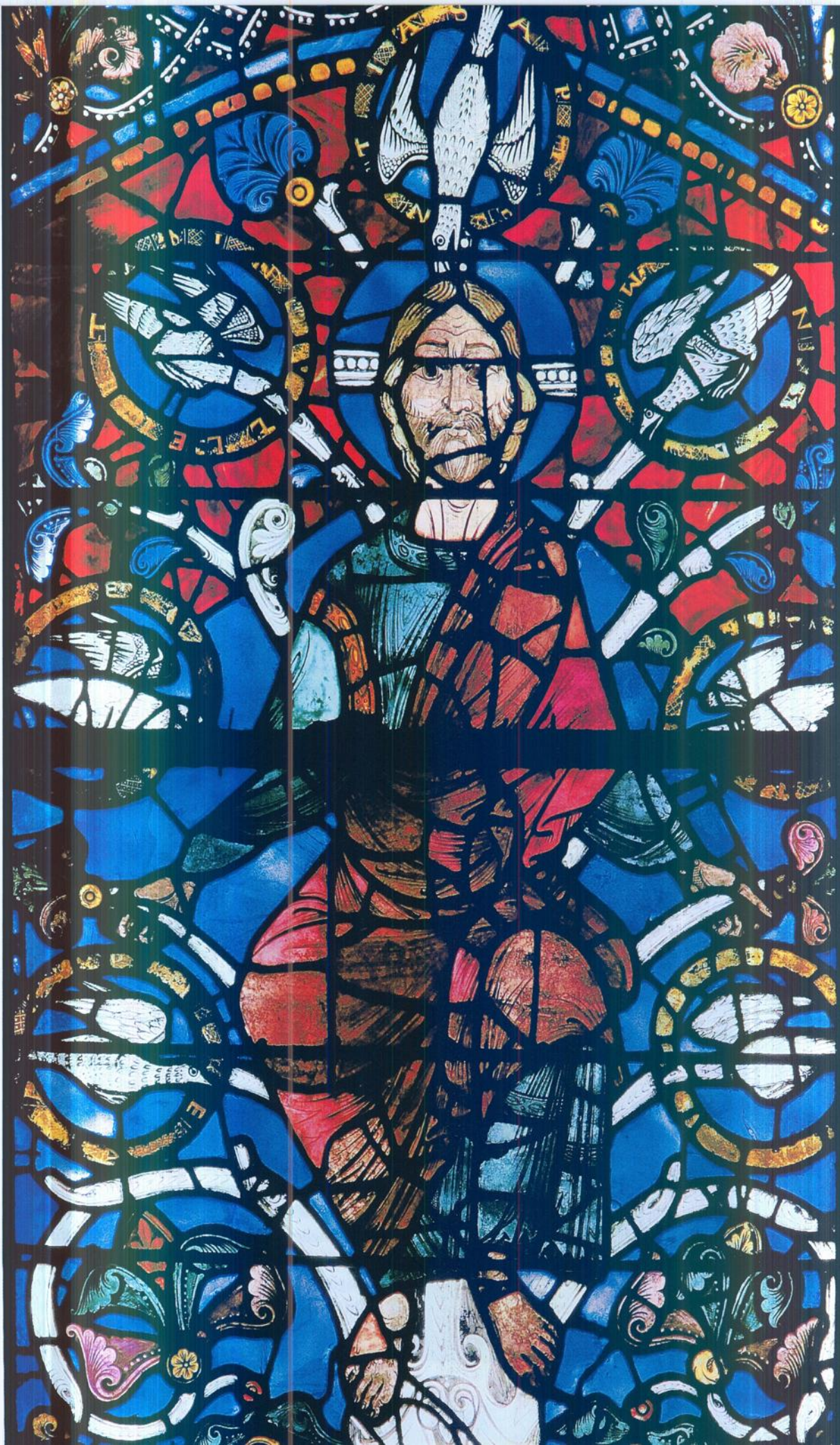
C'est certainement pour répondre à cette demande intérieure que les architectes ont rivalisé de prouesses et d'audaces. Faits pour traverser les siècles, inébranlables, ces édifices de pierre, qu'ils soient romans ou gothiques, ont tous la même vocation : affirmer la force et la vérité de Dieu. Montrer qu'il est là, parmi les hommes. Prouver que le mystère est tout près de l'homme. Que la déambulation dans l'un ou l'autre de ces édifices l'en rapproche : tel est le message de l'Église. C'est pourquoi les lourdes bâtisses romanes comme les nerveuses cathédrales gothiques sont non seulement des lieux de culte mais surtout des lieux de foi vivante. Leur monumentalité traduit la sagesse et la ferveur quand leur beauté semble toujours disponible au mystère de l'Apparition.



L'Ange au sourire

Portail gauche façade orientale de la cathédrale Notre-Dame de Reims, 1245-1250. © Patrice Thebault/Ciric.

Le visage de l'ange est transformé par un sourire. Le style de cette figure est caractéristique des années 1230-1240 : une pose élégante, un vêtement simplement beau, des cheveux bouclés et un minois enjôleur.



Verrière de la
cathédrale
de Chartres
© Gaud/Centre
Inter.Vitral/Ciric.

Notre-Dame de Paris : le joyau du gothique

DEPUIS SA FONDATION PAR SULLY, JUSQU'À SES RÉINTERPRÉTATIONS PAR VIOLLET-LE-DUC, LE MONUMENT LE PLUS VISITÉ DE FRANCE N'EST PAS SI CONNU QU'ON LE CROIT. EN VOICI QUELQUES SECRETS.

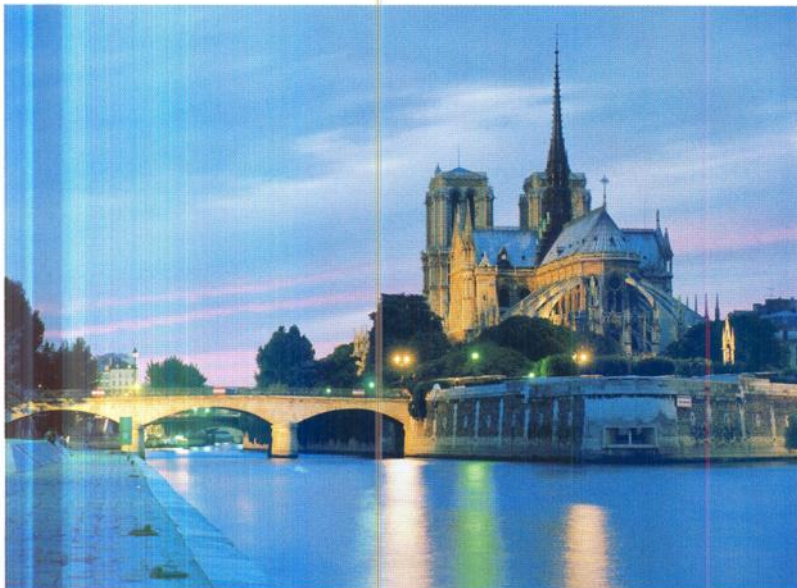
PAR JULIEN NOBLET

Une vue imprenable

La cathédrale est construite au cœur de la Cité. Les bords de la Seine offrent un point de vue spectaculaire sur l'édifice médiéval. © Peter Scholey/ Robert Harding World Imagery/ Corbis.

Au milieu du XII^e siècle, au moment où Paris s'impose comme centre politique et administratif du royaume, la reconstruction de l'ancien édifice, consacré à saint Étienne, germe dans l'esprit de Maurice de Sully (1120-1196), qui accède au siège épiscopal en 1160. Ce prélat va réunir les fonds nécessaires au lancement de cette entreprise architecturale de grande ampleur, qui va également remodeler en partie l'île de la Cité. En 1163, lors du passage du pape Alexandre III, les travaux sont déjà engagés. Commencés par le chevet, les travaux vont s'étendre sur

plusieurs décennies. Le chœur, dont le maître-autel est consacré en 1182, présente un hémicycle dépourvu de chapelles rayonnantes, comme il en existait déjà aux abbayes de Jumièges et du Mont-Saint-Michel. Servant de jonction avec la nef à un vaisseau principal flanqué de deux collatéraux, le transept n'est pas débordant : en effet, les façades nord et sud forment une infime saillie, donnant à l'édifice une unité de volume tant extérieure qu'intérieure. Le transept est en voie d'achèvement en 1198, année où l'on pose sa couverture, signe que le successeur de Maurice de Sully, Eudes de Sully († 1208) continue avec la même énergie le chantier, toujours inachevé à sa mort. La construction de la façade est à mettre principalement à l'actif de ses successeurs : vers 1220, la jonction entre les deux travées occidentales et les vaisseaux déjà érigés est accomplie. Toutefois, dès cette époque, des modifications sont apportées à l'édifice voulu par Maurice de Sully et tout juste achevé ! Ainsi les fenêtres hautes sont-elles agrandies, modifiant l'élévation d'origine ; des chapelles sont ajoutées sur le pourtour de l'édifice entre les contreforts dans les années 1225-1230. Au milieu du XIII^e siècle, les façades des deux bras du transept, sont reconstruites au nord par le maître d'œuvre Jean de Chelles, auquel succède Pierre de Montreuil, auteur de la façade du bras sud. Cette nouvelle campagne témoigne d'une volonté de mise au goût du jour permanente de l'édifice. En effet, sa construction ayant duré environ un siècle, l'actuelle cathédrale témoigne de l'évolution de l'architecture gothique.





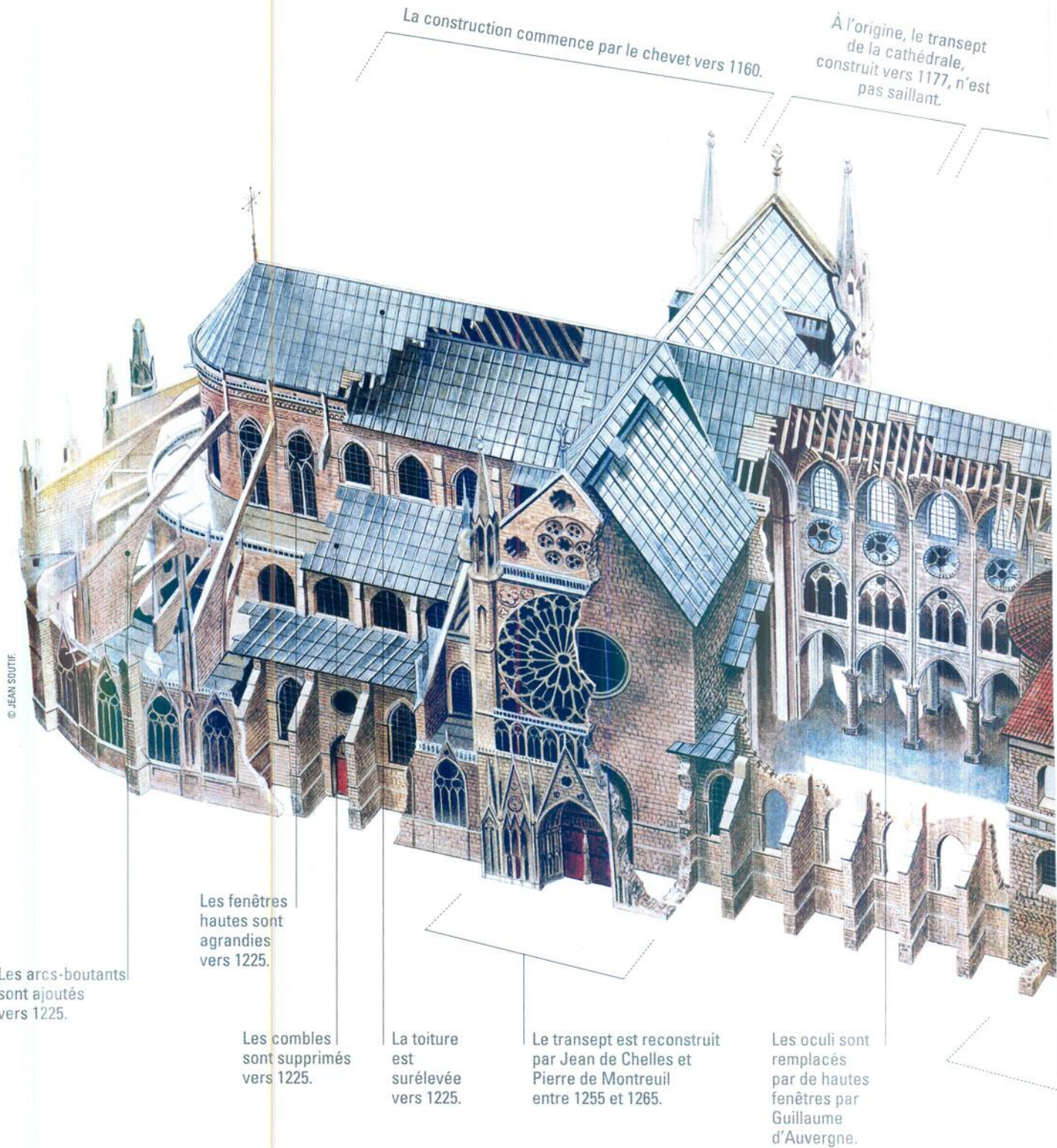
**Notre-Dame au
Moyen Âge**

Avec l'afflux de pèlerins
créé par la présence de
la cathédrale, les rues
de l'île de la Cité se sont
peuplées d'échoppes.

Illustration Fabrice Moireau.

Notre-Dame de Paris comme vous ne l'avez

L'ÉGLISE ACTUELLE EST LE RÉSULTAT DE NOMBREUX REMANIEMENTS QUI N'ONT PAS ENTACHÉ SON HARMONIE

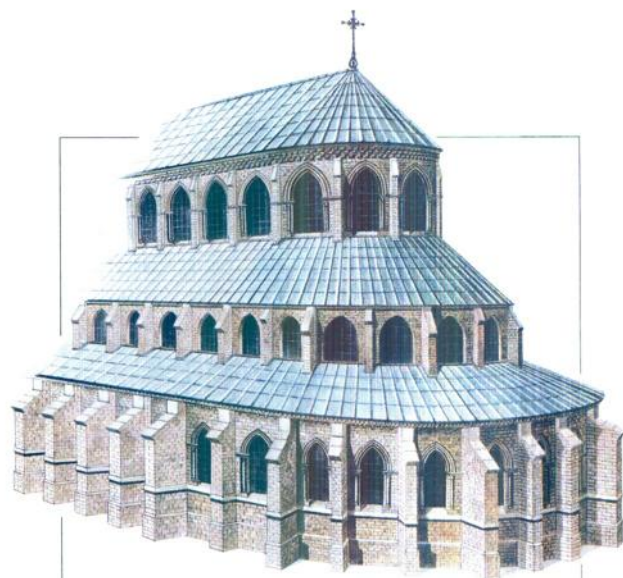
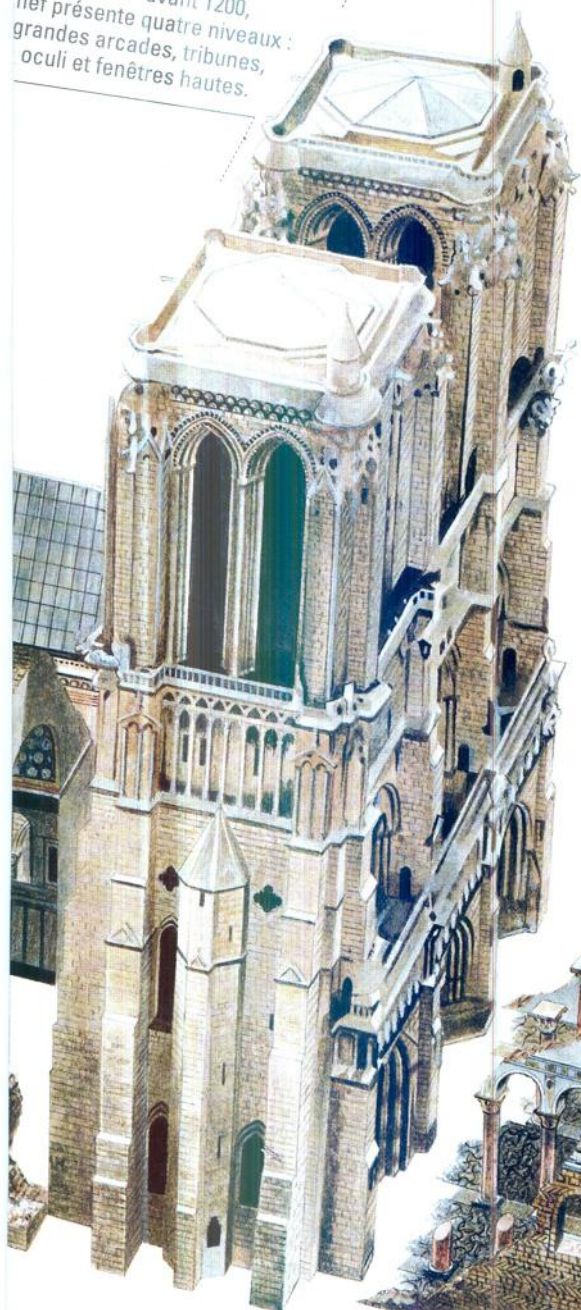


jamais vue !

ARCHITECTURALE.

La façade est élevée à partir de 1200.

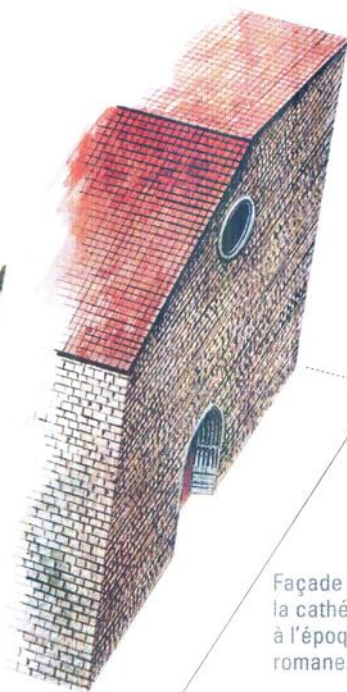
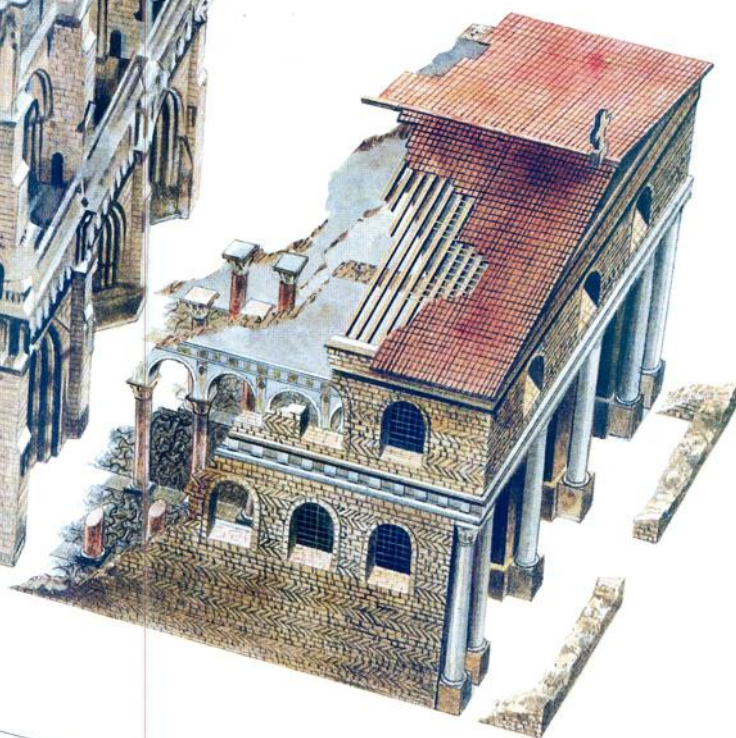
Construite avant 1200, nef présente quatre niveaux : grandes arcades, tribunes, oculi et fenêtres hautes.



AU CHEVET D'UN MONUMENT...

Dans la cathédrale du XII^e siècle, les murs du chœur, du déambulatoire et des chapelles sont épaulés par de nombreux contreforts. Le maître d'œuvre n'a pas eu recours aux arcs-boutants externes dont l'emploi est encore assez rare dans les années 1160-1170. Néanmoins, nous savons aujourd'hui que le chœur de l'église Saint-Germain-des-Prés, reconstruit après 1145, utilisait cette innovation technique.

© JEAN SOUTTE



Cathédrale du IV^e siècle.

Façade de la cathédrale à l'époque romane.

Son ampleur

Longue de 130 mètres, pour une hauteur sous voûte de 33 mètres, Notre-Dame se place parmi les plus vastes cathédrales gothiques du royaume. Son plan à cinq vaisseaux, division interne que ne reflète pas la façade tripartite, comprend une nef bordée de deux collatéraux qui se prolongent visuellement dans le chœur par un double déambulatoire. Ce parti permet une fusion des espaces, facilitée par la discrétion du transept. Cette recherche d'unité est aussi confirmée par l'examen du vouïtement, constitué d'ogives sexpartites. Habituellement, ce type de couverture implique le recours à des supports faisant alterner piles fortes (pour la réception des ogives) et faibles (pour accueillir les retombées de la nervure transversale). À Paris, le premier maître d'œuvre a fait preuve d'originalité en uniformisant tous les supports dans le vaisseau principal, scandé par des piles couronnées de beaux chapiteaux sculptés. Quant à l'élévation originelle à quatre niveaux, que l'on retrouve aussi à Noyon et Soissons, elle superposait grandes arcades, tribunes, ouvertures sous comble (triforium) et fenêtre hautes.

La Vierge en majesté

À Notre-Dame, on peut encore voir une Vierge à l'Enfant dont le style diffère profondément de celui des autres sculptures de la façade. Elle fut sculptée pour la cathédrale romane vers 1140-1150 et fut insérée au programme décoratif de la façade occidentale construite vers 1210.

© Jean Soutif.

Cette élévation est modifiée et rapportée à trois niveaux : la fenêtre haute est agrandie vers le bas afin de dispenser le maximum d'éclairage direct. Cette transformation s'inscrit dans le développement du gothique dit rayonnant, dont l'esthétique tend vers la mise en place de cloisons diaphanes, visant à dématérialiser le mur occupé par d'immenses verrières. Cette architecture rayonnante se modifie et s'affirme dans la construction progressive des chapelles latérales de la nef : les remplages des baies, à l'aspect classique sur le nord-ouest de la façade, voient leur forme évoluer en fonction de l'avancée du chantier vers l'est et le sud. Ainsi, les réseaux à structure gigogne, rappelant ceux de Saint-Denis, cèdent la place à des remplages à l'architecture beaucoup plus fleurie. C'est également cette nouvelle esthétique qui prédomine dans les façades des bras du transept, notamment au sud où Pierre de Montreuil réussit à faire « disparaître » le mur, caché derrière des ornements en frise pour les étages inférieurs et presque entièrement ajouré par une claire-voie et une magnifique rosace en partie haute. Ce parti, promis à un grand succès, se retrouve notamment à la cathédrale de Reims.

Les dernières grandes modifications concernent la reprise des chapelles du chevet au début du XIV^e siècle et la mise en place d'arcs-boutants.

Ses rénovations

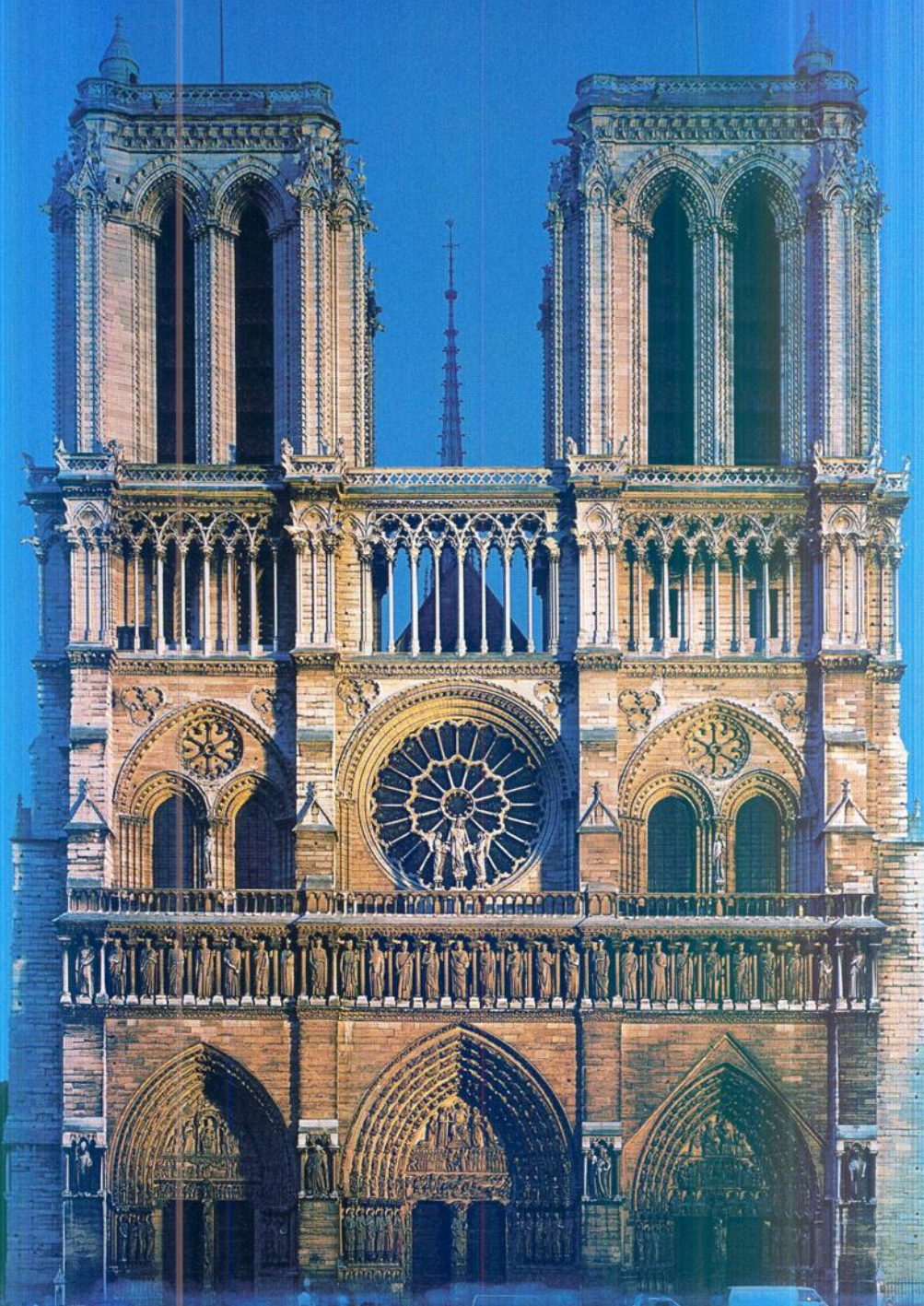
Vendue comme bien national à la Révolution, privée d'une grande partie de sa statuaire et notamment de la célèbre galerie des Rois de sa façade, la cathédrale Notre-Dame est néanmoins rapidement rendue au culte. En 1844, l'idée d'une restauration de grande ampleur, avec construction d'une sacristie, est soumise à concours. Le projet commun de Jean-Baptiste Lassus et Eugène Viollet-le-Duc est retenu : le chantier va s'étager sur plusieurs années, jusqu'à la cérémonie de consécration de 1864. Dès 1857, année de la mort de Lassus, Viollet-le-Duc se retrouve seul maître du chantier mais ses partis pris de restauration font l'objet de nombreuses attaques, fustigeant la volonté de ce dernier de redonner à l'édifice sa beauté originelle, faisant dès lors disparaître certaines modifications apportées au monument dès le XIII^e siècle. Ainsi restitue-t-il l'élévation à quatre niveaux dans le transept et la première travée de la nef, réduisant les fenêtres hautes ; de même la rosace de façade est complètement reprise, ainsi que les réseaux de celle du bras sud du transept. Enfin, l'architecte érige la flèche située à la croisée du transept, après avoir sans succès insisté pour la réalisation de couronnements identiques au sommet des tours de la façade.



La façade ouest de Notre-Dame

Sa construction dura environ une cinquantaine d'années. Au-dessus des trois portails, le cercle de la rosace s'inscrit au centre d'un carré de plus de 40 mètres de côté.

© Arcaid/Corbis.



CHARTRES

Patrimoine de l'Humanité

Hautes de 115 et 105 mètres, les tours de la cathédrale surplombent la ville et la Beauce environnante. L'harmonie de la cathédrale est exceptionnelle. Voilà pourquoi l'Unesco l'a inscrite au Patrimoine mondial.

© SONNET Sylvain/hemis.fr.



LES PLUS BELLES CATHÉDRALES DE FRANCE

ILS FURENT NOMBREUX À VISITER LES CATHÉDRALES. LÀ, COMME L'ÉCRIT FLAUBERT, «LES HAUTES NEFS SE MIRANT DANS L'EAU DES BÉNITIERS, LES VERRERIES ÉBLOISSANTES COMME DES TENTURES DE PIERRERIES, LES TOMBEAUX AU FOND DES CHAPELLES, LE JOUR INCERTAIN DES CRYPTES, TOUT, JUSQU'À LA FRAÎCHEUR DES MURAILLES, LEUR CAUSA UN FRÉMISSEMENT DE PLAISIR, UNE ÉMOTION RELIGIEUSE».



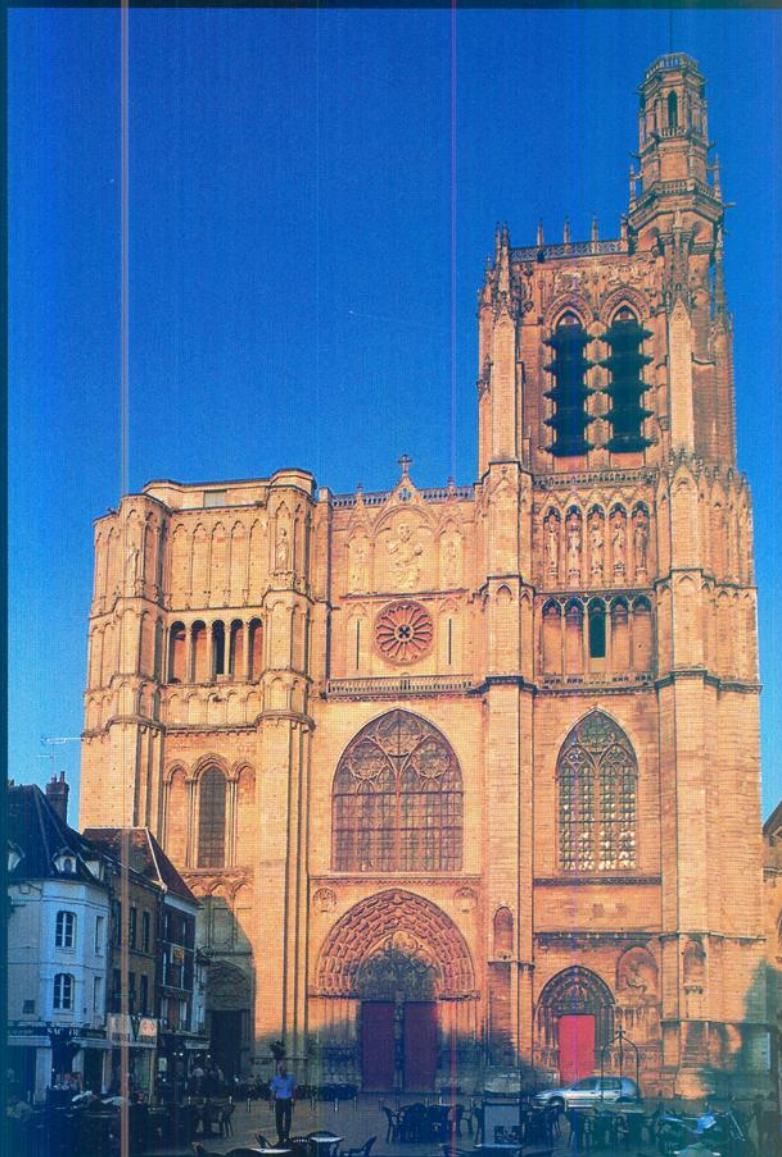
SENS, AUX SOURCES DU GOTHIQUE

LORSQU'IL VISITE LA CATHÉDRALE ET SON TRÉSOR AU MOIS D'OCTOBRE 1839, VICTOR HUGO EST ÉBLOUI PAR LE SOUVENIR DES ÉVÉNEMENTS ANCIENS ET DES HISTOIRES RÉCENTES : «CETTE CATHÉDRALE DE SENS, C'EST LA RELIGION DE L'ÂME COMBINÉE À LA PHILOSOPHIE DES FAITS. TOUT EST CONTRASTE DANS CETTE ÉGLISE. SI TOUT N'ÉTAIT PAS ENVELOPPÉ DANS LA GRANDE UNITÉ MYSTÉRIEUSE DU MONUMENT CE SERAIT UN CHAOS D'IMPRESSIONS CONTRADICTOIRES.»

Une curieuse dissymétrie

La tour nord de la façade a été amputée de sa toiture de plomb en 1848. Elle faisait pendant à la tour de pierre, au sud, reconstruite après son effondrement en 1267. L'ensemble est harmonieux mais du nord au sud les différences sont nombreuses.

© Hervé Champollion / Akg-images.





Une élévation remarquable

Construite dès 1140, Saint-Étienne de Sens est la première des cathédrales gothiques. Le maître d'œuvre a choisi de couvrir le vaisseau central de voûtes sur croisées d'ogives et d'alterner les piliers composés et les colonnes doubles afin d'imprimer un rythme élégant à l'espace intérieur.

© Manuel Cohen/AFP.



Un portail dédié à saint Jean-Baptiste

Le portail nord de la façade présente en son tympan le baptême du Christ et le martyr de saint Jean-Baptiste. Les figures y sont d'un calme et d'une volupté sans pareils.

© Photononstop/AFP.

AMIENS, LA FAVORITE DE PROUST

L'ÉCRIVAIN BRITANNIQUE JOHN RUSKIN LUI CONSACRE UN LIVRE ENTIER, MARCEL PROUST EN EST SON TRADUCTEUR : «IL N'EST PAS POSSIBLE À L'IMAGINATION ET AUX MATHÉMATIQUES UNIES DE FAIRE AVEC DU VERRE ET DE LA PIERRE QUELQUE CHOSE DE PLUS NOBLE OU DE PLUS PUISSANT QUE CETTE PROCESSION DE VERRIÈRES.»



Le «Beau Dieu» d'Amiens

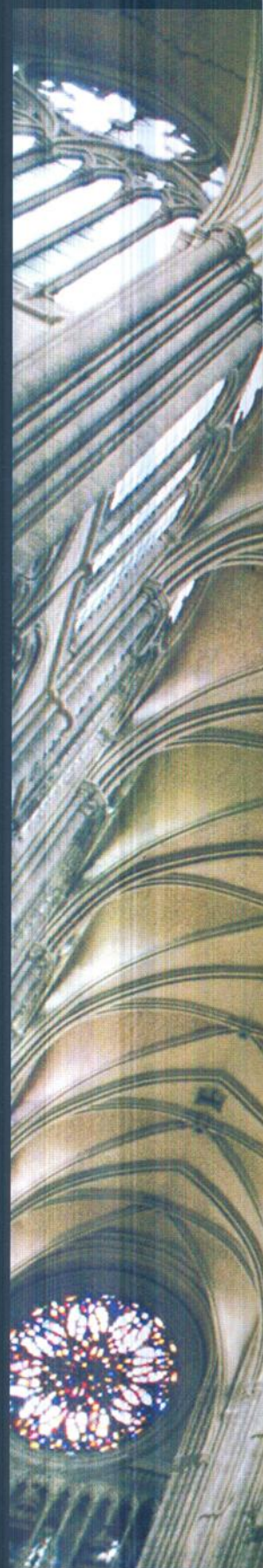
La façade occidentale est constellée de figures sculptées. L'iconographie des portails, élevés entre 1220 et 1245, s'ordonne autour de la figure du «Beau Dieu», au trumeau du portail central, et les images du Jugement dernier.

© Pascal Deloche/Godong/Corbis.

Un monument démesuré

Notre-Dame d'Amiens est la plus vaste église gothique élevée au XIII^e siècle : 145 mètres de long pour un transept de 70 mètres de large et une hauteur de 42 mètres sous voûte.

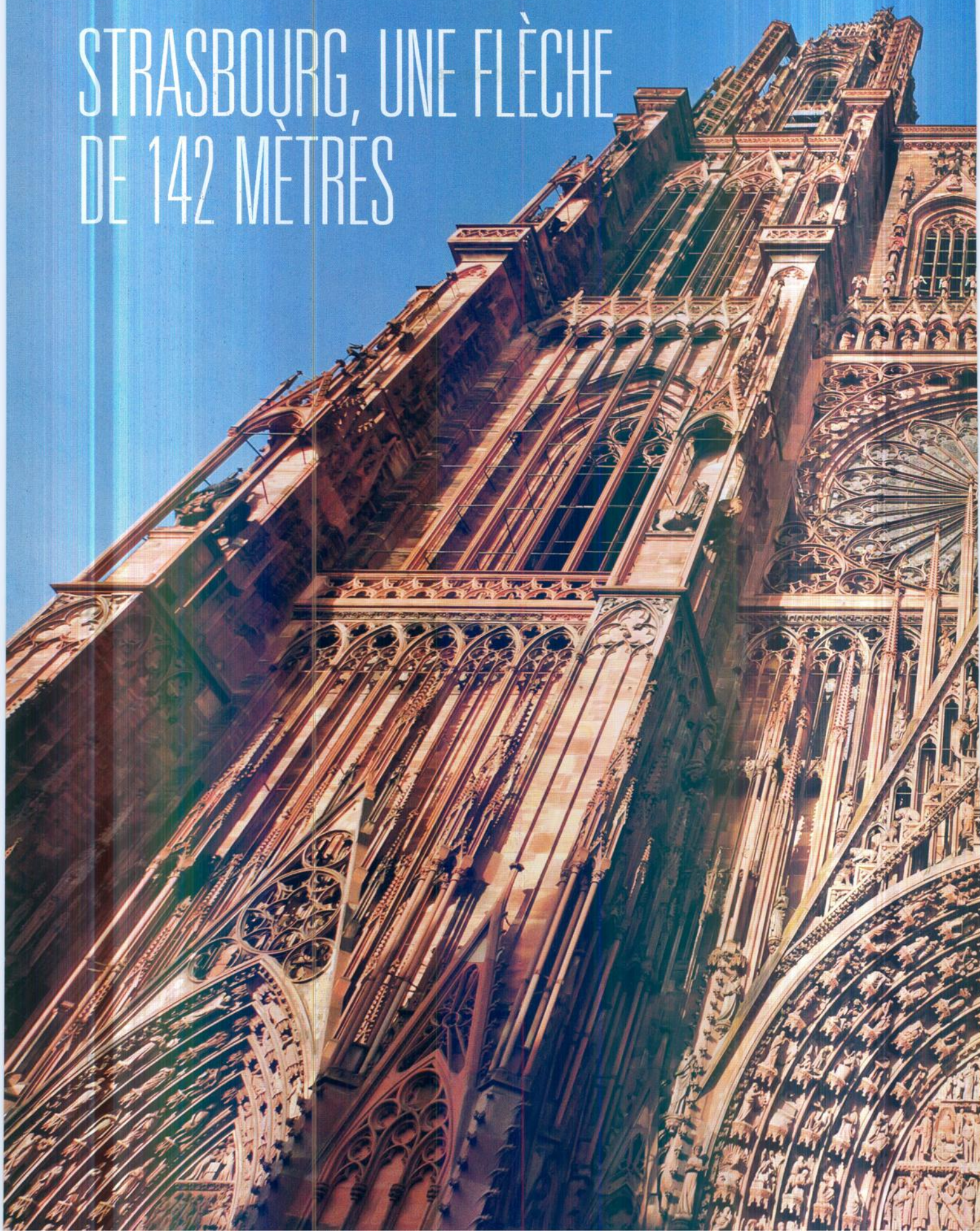
© Ruggero Vanni/Corbis.





PORTFOLIO

STRASBOURG, UNE FLÈCHE DE 142 MÈTRES





GOETHE DÉCOUVRE L'ARCHITECTURE GOTHIQUE À STRASBOURG :
«QUEL NE FUT PAS LE SENTIMENT INATTENDU QUI M'ASSAILLIT
AVEC ÉTONNEMENT LORSQUE LA CATHÉDRALE SE DÉCOUVRIT
À MA VISION ! UNE IMPRESSION TOTALE ET MAJESTUEUSE
REMPLE MON ÂME. PARCE QU'ELLE SE COMPOSAIT
DE MILLE DÉTAILS HARMONIEUX, JE POUVAIS
LA GOÛTER ET LA SAVOURER, MAIS NON LA
CONNAÎTRE ET L'EXPLIQUER.»

Une hauteur vertigineuse

Commencée en 1277, la construction de la façade occidentale hérissée de gâbles, de pinacles et d'arcatures s'achève en 1439 par l'élévation d'une flèche qui surplombe la tour nord. Elle atteint la hauteur vertigineuse de 142 mètres.

© Ocean/Corbis.



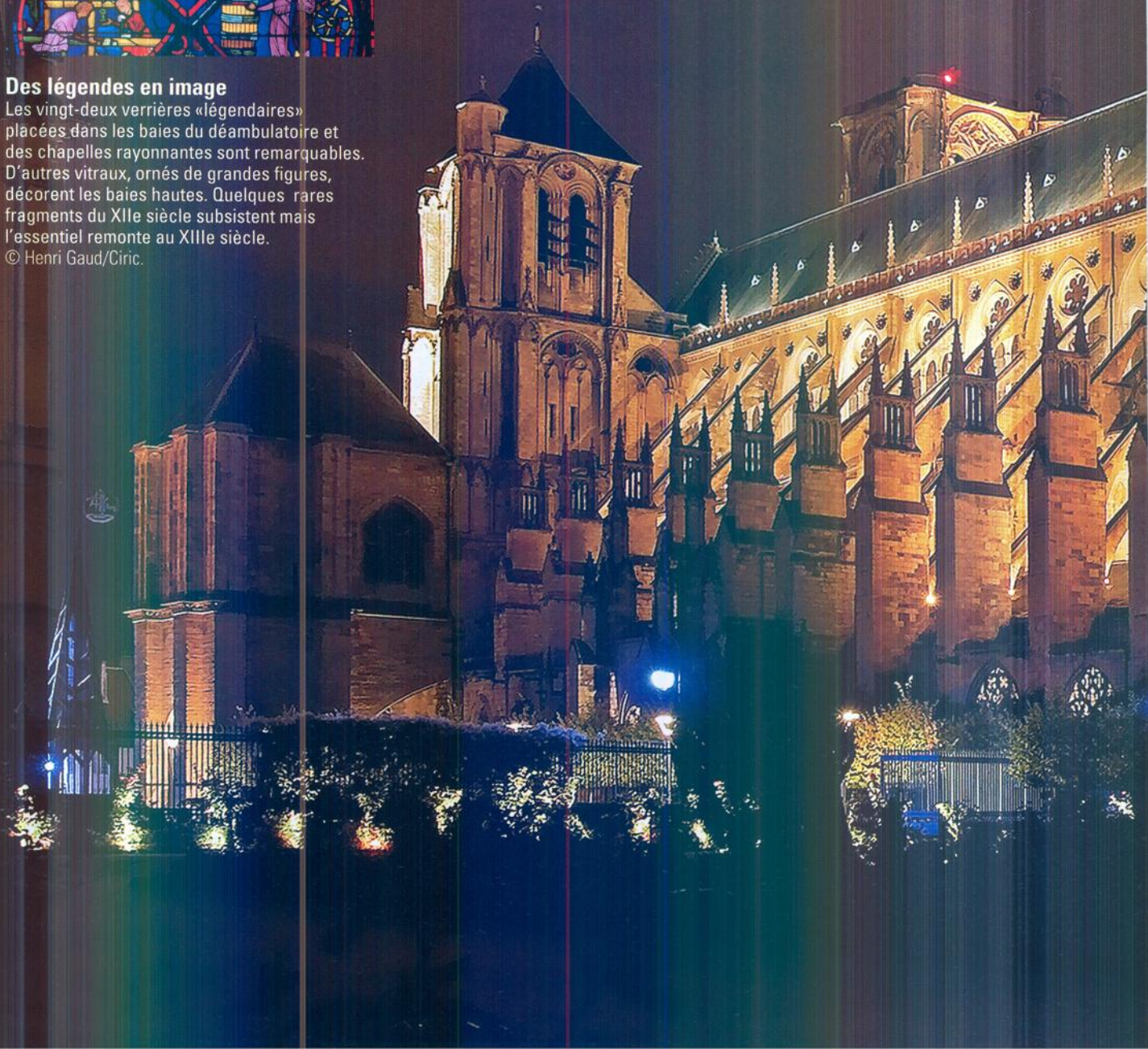
Des légendes en image

Les vingt-deux verrières «légendaires» placées dans les baies du déambulatoire et des chapelles rayonnantes sont remarquables. D'autres vitraux, ornés de grandes figures, décorent les baies hautes. Quelques rares fragments du XIIe siècle subsistent mais l'essentiel remonte au XIIIe siècle.

© Henri Gaud/Circ.

BOURGES, LES PLUS BEAUX VITRAUX DU MONDE

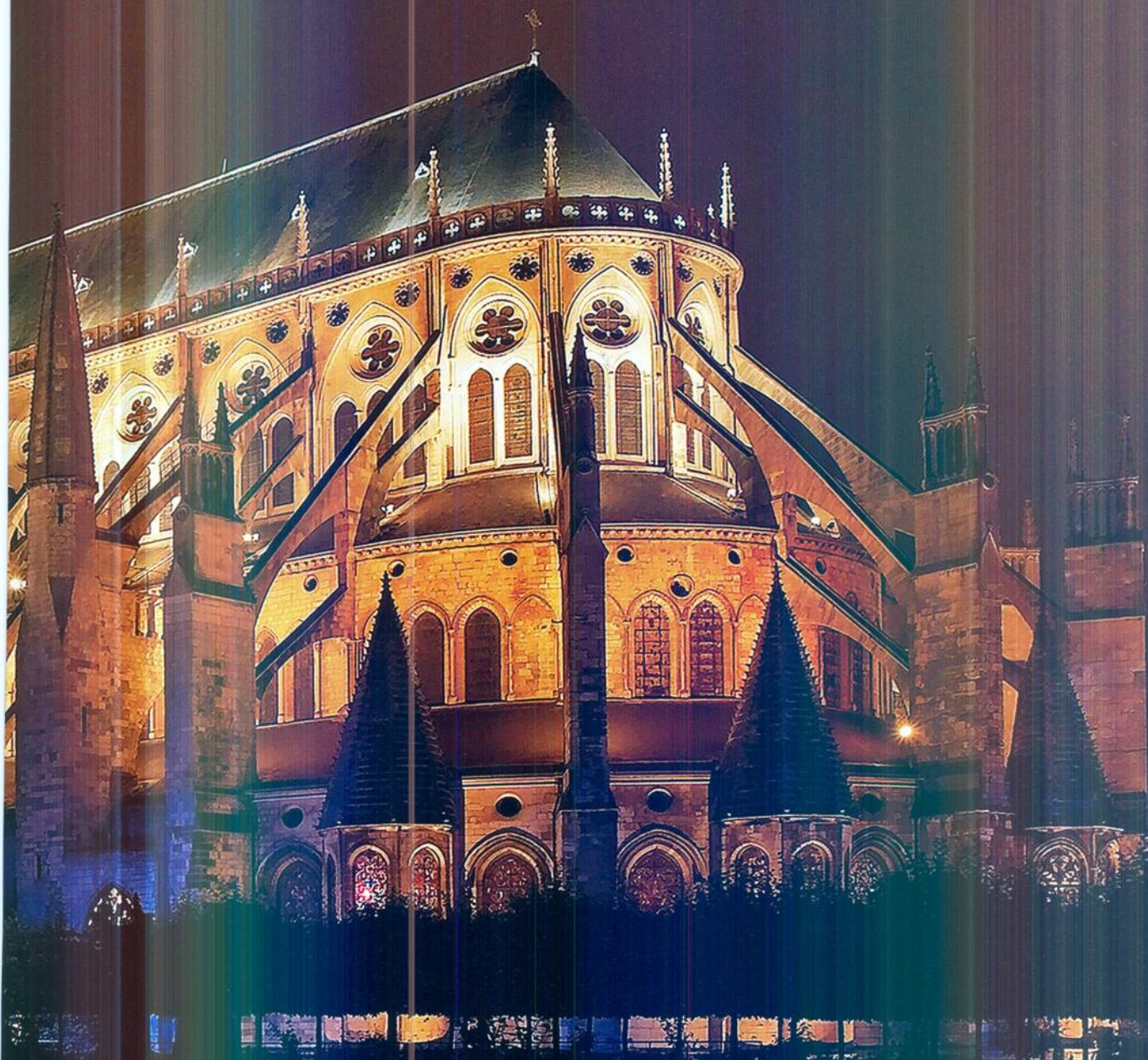
EN 1831, GEORGE SAND EXPRIME SON ADMIRATION FACE À L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE : «SAVEZ-VOUS QUE VOTRE CATHÉDRALE EST UNE DES PLUS BELLES CHOSES QUI SOIENT AU MONDE ? L'INTÉRIEUR EST CE QUE J'AI VU DE PLUS ADMIRABLE DANS MA VIE. MON DIEU, LES BELLES COLONNES, LA BELLE VOÛTE, LES BEAUX VITRAGES, LES BELLES SCULPTURES ! »



Des arcs et des verrières

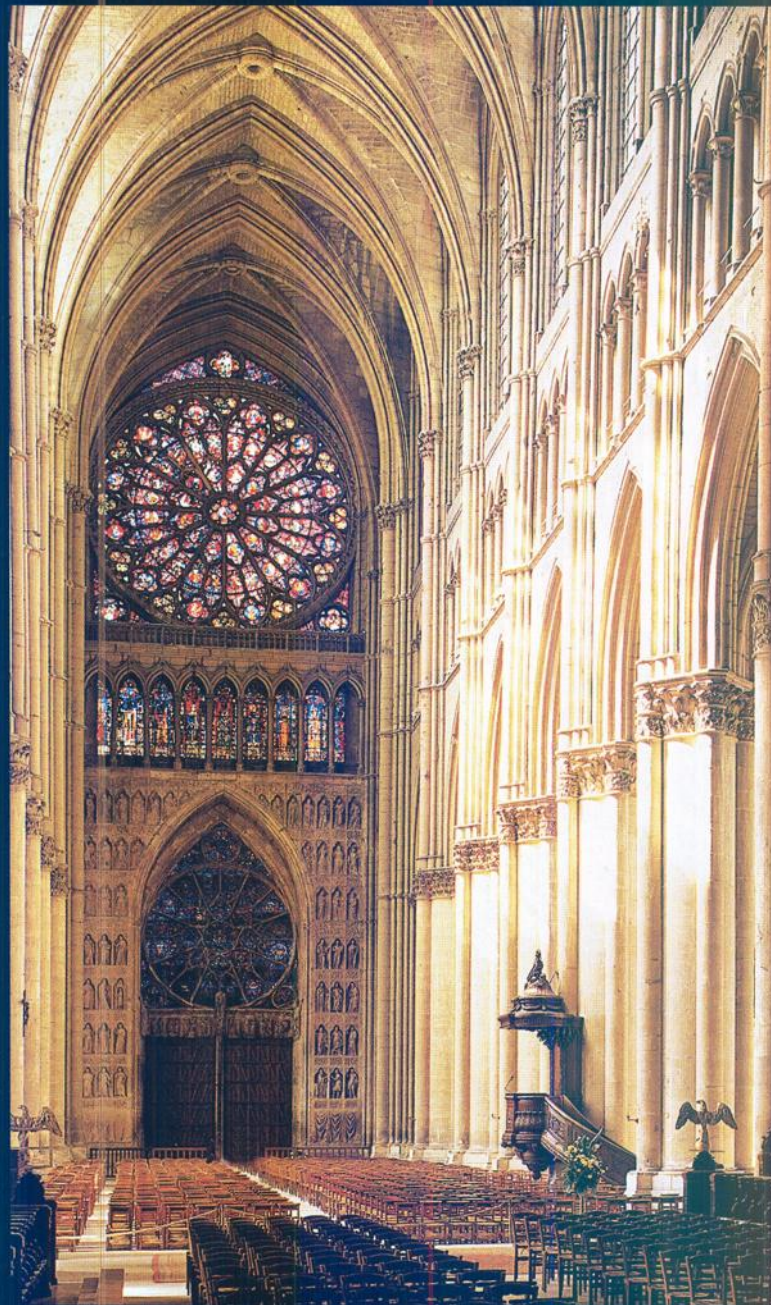
Le chantier de la cathédrale, ouvert en 1194-1195, se poursuit jusqu'en 1250. Le haut vaisseau, d'une belle hauteur (37 mètres sous voûte), est soutenu par des arcs-boutants tendus au-dessus des collatéraux.

© RIEGER Bertrand/hemis.fr.



REIMS, LA CATHÉDRALE DES ROIS

J. K. HUYSMANS DÉCRIT LES TOURS DE LA CATHÉDRALE DE REIMS AVEC ENTHOUSIASME :
«ELLES S'ÉLANCENT AÉRIENNES, SE FILIGRANENT ; ET LE CIEL SE JOUE DANS CES INTERMINABLES LANCETTES, EN LANIÈRES BLEUES, SE CONCENTRE, S'IRRADIE DANS LES PETITS TRÈFLES CREUX QUI LES SURMONTENT. CES TOURS SONT PUISSANTES ET EXPANSIVES, ÉNORMES ET LÉGÈRES. AUTANT CELLES DE PARIS SONT IMMOBILES ET MUETTES, AUTANT CELLES DE REIMS PARLENT ET S'ANIMENT.»



Un haut vaisseau

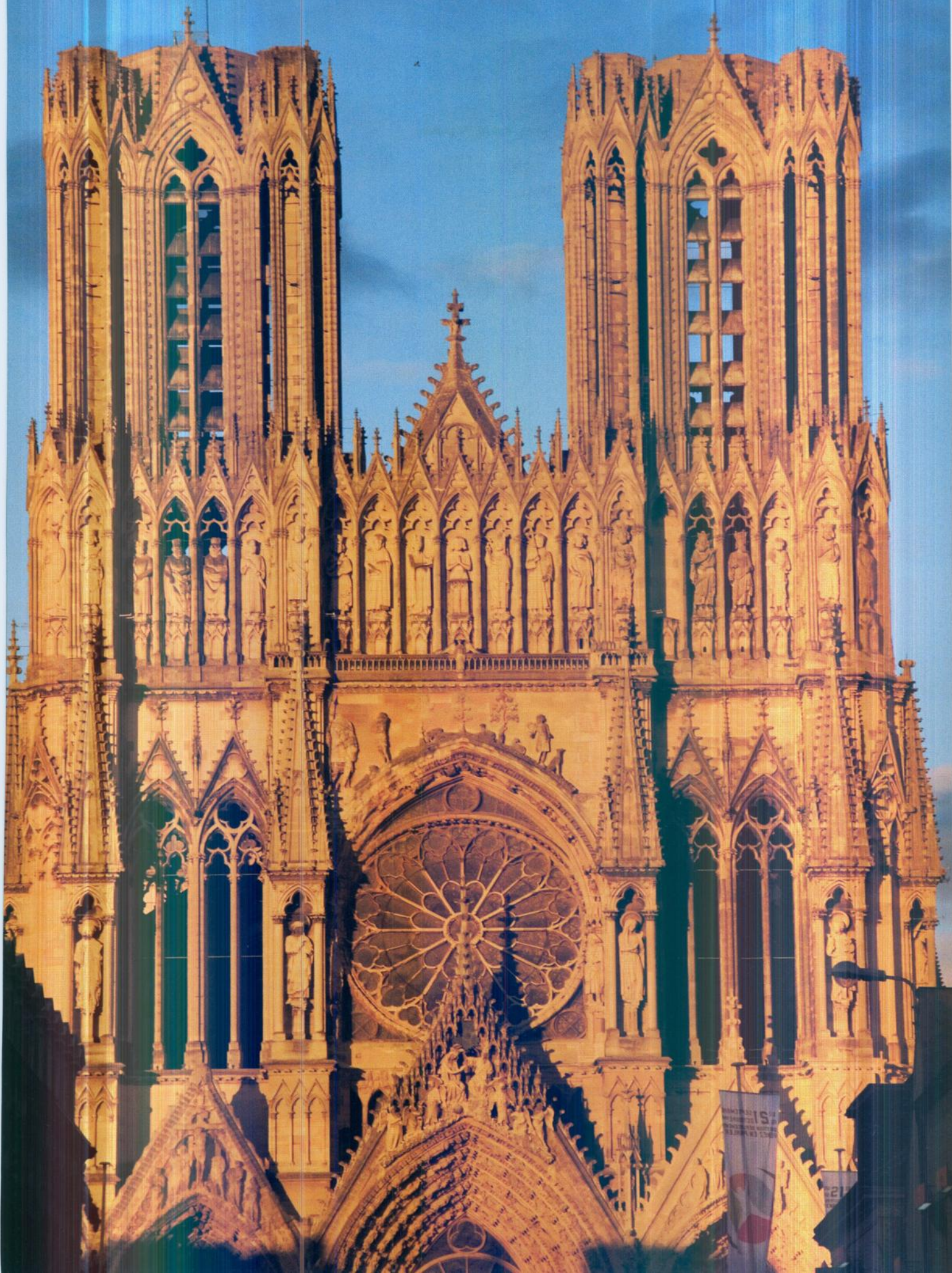
Le 6 mai 1210, un incendie ravage la cathédrale de Reims et précipite la reconstruction de celle-ci. La nef nouvellement construite atteint une hauteur impressionnante : 38 mètres.

© Henri Gaud/Circ.

Façade occidentale

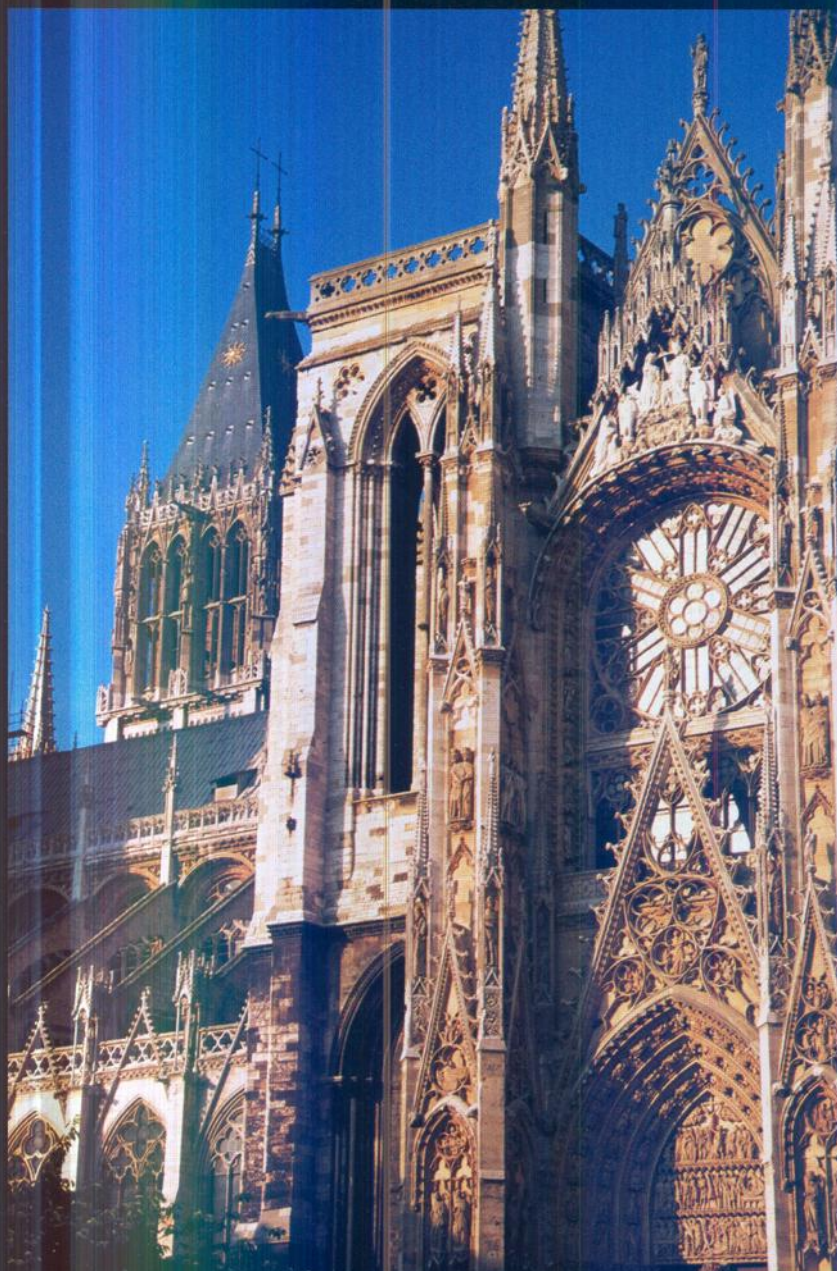
Conçue dès le XIII^e siècle et achevée au XV^e siècle seulement, la façade occidentale est d'un équilibre et d'une hardiesse rare. La rose qui la perce en son centre mesure près de 12 mètres de diamètre.

© Charles Bowman.



ROUEN, UN RECORD DE HAUTEUR

MARCEL PROUST SE REND À ROUEN ET CHERCHE PARMIS LES FIGURES SCULPTÉES DU PORTAIL DES LIBRAIRES, UNE STATUETTE : «QUAND JE VIS, RANGÉS DEVANT SES PORCHES OU PENCHÉS AUX BALCONS DE SES TOURS, TOUS LES HÔTES DE PIERRE DE LA CITÉ MYSTIQUE RESPIRER LE SOLEIL OU L'OMBRE MATINALE, JE COMPRIS QU'IL SERAIT IMPOSSIBLE DE TROUVER UNE FIGURE DE QUELQUES CENTIMÈTRES.»



Reflats changeants

Claude Monet peint à trente reprises le portail des Libraires. Une recherche incessante pour capturer l'apparence de cette façade aux reflets changeants, «éclatant en poudreuse fleur de pierre dans l'embrassement du soleil.»

© Franz-Marc Frei/Corbis.

La tour de Beurre

La silhouette de l'édifice trahit les campagnes successives de construction entre la fin du XII^e siècle et le XVI^e siècle. Au sud de la façade occidentale se dresse la tour de Beurre (fin du XV^e siècle, début du XVI^e siècle), ainsi appelée car sa construction fut financée par les aumônes versées pour obtenir le droit de consommer du beurre pendant le Carême.

© Clive Sawyer PCL/
SuperStock/Corbis.



Les quatre techniques des constructions gothiques

L'ARCHITECTURE GOTHIQUE EST ÉMINEMMENT MODERNE. UNE LENTE ÉVOLUTION TECHNIQUE AVAIT PRÉPARÉ CETTE ÉCLOSION ET DES INVENTIONS ORIGINALES ENRICHISSENT L'ART DE BÂTIR.

PAR ROLAND BECHMANN

1 La voûte : des blocs en équilibre

La voûte d'arête est l'élément essentiel de la construction gothique. Mais dans ce système, les arêtes sont entièrement dissimulées par des nervures saillantes, réalisées avec précision en pierre de taille, et entre lesquelles les éventuelles imperfections des compartiments ne se remarquent pas. Cette résille de nervures, plus ou moins volumineuses, semble être une ossature portante, alors qu'en réalité, comme l'ont prouvé les destructions des dernières guerres, c'est la voûte d'arête dans son ensemble qui rassemble les efforts dans les quatre angles de la travée. Bien des voûtes gothiques bombardées ont en effet vu leurs nervures se décoller sans que la voûte elle-même ne tombe. Dans d'autres cas, on voit aussi des nervures restées debout, comme de minces arceaux dont on se rend bien compte qu'elles ne pourraient, à elles seules, supporter la voûte.

La nervure gothique est une invention géniale qui supprime notamment la difficulté, insurmontable à l'époque, de constituer les arêtes de pierres taillées appareillées. Celles-ci devaient en effet être toutes différentes, et chacune taillée à la demande, alors que la nervure comporte des pierres dont la taille est aisée et qui sont toutes identiques. Montée en premier sur un cintre soigné, la nervure est surtout un élément essentiel du processus de construction de la voûte.



Elle sert ensuite de guide pour la réalisation des voûtains des compartiments, lesquels peuvent être maçonnés sur des coffrages plus sommaires reposant sur les cintres des nervures.

En outre, les nervures se prêtent à toutes les dispositions de plan avec la plus grande souplesse, et elles constituent, pour l'œil, un réseau qui semble matérialiser dans l'espace le trajet des forces, au point d'être couramment prises pour une véritable ossature portante.

Jack tient dans ses mains le modèle d'une voûte en plein-cintre. Les différents blocs (claveaux) sont parfaitement disposés.



Quadrupartite ou sexpartite

Généralement, les arêtes de la voûte sont soulignées par deux ogives croisées divisant celle-ci en quartiers (ou voûtains). On peut apercevoir ces voûtes quadrupartites dans les bas-côtés de la nef mais dans le haut vaisseau, trois arcs se croisent pour former une voûte sexpartite.

© Henri Gaud/Ciric.



2 Les arcs-boutants : soutiens nécessaires

Tant que la largeur et la hauteur des nefs restaient modestes, les poussées exercées par les voûtes pouvaient être résorbées par des murs massifs, par des contreforts ou par l'épaulement assuré par les collatéraux (ou «bas-côtés»). Ces derniers étaient parfois surmontés, sous leur toiture, de voûtes en demicercle, qui préfigurent les arcs-boutants. Mais dès lors que les nefs dominaient largement les bas-côtés, la poussée des voûtes devait être contrebutée au-dessus des toitures de ceux-ci. Les constructeurs auraient pu recourir à des tirants métalliques, mais ceux-ci auraient été visibles entre les naissances des arcs et, surtout, auraient été exposés à l'oxydation, ce qui pouvait mettre la stabilité de l'édifice en péril. Ils devaient donc trouver le moyen d'assurer celle-ci uniquement avec des éléments en pierre. Pour cela, il fallait contrebuter les poussées à la base des voûtes et les forces résultant de la composition des poids et des poussées devaient être amenées au sol, loin de l'aplomb des naissances de la voûte.

Les gothiques, précédés par quelques timides exemples romans, appliquent alors systématiquement l'idée – révolutionnaire – de placer à l'extérieur des bâtiments des éléments essentiels de structure. Constitués de demi-arcs, dont les sommets viennent porter en face des points où les constructeurs estiment que s'exercent les poussées des voûtes de la nef, ces «arcs-

boutants» assurent avec hardiesse la stabilité de celle-ci. En outre, ceux-ci n'empêchent pas la lumière de pénétrer largement dans les nefs, entre ces éléments, comme le feraient des contreforts (parfois appelés «murs boutants») d'empatement équivalent. Élevant leurs nefs à des hauteurs jusque-là inconnues, les constructeurs gothiques découvrent cependant les effets du vent et doivent fréquemment doubler ou tripler les volées d'arcs-boutants superposées afin d'assurer une meilleure solidarité entre l'édifice et les culées. Ces dernières, accolées à l'extérieur des murs ou des collatéraux, viennent recevoir les arcs-boutants et contribuer, par leur poids et par leur forme à redans successifs, à infléchir la direction des forces résultantes en direction des fondations et du sol.

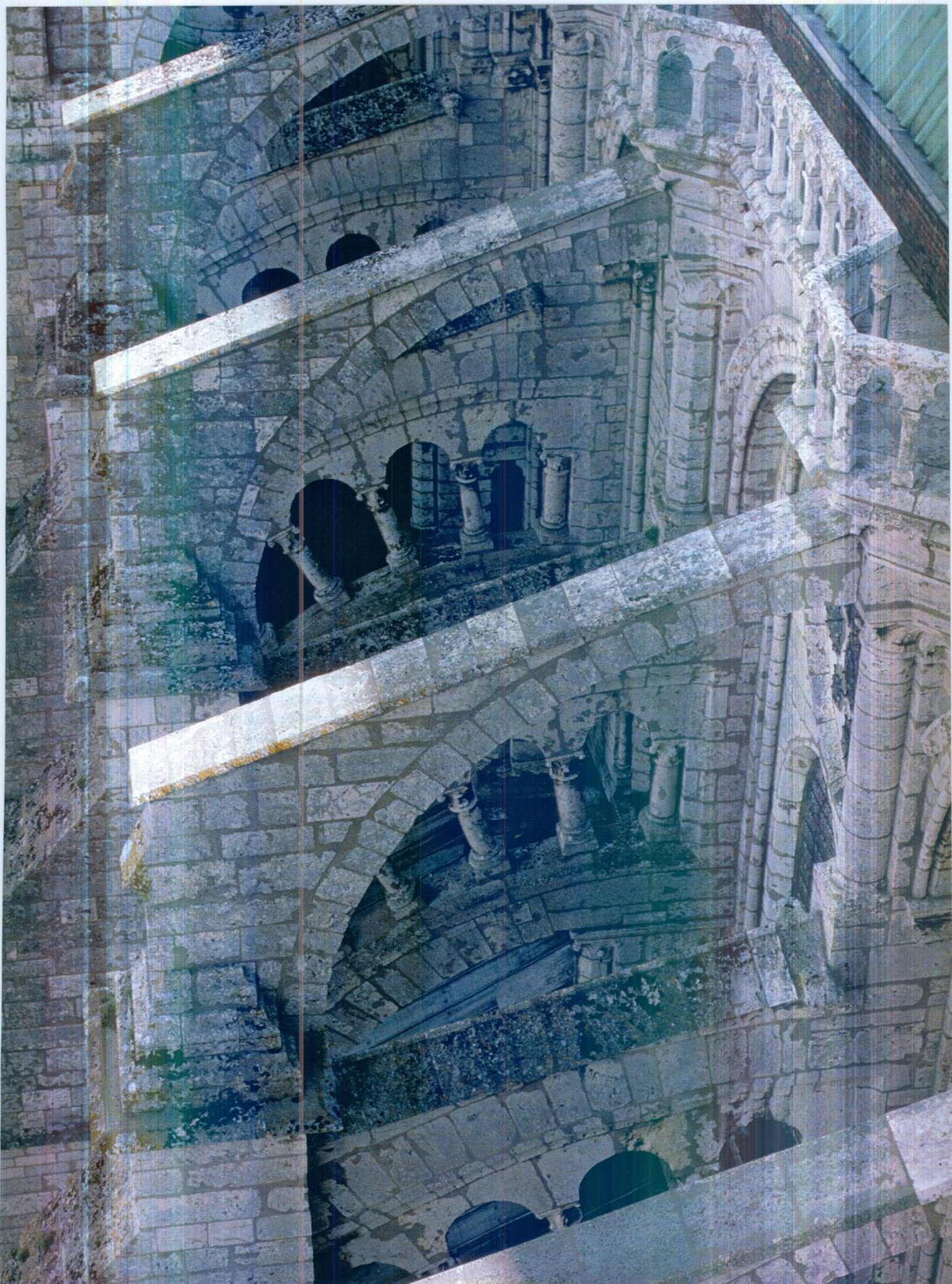
Lorsqu'ils veulent mieux éclairer les nefs par des séries de baies supplémentaires situées à la hauteur du triforium ou de la galerie des églises à bas-côté en appentis, les constructeurs abandonnent cette forme de couverture des collatéraux. Dans ce cas, des conduits ménagés sur les arcs-boutants permettent de déverser directement à l'extérieur du bâtiment les eaux de pluie, difficiles à évacuer lorsqu'elles sont entre la toiture du bas-côté et le mur de la nef. Les arcs-boutants sont ainsi un élément constructif et esthétique original, caractéristique des grands édifices gothiques.

Jack expose au prieur Philip le principe de son invention : construire des arcs à l'extérieur de l'édifice pour consolider le haut vaisseau.

Doubles volées

Le haut vaisseau est soutenu par des arcs superposés dont la succession est particulièrement élégante.

© Adam Woolfitt/Corbis.





La charpente: un assemblage ingénieux

Confrontés à une pénurie de bois de grosse section dans les régions où les premières réalisations du nouveau style s'élevèrent, les constructeurs sont contraints de modifier le système de charpente classique. Celui-ci, utilisé par les constructeurs romans et qui perdurera dans les régions riches en bois, se compose en premier lieu de fermes massives, écartées de 4 à 6 mètres formées de pièces suivant le sens de la pente du toit, les «arbalétriers», reliées entre elles par des «entrants» et supportant de fortes pièces horizontales. Viennent ensuite les «pannes» écartées de 1,50 à 2 mètres qui reçoivent les chevrons, posés dans le sens de la pente tous les 35 à 50 centimètres et sur lesquels sont fixés les liteaux portant les tuiles ou les ardoises. On peut aussi trouver des voliges dans le cas d'une couverture métallique...

Obligés d'employer des bois plus minces, les charpentiers gothiques inventent les «chevrons-fermes», pièces légères espacées de 50 à 90 centimètres, qui reçoivent les lattes ou liteaux portant la couverture, ce qui supprime les pièces massives nécessaires pour les arbalétriers et les pannes des charpentes traditionnelles. Ce système convient particulièrement aux toits à forte pente qui sont la règle dans toute la moitié nord de la France et dans les pays plus septentrionaux. Dans le Sud et dans les montagnes, les fermes classiques se maintiendront là où le bois est encore abondant; ailleurs, le système très souple des chevrons-fermes s'adaptera à de moindres pentes. Ce système prévaudra pendant un siècle et demi, jusqu'à ce que les malheurs de la guerre de Cent Ans et de la Grande Peste, en décimant la population, permettent aux arbres, dans les forêts peu à peu reconstituées, d'atteindre leur plein développement.

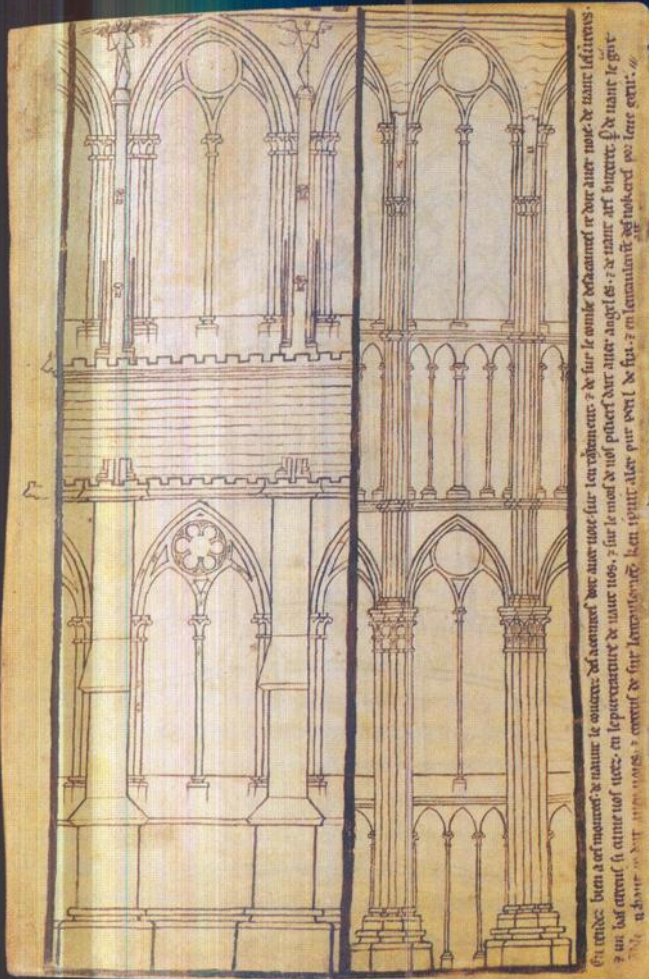
Avantage considérable, ces bois de plus faible section, moins lourds que ceux des charpentes traditionnelles, pourront plus facilement, après avoir été taillés et ajustés au sol, être hissés et assemblés à la hauteur vertigineuse où culminent certaines cathédrales gothiques.

Et ce sont les charpentes qui, mises en place au-dessus des murs et ayant reçu la couverture, permettront de construire les voûtes à l'abri des intempéries, et de les protéger pendant la période de séchage du mortier. Sur elles aussi prendront appui les appareils de levage servant à hisser les pierres des voûtes. Enfin, pendant la période où les arcs-boutants seront en place, avant la construction des voûtes, les charpentes reliant le haut des murs éviteront qu'ils soient renversés vers l'intérieur, sous la poussée des arcs-boutants. Pour ce qui concerne les ouvrages provisoires, échafaudages, cintres des nervures et coffrages des compartiments, les charpentiers gothiques tireront aussi avantage de ces bois plus faciles à manipuler. Ils sauront les économiser, d'une part grâce à la standardisation des courbes, donc des cintres supportant les arcs (réutilisés de nombreuses fois), d'autre part en accrochant leurs échafaudages aux murs, plutôt qu'en les faisant reposer sur le sol, et en reliant leurs différentes pièces par des ligatures de cordages démontables sans dommages. Dans de nombreux bâtiments non voûtés datant de l'époque gothique, ces charpentes, dont les chevrons-fermes très rapprochés évoquent, vues par-dessous, l'ossature d'un bateau renversé, d'une «nef», sont d'une grande beauté.

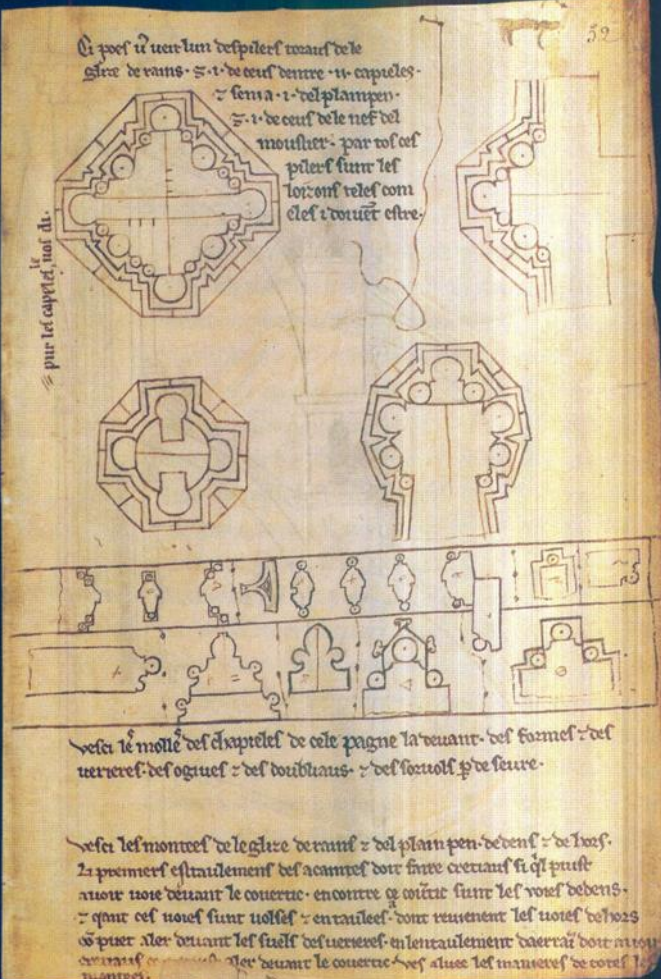
Le jeune Jonathan scrute l'horizon installé au sommet de la cathédrale, entre les traverses et les entrants de la charpente.

Jack et le prieur Philip circulent dans les hauteurs de la cathédrale de Kingsbridge. La nef est couverte à présent.





Et sur le omble dedans mesme le tour alter. 1006. de tance les d'entres.
 En tance. bien a ces moments de nature. de l'acornent. des alter uoie sur. les rebouteur. 7 de sur le omble dedans mesme le tour alter. 1006. de tance les d'entres.
 7 un. des d'entres. si amme uoie. en le p'oucauque de nature uoie. 7 sur le omble de uol p'oucauque de nature uoie. 7 a tance. art. b'ic'ere. 7 de nature le p'oucauque.
 7 un. des d'entres. si amme uoie. en le p'oucauque de nature uoie. 7 sur le omble de uol p'oucauque de nature uoie. 7 a tance. art. b'ic'ere. 7 de nature le p'oucauque.



52
 Et p'oucauque u' uer. lun des p'oucauques uoie de le
 g're de rans. 7. 1. de ceuf d'entres. 11. cap'ies.
 7 fema. 1. del plain pen.
 7. 1. de ceuf de le nef del
 moullier. par uol ces
 p'oucauques s'unt les
 lor. ont reles com
 eles 7 uoie e're.

pur les cap'ies. uoie de.

desu le m'olle del chap'iel de cete p'agne la deuant. des formes. 7 del
 uerres. des og'ues. 7 des doublans. 7 des foruols p' de seure.

desu les montes de le g're de rans. 7 del plain pen. de dent. 7 de l'os.
 La premier estaulement des acornes doit s'unt creant si q' il p'ust
 auoir uoie deuant le couerte. encontre q' uoie s'unt les uoies de deus.
 7 pour ces uoies s'unt uoies. en taules. uoie reuement les uoies de hors
 7 p'ier. alter deuant les suels des uerres. en talement d'acornes doit auoir
 d'entres. 7 alter deuant le couerte. des aluse les uerres de cotes. 7
 montes.

Villard de Honnecourt Un témoignage très précieux

D'autres avant nous ont admiré les cathédrales. Vers 1230, un homme de Picardie, Villard de Honnecourt, rédige un carnet qui est pour nous d'une richesse inestimable : une trentaine de feuillets et 325 dessins à la plume témoignent des pratiques des bâtisseurs. On a pu croire que Villard était architecte mais il est plus probable qu'il était un clerc admis sur les chantiers des cathédrales comme à Reims où il recopie les plans et les élévations de la construction du chevet. Dans ces pages, on trouve pêle-mêle des relevés architecturaux, des notes, des dessins d'objets et de sculptures, des éléments de géométrie appliquée, des techniques pour mesurer les distances et vérifier les aplombs, des croquis d'engins de levage et de curieux tracés associant une figure géométrique simple à un animal ou à un visage. Aussi surprenant que cela puisse paraître, ces derniers servent à se remémorer les opérations nécessaires à la construction de formes géométriques. Par exemple, les deux flamants suggèrent une méthode simple pour tracer un angle droit. Les corps et les cous des volatiles suggèrent deux arcs de cercles sécants en deux points. La droite reliant ces points est perpendiculaire à celle qui unit les centres des cercles. Ces drôles d'oiseaux ne sont en réalité que des aide-mémoire.

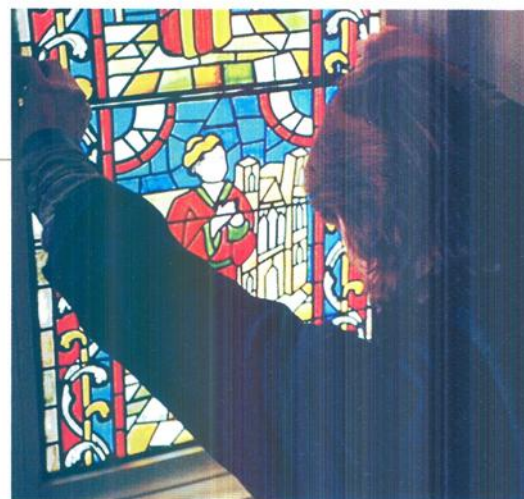


Et comence le s'ice del tras de
 p'oucauque si son li art de t'entres
 7 en saigne. p'oucauque d'entres.
 7 en taure s'ice de al die g'ometrie.

4 Les baies: des murs de verre

L'agrandissement des surfaces d'éclairage n'était possible, dans les régions exposées au vent et à la pluie, qu'à condition de pouvoir les obturer par des éléments laissant passer la lumière mais s'opposant aux intempéries. La technique, consistant à garnir les ouvertures d'assemblages de fragments de verre coloré, était déjà connue dans l'Antiquité, mais n'avait été utilisée que pour des baies de petites dimensions. Au XII^e siècle, le moine Théophile écrivit, dans un but de vulgarisation remarquable pour l'époque, un traité sur cette technique. La création de vastes baies et les progrès de la ferronnerie renouvelèrent l'art du vitrail. Il ne suffisait plus de réunir des morceaux de verre par des tiges de plomb, il fallait créer des ensembles rigides, résistant au vent. De minces barres de fer maintenues par une résille de pierre, un «fenestrage», renforcèrent les parties translucides. De splendides verrières multicolores furent ainsi installées dans les vastes baies de ce qu'on appelle le «clair-étage» des nefs et dans les rosaces qui en éclairaient les extrémités. Les cisterciens, hostiles au luxe dans la décoration des églises, utilisèrent en réaction des ver-

Jack pose l'ultime panneau de vitrail dans la cathédrale de Kingsbridge. Le chantier est enfin achevé.



Histoires saintes

Les parois vitrées se multiplient et, avec elles, les images. Les paraboles de l'Ancien et du Nouveau Testament s'y déploient. © Michel Troncy/Ciric.



rières en verre blanc ou monochrome, dont le dessin souvent très harmonieux des résilles de plomb constituait la seule concession à l'art.

Constitué en moins d'un siècle par une synthèse géniale d'inventions originales et de dispositifs déjà existants pour former un ensemble de dispositions et de formes homogènes, utilisant au mieux les possibilités du moment et tournant même en avantages les contraintes rencontrées, le système de construction gothique a permis des réalisations prestigieuses. Elles ont tellement impressionné les contemporains que le «style» gothique s'est répandu dans toute l'Europe. À maintes reprises, des maîtres d'œuvre de France et d'Angleterre ont été appelés à l'étranger pour diriger l'édification de cathédrales nouvelles. Après le XIII^e siècle, le style devint plus mécanique, par application de recettes et la reproduction de réalisations existantes, et fut peu à peu envahi par une décoration foisonnante qui dénaturait la vigueur originelle de la fin du XII^e et du XIII^e siècle. Par la suite, les formes, rationnelles et logiques dans le contexte de ce système de construction et des moyens de l'époque, ont été copiées et reproduites artificiellement, car elles étaient liées, dans les esprits, à la religion dont elles abritaient les manifestations. De nos jours encore, le public accepte difficilement l'architecture moderne appliquée aux églises, lui préférant des pastiches du gothique construits avec des moyens tout différents. Ainsi la cathédrale de New York reproduit fidèlement tous les éléments et les formes d'une construction gothique mais dissimule une structure moderne invisible.

Article reproduit d'après le hors-série *Historia* «Le secret des cathédrales» (n° 9801), avec l'aimable autorisation de Patricia Crété, rédactrice en chef du magazine.

The image captures the interior of the Basilica of Saint-Denis, showcasing its iconic Gothic architecture. The view is from a high vantage point, looking down into the nave. The most striking feature is the series of tall, slender piers that support the high, pointed arches of the ceiling. These piers are intricately decorated with smaller arches and windows. The upper portion of the walls is dominated by large, multi-paned stained glass windows, each filled with vibrant, colorful scenes and figures. The light streaming through these windows creates a dramatic play of colors and shadows on the stone surfaces. Below the main level, a lower gallery or choir area is visible, featuring smaller arches and a wooden railing. The overall atmosphere is one of grandeur and historical significance.

Une architecture de lumière

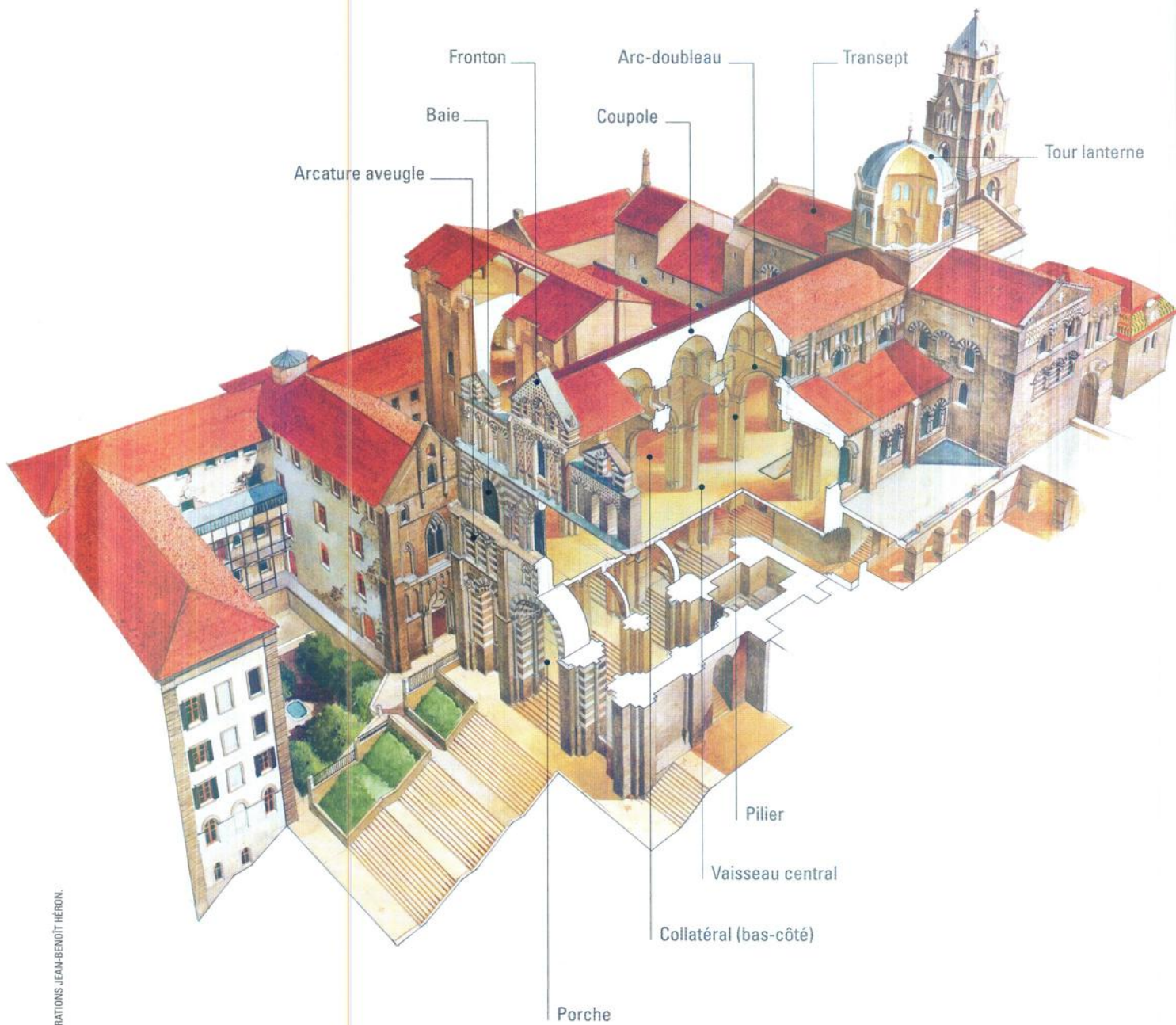
Les colonnes et les piliers de la basilique de Saint-Denis supportent le poids de l'édifice, les parois, quant à elles, sont percées de verrières toujours plus nombreuses. L'architecture gothique se métamorphose, on parle alors d'art «rayonnant».

© Hervé Champollion/
Akg-images.

Roman / Gothique: le face-à-face

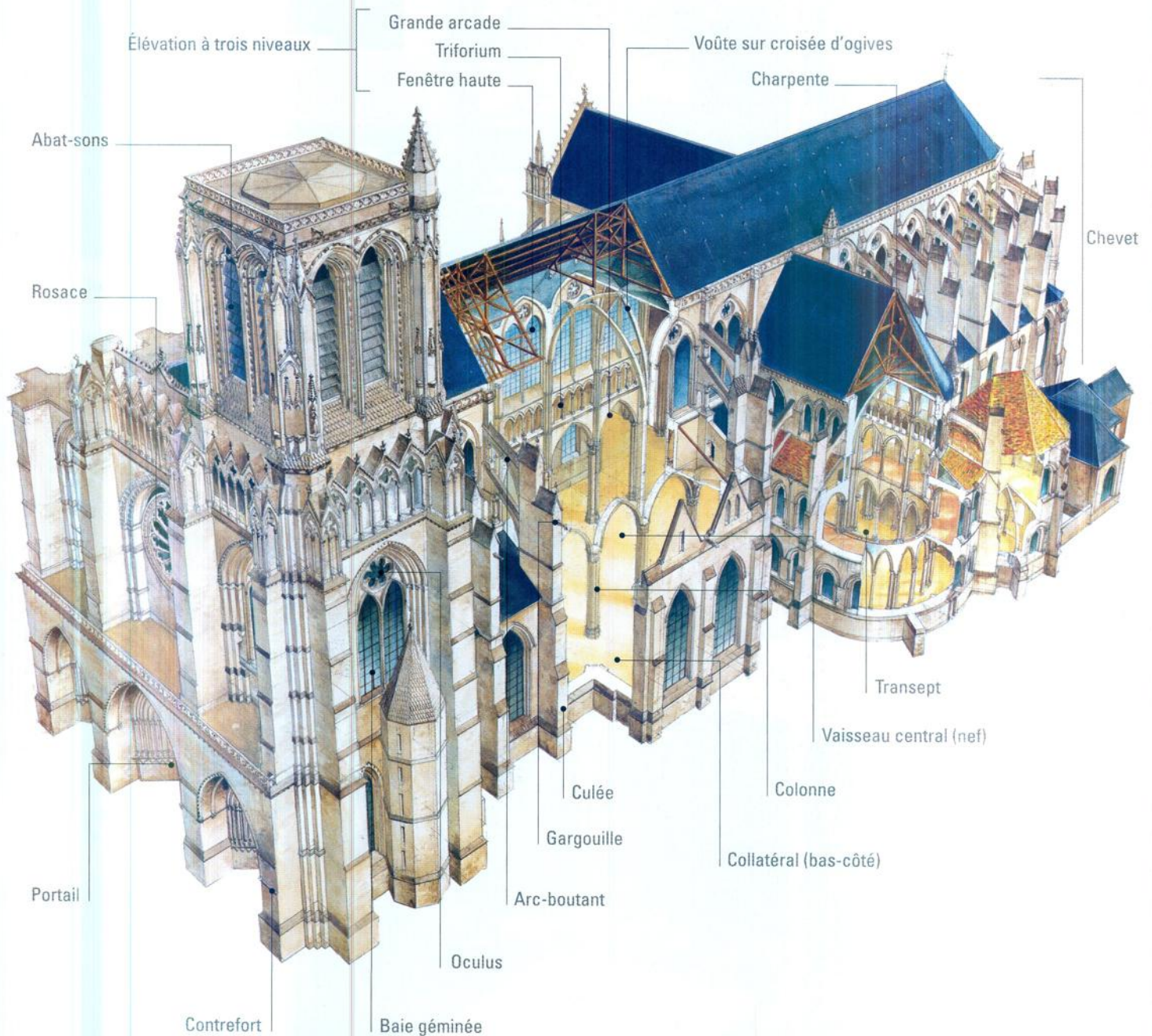
LA FORME GÉNÉRALE DE L'ÉDIFICE EST LA MÊME DU ROMAN AU GOTHIQUE, MAIS COMBIEN D'INNOVATIONS

Roman: Notre-Dame du Puy-en-Velay



TECHNIQUES ET DE DIFFÉRENCES DE STYLES DE L'UN À L'AUTRE...


Gothique : Saint-Gervais-et-Saint-Protais de Soissons



Comment les bâtisseurs conduisaient-ils leurs chantiers ? Réponses...

MAÇONS, TAILLEURS DE PIERRE, SCULPTEURS, FORGERONS, MENUISIERS... UNE VRAIE FOURMILIÈRE ENTOURE LES CHANTIERS DES CATHÉDRALES. LA CLÉ DE VOÛTE DE CE BALLET INCESSANT ? L'ARCHITECTE. IL CONÇOIT, IL DESSINE, IL CALCULE, IL MET SON ÉNERGIE ET SON INGÉNOSITÉ AU SERVICE DE SES COMMANDITAIRES ET DE L'ÉGLISE.

PAR ARMELLE LE GENDRE



Un travail de précision

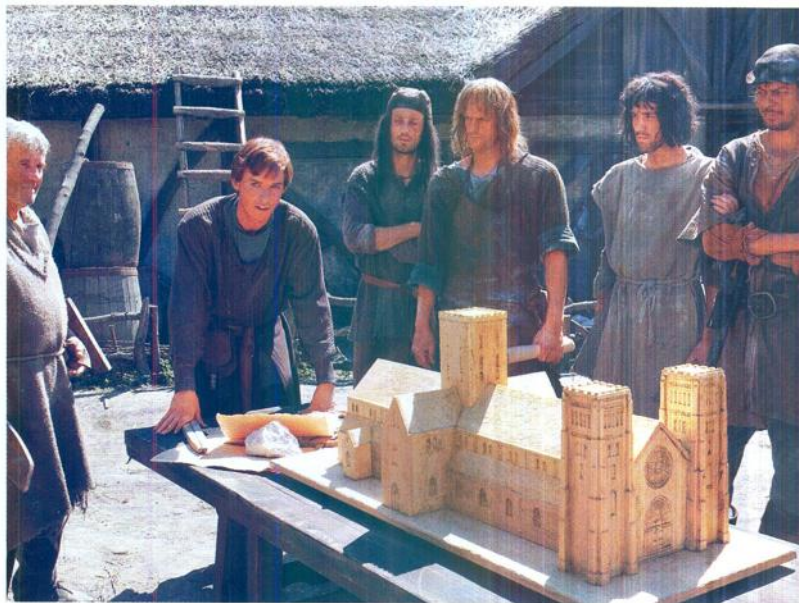
Les tailleurs de pierre manient le ciseau et la masse pour sculpter les blocs. À l'arrière-plan, on aperçoit les grandes arcades de l'église.



es hommes s'affairent. Les manœuvres charrient les pierres et le bois, les tailleurs dégrossissent les blocs destinés aux parements, les sculpteurs taillent les statues et d'autres ornements. Les maçons juchés sur les échafaudages disposent les blocs en assises régulières, les forgerons préparent les outils et les barres de fer, les menuisiers coupent le bois. Tous vont et viennent, incessamment, sous la conduite d'un homme, architecte ou maître d'œuvre. Ken Follett retranscrit à merveille le fourmillement du chantier. Fiction ou réalité? Certes, on ne sait pas tout de l'organisation des chantiers des cathédrales. De surcroît, celle-ci diffère d'un lieu à l'autre et d'un moment à l'autre... Il n'empêche: il y a quelques secrets que les historiens ont pu percer sur l'ampleur et les modalités de ces travaux... miraculeux!

Comment un chantier est-il ouvert et financé ?

À l'origine du chantier, on trouve l'évêque et son chapitre: ils sont les maîtres d'ouvrage. On sait que l'évêque de Paris Maurice de Sully (1160-1196) suit avec une attention extrême la construction de son église. Pour autant, l'évêque n'est pas seul aux commandes, il doit au contraire recueillir l'avis de la communauté des chanoines. D'ailleurs, dans bien des cas, ce sont eux qui décident. Au XIII^e siècle, le chapitre cathédral de Laon compte 83 chanoines qui défendent avec âpreté leurs prérogatives. Parmi eux, le trésorier et le maître de fabrique s'occupent plus particulièrement de l'entretien des bâtiments. Pour financer ces travaux, l'essentiel de la manne est fourni par les revenus des terres appartenant à l'Église. De fait, la richesse de ces terres rurales n'a



cessé de s'accroître depuis le XI^e siècle, ce qui permet la construction des cathédrales. D'autres revenus viennent, ponctuellement, répondre aux besoins. L'évêque peut autoriser les collectes de fonds. Des quêteurs circulent alors dans le diocèse portant parfois avec eux de saintes reliques. Quelques prédicateurs exhortent les fidèles à la générosité. Le sermon de l'un d'entre eux, datant de la fin du XIII^e siècle, a été conservé. On constate qu'il n'évoque en aucune manière les questions architecturales ou artistiques. En revanche, il promet des indulgences: «140 journées vous poés hui approchier plus près de paradis que vous n'estiées ier matin», autrement dit 140 jours de «vrai pardon» contre quelques sous concédés. Il s'adresse en particulier à ceux qui font péché de détention abusive et leur suggère de rendre partie ou totalité des biens spoliés non pas à leur vrai propriétaire mais à l'Église. Il faut des moyens

Jack, le maître d'œuvre de la nouvelle cathédrale, dirige ses équipes et annonce ses plans.

Les bâtisseurs, des francs-maçons ? Oui... mais non !

C'est un fantasme tenace: les bâtisseurs de cathédrales auraient, pour certains du moins, constitué une société secrète, pleine de pratiques occultes et de rites mystérieux. Totalement faux: la franc-maçonnerie spéculative n'apparaît pas avant la fin du XVI^e siècle. Pour autant, il existait effet des «francs-maçons» au Moyen Âge. Ce terme était employé pour désigner ceux qui étaient affranchis du pouvoir local et exerçaient un «franc-métier». À cette époque, les artisans se regroupaient en communautés de métiers pour organiser leurs pratiques et défendre leurs droits auprès des autorités publiques. Le savoir-faire se transmettait des maîtres aux compagnons et apprentis, avec – c'est exact – le souci de ne pas en dévoiler les principes à l'extérieur. Rien d'ésotérique dans une telle pratique mais plutôt la réglementation ordinaire d'un métier !



La Bible Hystoriaulx ou les Hystoires Escolastres

Extrait, illustration du début du XV^e siècle.
© TopFoto/Roger-Viollet

La Construction du temple de Jérusalem par ordre de Salomon

Jean Fouquet, Enluminure, entre 1415 et 1470. Coll. & © BnF, Paris.

Artiste d'exception, Jean Fouquet s'inspire de l'activité des chantiers des cathédrales gothiques pour donner vie et beauté à cette vision de la construction du temple de Jérusalem.



financiers importants pour construire une cathédrale, car les salaires des architectes, des maçons, des tailleurs de pierre ou des charpentiers sont plus élevés qu'on ne le croit.

Comment recruter un architecte ?

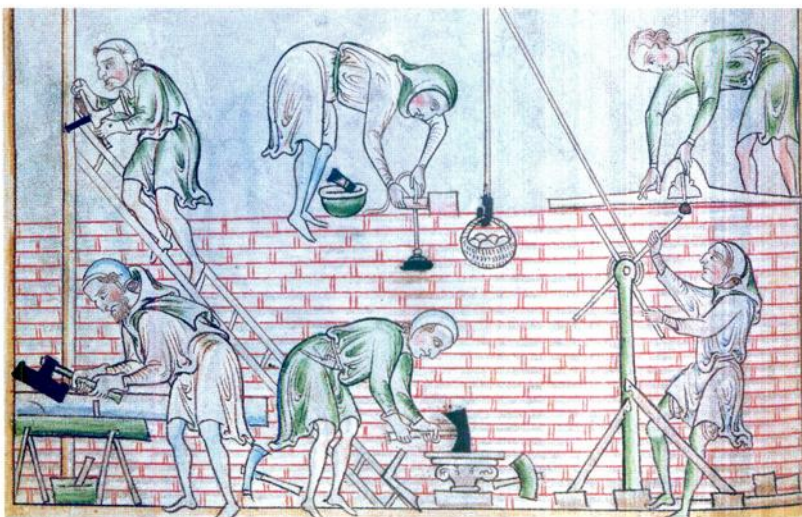
L'architecte est l'homme qui, en concertation avec ses commanditaires, donne vie au projet. Pour les époques anciennes, on ne sait pas comment il conçoit ses plans ni comment s'engagent les pourparlers avec les maîtres d'ouvrage. L'architecte présente-t-il des dessins ? Certainement, mais les premiers dessins techniques encore conservés sont assez tardifs : les plans et les élévations tracés par le maître d'œuvre de la cathédrale de Strasbourg (1360-1370) sont comparables à ceux des architectes modernes. Les maquettes, quant à elles, ne sont pas attestées avant la fin du Moyen Âge.

En revanche, nous ne disposons que de bien peu de renseignements concernant le recrutement des architectes. En 1174, la cathédrale de Canterbury est ravagée par les flammes. Les moines réunissent plusieurs experts pour qu'ils se prononcent sur l'ampleur des travaux à engager. « Parmi d'autres vint un architecte de Sens, nommé Guillaume, un homme énergique et ouvrier ingénieux en pierre et en bois. En raison de son esprit et de sa renommée, on lui confia l'œuvre plutôt qu'aux autres. » Guillaume de Sens préserve pour partie les bâtiments anciens et reconstruit le chœur dans un style nouveau que l'on qualifie aujourd'hui de gothique. Il organise le chantier, crée d'ingénieuses machines pour débarquer les matériaux, conçoit les gabarits qui servent aux tailleurs de pierre. En somme, il est le maître d'œuvre.

Comment organiser les travaux ?

Le compas, la règle et l'équerre servent à l'architecte pour créer et imposer ses vues : ces instruments sont même devenus les symboles de sa fonction. C'est lui qui donne la mesure des choses et c'est lui qui conserve la règle (*virga*) car, à cette époque, les unités de mesure varient d'une province à l'autre, et même d'une ville à l'autre.

Le maître d'œuvre élabore un plan de l'église à échelle réduite, mais il a également recours à des représen-



Chantier au Moyen Âge

Livre de Saint-Alban, manuscrit. Coll. Trinity College, Dublin / ©TopFoto Roger Viollet.

Tous les corps de métier sont représentés : le charpentier, le tailleur de pierres, le manoeuvre et le maçon.

tations à échelle 1/1 - les épures - gravées directement sur les parois de l'édifice. Il fait ainsi apparaître les détails des moulures ou des réseaux de baies à construire. On peut encore en voir dans les cathédrales de Clermont-Ferrand, Chartres, Reims ou Soissons.

Par ailleurs, c'est à l'architecte que revient la lourde tâche de préparer les gabarits, c'est-à-dire les modèles grandeur nature en bois ou en métal qui servent à indiquer les profils des bases, des colonnes, des piliers, des moulures et des nervures. L'habileté de l'architecte réside alors dans sa capacité à concevoir une architecture complexe en ayant recours à un minimum d'éléments différents. Pour preuve, l'une des pages du carnet de Villard de Honnecourt (XIII^e siècle) sur laquelle il reprend le tracé d'une rose constituée de cinq éléments astucieusement associés (colonnettes, arc, rosette, trilobe et quadrilobe).

Ces gabarits sont encombrants et onéreux, il est préférable de ne pas les multiplier, mais leur utilisation permet de simplifier les étapes de la construction. Les chantiers des cathédrales voient même l'élaboration d'un système de standardisation des éléments architecturaux et de préfabrication. Certaines pièces sont préparées sur le lieu d'extraction des pierres, puis acheminées et assemblées sur le chantier. Une telle organisation est parfaitement attestée dans le cas de la cathédrale d'Amiens commencée en 1220. Bien évidemment, une telle standardisation ne s'applique pas à l'ensemble des chantiers.

Dans *Les Piliers de la terre*, Tom et Jack vendent leurs services sur les chantiers. Certes... Mais le recrutement des architectes est une question qui demeure encore, à de nombreux égards, très obscure...

Mystérieux dédales

Le pavement des cathédrales s'orne parfois de lignes enchevêtrées qui, d'un point périphérique, mènent au centre par de nombreuses circonvolutions. On sait qu'à Auxerre ou à Sens ces labyrinthes sont les lieux de danses et de jeux ritualisés durant la période pascale. Pour autant, ils sont avant tout des symboles du chemin tortueux emprunté par le fidèle au cours de sa vie, un chemin dont l'issue est inéluctable. On peut aujourd'hui regretter la disparition de nombreux labyrinthes, détruits par des religieux qui ont cru y voir des représentations obscures...

**Labyrinthe de la nef
de la cathédrale
Notre Dame d'Amiens**

© Hervé Champollion/Akg-images.

Le problème de la pierre est tout aussi délicat. Dans le cas de Bourges, on va chercher le calcaire à 45 kilomètres au sud de la ville. Pour la cathédrale de Canterbury, il faut importer du calcaire depuis Caen !

Où s'approvisionner ?

Pour construire une cathédrale il faut du bois, de la pierre, du verre, du fer, de la chaux, du mortier et bien d'autres choses encore. L'approvisionnement en matières premières est une question cruciale. En premier lieu, le bois est nécessaire en abondance pour construire les échafaudages et les engins de chantier, puis, la charpente. L'exploitation des forêts est telle au Moyen Âge que les ressources s'amenuisent.

Le problème de la pierre est tout aussi délicat. Le plus simple serait d'utiliser les ressources disponibles à proximité du chantier. Mais la pierre locale n'est pas toujours d'une qualité suffisante. Elle est alors utilisée pour la maçonnerie grossière et des pierres plus belles sont acheminées depuis des carrières éloignées. Dans le cas de Bourges, on va chercher le calcaire à 45 kilomètres au sud de la ville. Pour la cathédrale de Canterbury, il faut importer du calcaire depuis Caen ! Les pierres sont acheminées par voie navigable au

Les engins, les poulies et les bêtes de somme sont indispensables pour soulever et tirer les lourds blocs de pierre.

plus prêt du chantier, puis, par voie terrestre. Sur les chantiers, les pierres sont portées par les manœuvres, la brouette n'existe pas avant le XIV^e siècle.

Comment optimiser les matériaux ?

Les matériaux sont mis en œuvre par différents corps de métiers : tailleurs de pierre, maçons, sculpteurs, menuisiers, charpentiers, couvreurs, plâtriers, gâcheurs de mortiers, porteurs d'eau et de pierres. L'architecte fait appel à des ouvriers très qualifiés : les maçons et les tailleurs de pierre ont un salaire est trois fois supérieur à celui des simples manœuvres.

Ces derniers ont un rôle important, ils doivent mesurer, tracer et vérifier les aplombs. Pour se faire, ils emploient le compas, l'équerre, la règle, le cordeau, le fil à plomb et les niveaux. Leur maniement demande une grande vigilance car des erreurs de mesure répétées pourraient être désastreuses. Ensuite viennent les outils pour tailler la pierre : des





pics, des marteaux comme la polka munie d'un tranchant parallèle et d'un autre perpendiculaire au manche, des ciseaux de formes différentes, des gouges au tranchant profilé en gouttière, des ciseaux à bout rond ou plat, des maillets pour frapper et des ripes pour égaliser la surface de la pierre.

Comment construire des voûtes si hautes ?

Pour construire une voûte à 40 mètres au-dessus du sol, il faut des échafaudages légers. Des structures en bois montées depuis le sol permettent d'entamer la construction (échafaudage de pied), mais elles sont rapidement remplacées par des plates-formes accrochées directement aux parois de l'édifice (échafaudage à bascule). On peut toujours voir sur les murs de certaines églises les trous laissés par les boulins, ces poutres encastrées dans le mur qui soutiennent le plancher des échafaudages. Ces structures servent à porter les maçons mais sont trop légères pour permettre d'y stocker les pierres. En conséquence, les engins de levage doivent être efficaces.

Le mortier et les pierres sont élevés au moyen de cordes et de poulies placées au sommet de potences

ou de chèvres (assemblage de plusieurs poutres de bois en forme de pyramide). Des grues permettent de lever la charge et de la déplacer latéralement. Pour soulever un bloc de pierre de plusieurs centaines de kilos, on utilise une «louve», une pièce de métal insérée dans une cavité sur la face supérieure du bloc, ou des pinces métalliques dont les mâchoires placées de part et d'autre de la pierre se serrent sous l'effet du poids. Les matériaux sont hissés au moyen d'une manivelle ou d'un treuil actionné par une roue appelée «écureuil». Dans ce cas, des ouvriers marchent à l'intérieur de la roue pour fournir l'énergie nécessaire à l'enroulement des cordes autour de l'essieu de la roue. On estime qu'un écureuil de 2,50 mètres de diamètre peut soulever une charge de 550 à 600 kg.

S'il faut être ingénieux pour construire une cathédrale, il faut aussi être prudent. Cette dernière qualité manqua à Guillaume de Sens : «Comme il préparait les machines propres à établir les grandes voûtes, les poutres se rompirent sous ses pieds et il tomba sur le sol, de la hauteur de la voûte supérieure, c'est-à-dire 50 pieds, les pierres et les échafaudages l'accompagnant dans sa chute.»

À Kingsbridge, la voûte fraîchement construite s'effondra dans un fracas retentissant. Une terreur bien réelle puisque l'une des voûtes de la cathédrale de Beauvais s'écroula en 1284.



1 **Bartholomew** (Donald Sutherland)
 2 **Martha** (Skye Bennett)
 3 **Alfred** (Liam Garrigan)
 4 **Regan Hamleigh** (Sarah Parish)
 5 **Remigus** (Anatole Taubman)
 6 **Philip** (Matthew MacFadyen)
 7 **Richard** (Sam Claflin)

8 **Maud** (Alison Pill)
 9 **Aliéna** (Hayley Atwell)
 10 **Jack Jackson** (Eddie Redmayne)
 11 **Roi Stephen** (Tony Curran)
 12 **Percy Hamleigh** (Robert Bathurst)
 13 **Walter** (Götz Otto)
 14 **William Hamleigh** (David Oakes)

15 **Cuthbert** (John Pielmeier)
 16 **Robert de Gloucester** (Matt Devere)
 17 **Ellen** (Natalia Wörner)
 18 **Tom** (Rufus Sewell)
 19 **Waleran Bigod** (Ian McShane)
 20 **Archevêque de Canterbury** (Gordon Pinsent)

TV Magazine

Siège social
 14, boulevard Haussmann
 75009 Paris.

Président Marc Feuillée
 Directeur général Frédéric Cassegrain
 Éditeur, Directeur de la rédaction
 François Tauriac
 Directeur du développement
 Nicolas Ribeyrolles
 Directeur de la production Sophie Daynard

TTM Éditions / Beaux Arts Magazine

3, carrefour de Weiden
 92130 Issy-les-Moulineaux.
 Président Thierry Taittinger
 Éditrice Marie-Hélène Arbus
 Directrice des partenariats Marion de Flers

Directeur-éditeur Claude Pommereau
 Rédacteur en chef Thomas Schlessler
 Conseillère scientifique Armelle Le Gendre
 Directeur artistique Bernard Borel
 Création graphique Xavier Henry
 Secrétaire de rédaction Capucine Jahan
 Rédactrice photo Julie Watier-Le Borgne

Ont collaboré à ce numéro :

Roland Bechmann, Alexandra Blaise,
 Ghizlaine Jahidi, Julien Noblet,
 Léopold Sanchez, Dominique de la Tour,
 Alain Vircondelet
 Remerciements à Françoise Schlessler,
 Colin Lemoine, Justine Luton et Mathilde Doix

Photogravure Litho Art New, Turin, Italie
 Imprimé chez Roto France Impression, rue de
 la Maison-Rouge 77185 Lognes

COUVERTURE
 © JEAN SOUTIF
 © FLORIAN MONHEIM/ AKB-IMAGES

PAGES D'OUVERTURE DES DOSSIERS
 P. 6-7 : © OSPREY / CHRISTOPHER ROTHERO.
 © MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES.
 © THE PRINT COLLECTOR/HERITAGE-IMAGES/SCALA.
 P. 66-67 : © ROGER-VIOLLET
 © HÉRVÉ CHAMPOLLION / AKB-IMAGES.
 © IMAGE SOURCE/CORBIS.
 © MICHEL SETBOUN/CORBIS.

POUR TOUTES LES CAPTURES D'ÉCRAN DE LA SAGA
 LES PILIERS DE LA TERRE :
 © TANDEM PRODUCTIONS GMBH/PILLARS
 PRODUCTIONS (ONTARIO) INC./PILLARS PRODUCTIONS
 (MUSE) INC. ALL RIGHTS RESERVED

POUR LES PHOTOS DU MAKING OF :
 © PAUL RIDER / DANIELA SCARAMUZZA

REMERCIEMENTS :
 ALESSANDRA PINZANI, CHRISTEL DUPUY,
 CYRIL GOURY-LAFFONT, CAMILLE BOGARD,
 ELISA DONDERO, JAMILE HEBARI,
 LAURENCE DOUMENC, VESNA JOVOVIC,
 POUR LEURS PRÉCIEUSES RECHERCHES,
 ET JENNIFER GREEN, POUR SON ACCÈS
 AUX IMAGES DE LA SAGA



L'APPLI GRATUITE IPHONE & IPAD

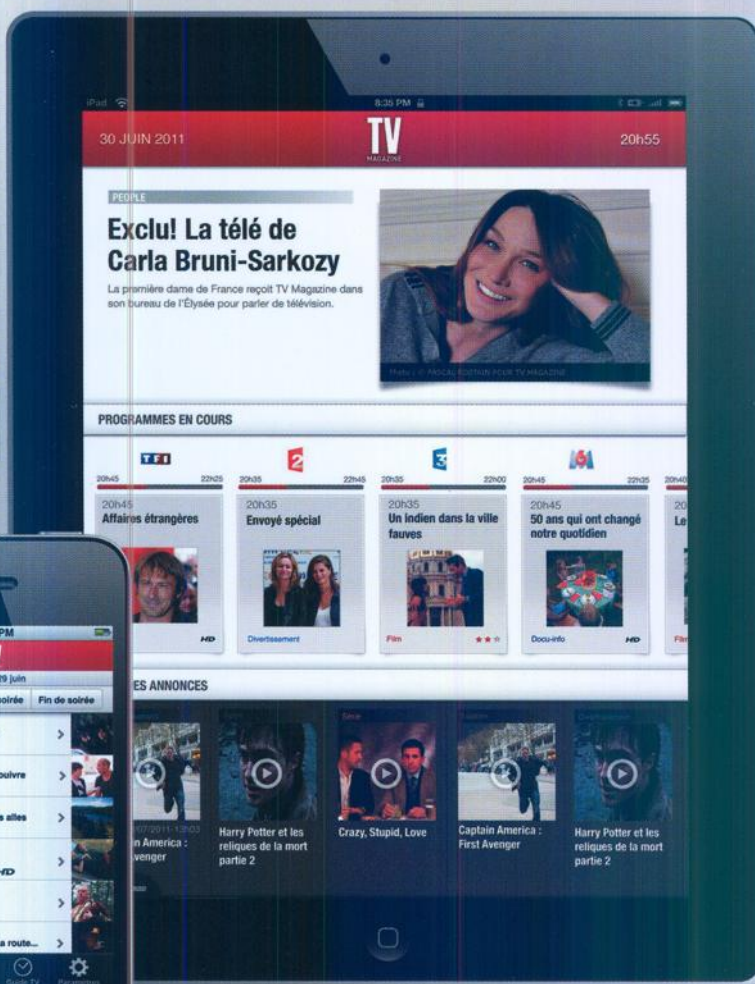
Pour ne rien rater de l'actu télé et suivre vos programmes en mobilité

NEWS

Toute l'actualité
télé & people

VIDÉOS

Bandes-annonces
les films à l'affiche



PROGRAMME TV

+ 200 chaînes

FACEBOOK & TWITTER

Partagez votre
soirée télé avec
vos proches

LES PILIERS DE LA TERRE



UNE SÉRIE ÉPIQUE
À PARTIR DU 18 MARS
À 20H35

france

3

© Tandem Productions GmbH / Pillars Productions (Ontario) Inc. / Pillars Productions (USA) Inc. All rights reserved

à voir et à revoir sur

4pluzz.fr

france3.fr